

BULLETIN INTÉRIEUR  
DE L'ASSOCIATION  
PSYCHANALYTIQUE  
DE FRANCE

# DOCUMENTS & DÉBATS



N° 114  
juin 2023

***DOCUMENTS & DÉBATS***  
**est un bulletin intérieur de l'APF.**  
**Sa diffusion est réservée même par voie de citation.**  
**Toute diffusion ou commercialisation surajoutée peut impliquer des poursuites.**

*DOCUMENTS & DÉBATS* est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation de ce numéro a été confiée à Frédéric de Mont-Marin avec Dominique Baudin Le Brigand, Hélène Coulouvrat, Brigitte Hüe-Pillette, Dominique Robredo Muga, Antoine Zuber

## SOMMAIRE

### JOURNÉE DES MEMBRES – 19 NOVEMBRE 2022

#### Homologuer son cursus ; devenir membre

Avoir ou voir son cursus homologué, devenir membre <i>Dominique Suchet</i> .....	6
Homologation, symptôme ou décision ? <i>Chantal Duchêne González</i> .....	12
Homo-logare <i>Frédéric de Mont-Marin</i> .....	15

### ASSEMBLÉE GÉNÉRALE – 10 MARS 2023

Rapport moral de la Présidente <i>Dominique Suchet</i> .....	20
Rapport de la Trésorière <i>Chantal Duchêne González</i> .....	35
Rapport du Secrétaire du Comité de formation <i>Leopoldo Bleger</i> .....	38
Rapport sur Le présent de la psychanalyse <i>Jacques André</i> .....	43

### DÉBATS DU SAMEDI – La réalité

#### Samedi 11 mars 2023

La réalité externe, « Rue des Morillons » des objets psychiques perdus <i>Isabelle Cahingt</i> .....	46
Discussion de la conférence d'Isabelle Cahingt <i>Brigitte Hüe-Pillette</i> .....	56
Un substitut si imparfait <i>François Royer</i> .....	58
Discussion de la conférence de François Royer <i>Brigitte Hüe-Pillette</i> .....	68

#### Samedi 1<sup>er</sup> avril 2023

« Penser et vivre quelque chose sont pour ainsi dire tout un » S. Freud <i>Nicole Oury</i> .....	72
Discussion de la conférence de Nicole Oury <i>Odile Marcombes</i> .....	82
La réalité psychique à l'épreuve du réel <i>Marc Delorme</i> .....	85
Discussion de la conférence de Marc Delorme <i>Odile Marcombes</i> .....	97

<b>CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF</b> .....	101
---	-----



***JOURNÉE DES MEMBRES – 19 NOVEMBRE 2022***

***Homologuer son cursus ; devenir membre***

## *Avoir ou voir son cursus homologué ; devenir membre*

*Dominique Suchet*

« Avoir ou voir son cursus homologué ; devenir membre ». Je modifie légèrement le titre de la journée, j'y reviendrai.

Cette question est un sujet de réflexion annoncé par notre Conseil. En effet il était dans nos intentions d'aborder pendant notre mandat une réflexion sur les modalités de fin de cursus de formation, son homologation et en conséquence, plus largement, sur les différenciations et les responsabilités respectives des membres sociétaires ou titulaires. Ce n'est pas une question nouvelle ni une réflexion récente, ce n'est que la poursuite d'un questionnement interne à notre Association depuis plusieurs années ; en plusieurs lieux, Journées des membres, réunions du Collège des Titulaires, réunions de l'Institut mais aussi interventions hors de notre Association à la FEP ou l'IPA ou des rencontres avec d'autres sociétés pour présenter ou défendre quelquefois nos principes de fonctionnement liés à notre histoire et à nos convictions pour la transmission de la psychanalyse. Vous avez reçu la contribution de Felipe Votadoro à la Journée de l'Institut de 2021 et celle de Claude Barazer prononcée dans une rencontre avec la SPP. Cette dernière année une réflexion sur l'homologation de cursus a été partiellement abordée, débattue et mise à l'ordre du jour de réunions du Collège des Titulaires. Nous avons aussi consacré des Collèges entièrement à des homologations de cursus, ce qui a donné le lieu et le temps pour amorcer une discussion sur les enjeux de l'homologation de cursus tant pour l'analyste que pour l'Association. Le conseil a aussi organisé une rencontre avec les analystes ayant homologué leur cursus le vendredi 14 octobre dernier.

Je vais reprendre ici des éléments déjà exposés et largement connus mais qui méritent d'être dits en ce début de réunion, que nous souhaitons avant tout être une réunion de travail. De plus, ce qui est déjà dit évolue et se modifie au fur et à mesure des remarques, des critiques et des propositions apparues dans ces différents moments. C'est ce dont je vais tenter de rendre compte pour ouvrir le travail de cette journée.

La question de l'homologation est répétitivement en débat et ceci depuis qu'elle a été mise en place, en tant que (termes exacts) « homologation de l'ensemble de la formation », dans les statuts et le règlement intérieur par J.-B. Pontalis lors de la réforme de 1972.

Comment apparaît-elle ?

Elle apparaît sous la forme d'un malaise ou d'une insatisfaction, à propos de la place des analystes ayant homologué leur cursus et malaise aussi dans le statut des analystes membres sociétaires de l'Association. La corrélation de ces deux questions (cursus homologué-sociétaire) n'est pas fortuite. Non seulement parce que, on le dit souvent, il y a un équilibre institutionnel dans la répartition et la définition des différents statuts dans l'Association, marqué par un équilibre institutionnel dans les modalités de lien et de passage de l'Institut de formation à l'Association. Un équilibre qui fait que : faire bouger un des éléments fait inmanquablement bouger l'ensemble. Mais aussi, parce que, dès le début, l'instauration de l'étape de l'homologation s'est faite pour prendre en compte, voire résoudre un problème qui se présentait à l'Institution pour le passage des analystes ayant fini leur formation à devenir membre de l'Association. Dès le début l'homologation du cursus de formation tente de régler la question du « devenir membre de l'Association ».

C'était une époque où la validation du deuxième contrôle valait autorisation à présenter un mémoire. Au cours de la validation du second contrôle on évaluait le parcours dans l'enseignement autant que le travail de la cure et donc la validation donnait autorisation à présenter le mémoire de candidature au titre de membre

associé. (On ne les appelait pas sociétaire, ce qui se fera justement avec l'instauration de l'homologation du cursus). Or, il arrivait qu'un candidat au titre de membre associé se voyait contester par un vote l'ensemble de sa formation, alors que celle-ci avait jusqu'alors été reconnue comme valable sans objection.

J.-B. Pontalis a souhaité dissocier les deux temps de la démarche en en faisant deux enjeux distincts (je cite encore ses mots) :

– Faire de la validation de la formation avant la présentation du mémoire, un temps effectif : évaluation de tout un parcours et non pas simple constatation que le candidat a satisfait formellement aux exigences de notre Institution.

– Et ensuite avec le mémoire et le vote ouvrir l'accès à devenir membre de l'Association.

Alors, son Conseil propose (encore ses mots) « que le Collège des titulaires se prononce plus tôt et prenne plus nettement ses responsabilités en donnant à l'élève "quitus" de sa formation une fois ses contrôles terminés, ou, dans le cas contraire, en lui formulant ses avis ou recommandations éventuels. »

Au fur et à mesure du temps cette étape a montré quelques particularités qui donnent lieu à – disons-le avec le mot de Smirnoff – une insatisfaction de l'Association que l'on lit dans les rapports des Secrétaires des Comités de formation :

– Les analystes **prennent un long temps entre la validation du 2<sup>e</sup> contrôle et leur demande d'homologation** (peut-être le maintien du souvenir actif de l'ancienne formule). Essentiellement on lit l'importance croissante du groupe des « homologués » qui « stagnent », « en restent là ». Un « là » d'ailleurs qui se définit de plus en plus difficilement. L'avant-dernière journée de l'Institut (2021) sur le thème de l'homologation avec un exposé de Felipe Votadoro nous avait amené à réfléchir sur ce point.

– On lit aussi un autre effet plus inattendu : **beaucoup d'analystes ayant validé leur deuxième contrôle ne demandent pas l'homologation, là encore « ils prennent du temps »**. Ne la demandent pas toujours ou pas toujours rapidement. Pour y remédier une modification a été apportée et l'Institution s'est prononcée, est restée moins neutre et a incité la demande d'homologation dans la lettre de validation du 2<sup>e</sup> contrôle « vous pouvez d'ores et déjà demander, etc. » Cela a eu l'effet escompté, à l'extrême, puisque la demande peut être quelques fois faite à réception de l'avis de validation du contrôle.

Mais, le problème du temps pris, voire du refus, etc., n'est pas résolu, juste déplacé ; maintenant le temps se prolonge beaucoup entre le moment de l'homologation de cursus et la candidature au Sociétariat.

Bref, il semblerait que quel que soit le moment dans le parcours pour devenir membre de l'Association, il y ait un temps de butée, de retrait, de repli, d'attente. Un temps où l'engagement en personne, le franchissement d'une étape décisive demande sa durée. Temps qui se marque par l'acceptation de la rencontre avec les analystes de l'Association, avec la présentation d'un mémoire et l'épreuve du vote.

Mais déjà avant 1972, la question du temps pris pour franchir cette étape, avant l'instauration de l'homologation donc, le problème existait. Ou, pour le dire autrement, ce temps plus ou moins long pris par certains entre la validation du contrôle et la demande pour devenir membre était un sujet de malaise à propos duquel par exemple, Smirnoff en 1971, Secrétaire du Comité de sélection, disait que cela relevait d'une part de l'insatisfaction des « élèves » selon le mot du moment et d'autre part aussi, d'une insatisfaction de l'Association.

Insatisfaction, déception d'une attente, projet en souffrance, etc., autant d'éléments qui laissent entendre qu'un travail psychique est à l'œuvre, avec ses aléas. Le destin de la névrose de formation dont Edmundo Gomez Mango a postulé la dynamique ? sans doute ; elle devrait trouver là sa résolution ou sa mutation ou ouvrir sur une autre position psychique la prolongeant en la déplaçant sans en arrêter le pouvoir heuristique.

Le travail psychique du candidat à devenir membre se trouve dans la transition entre deux états, deux appartenances, deux statuts : analyste en formation et analyste d'une Association de psychanalyse. Le travail psychique que les candidats au sociétariat ont à faire est reconnu, admis, voire même revendiqué justement

autant par les analystes en formation que par l'Association sous la forme de « laisser du temps » « avoir le temps ». Mais aussi et c'est ce qui va me retenir plus longtemps aujourd'hui, il y a un travail psychique imposé à une institution, c'est-à-dire à ses membres, qui doit là, en cette circonstance peut-être, affronter le point le plus aigu de la contradiction qui la fonde.

La contradiction fondamentale de l'institution psychanalytique et qui la fonde, est dans le double objectif pour accomplir son objet (la transmission de la psychanalyse et l'approfondissement de sa science ou de son art si on veut) :

- proposer et promouvoir une formation de psychanalyste, formation centrée sur l'analyse personnelle, son destin et le déplacement de son mouvement transférentiel analysé sur la pratique de l'analyse, sur la théorie et sur l'institution ;
- d'autre part, contrôler cette formation.

Contradiction de fond qui veut faire tenir ensemble une position d'attente, d'écoute et de disponibilité pour une élaboration psychique de celui qui se risque à affronter le transfert dans la cure, donc faire tenir cette position avec celle qui consiste à énoncer un jugement sur ce parcours que l'on nomme cursus de formation.

On pourrait dire que chaque étape du parcours de formation de l'analyste pose la même question à l'Institution. Que ce soit l'admission, que ce soit la cure supervisée et sa validation de contrôle ou encore que ce soit l'enseignement pris entre académisme et expérience et enfin que ce soit avec l'homologation de l'ensemble du cursus de formation, il semblerait qu'à chaque étape ou plutôt l'on devrait dire à chaque moment – parce qu'il n'y a pas vraiment de chronologie dans l'expérience mais plutôt une cumulation de moments – à chaque moment donc, l'Institution est amenée à refonder sa position inaugurale. Pour le dire avec les mots de notre dialecte APF : sa position par rapport à l'extraterritorialité de l'analyse personnelle (extraterritorialité de la cure personnelle c'est-à-dire le fait que l'institution dégage sa responsabilité dans l'engagement de la cure, son évolution et son destin).

À voir l'intensité des débats à propos de l'homologation et leur récurrence surtout, on peut avancer l'hypothèse qu'à chacune de ces étapes l'institution a su dépasser cette contradiction mais que sans doute elle a laissé un reste qui se retrouve en souffrance à ce moment-là précis du parcours.

Deux remarques : j'ai dit – qui se retrouve en souffrance – c'est à entendre aussi au sens d'un courrier en souffrance, c'est-à-dire comme une parole qui ne trouverait pas de destinataire – ici de destin –, un moment privé d'un déplacement, privé de la poursuite du mouvement de la transmission. Un moment qui regarde en arrière plus qu'il n'ouvre sur le futur.

Je parle d'étapes ou plutôt de moments – ce mot dans sa polysémie conjugue autant la temporalité que l'œuvre d'un conflit de forces. Pour les préciser, je dirais, en sacrifiant à une chronologie, qu'elles sont : l'admission au cursus, les validations de cures supervisées, l'homologation de l'ensemble de la formation, l'élection au sociétariat, l'élection au titulariat et je me permets d'ajouter à cette énumération – mais c'est véritablement un autre débat et un autre travail – l'écriture des rapports.

Au moment de l'admission au cursus la psychanalyse du candidat est au premier plan, alors même qu'elle est personnelle, privée. C'est la première et fondamentale forme de la contradiction fondatrice. L'écoute de la seule parole du candidat, la référence à aucune autre parole (son analyste, l'institution de celui-ci, etc.) devient la garantie que l'institution reste hors d'une ingérence dans la cure. MAIS ce faisant, cela fonde sans doute le socle d'un idéal qui ne se résout pas de sitôt et qui pourrait s'énoncer ainsi : « il faut être analysé pour devenir analyste » ou plutôt « il faut être dans le mouvement d'un transfert en analyse pour devenir analyste ». L'Institution se sort de la contradiction d'autant mieux qu'elle n'a aucun contrôle sur l'analyste, sa société, etc. et n'a d'attention que pour le mouvement de l'analyse. Elle se sort de la contradiction surtout du fait d'un dispositif où les analystes qui rapportent et écoutent puis ceux qui décident sont déchargés de la responsabilité d'un jugement, ils le font au nom de l'institution et avec la perspective d'un cursus à venir, un



temps d'élaboration autant pour le candidat que pour l'Institution. Corrélativement cela induit peut-être l'idéalisation d'une analyse complète et inachevée (ou complète parce qu'inachevée). D'ailleurs pour aller dans ce sens, une règle ou une habitude s'est installée pour préférer les admissions au cursus en fin de cure, celle-ci non terminée.

L'idéalité de la complétude narcissique germerait ici.

Pour l'Institution, qui non seulement prononce un avis sur l'être du candidat : « être reconnu comme ayant les qualités d'analyste pour devenir analyste de l'Association » et qui, dans le même temps, prescrit quelque chose : l'engagement dans la formation. Un pari, disons-nous, comme pour nous dédouaner d'une représentation-but. Mais un pari pour lequel nous allons tout faire pour qu'il soit gagnant, si ce n'est gagné. L'homologation du cursus va hériter de ce reste-là, à haute valeur narcissique. Il pourrait se dire ainsi : l'insitution aura-t-elle été, pour cet analyste-là, à la hauteur de ses promesses ?

Pour l'analyste admis sans doute aussi : d'avoir été reconnu (de plus indépendamment de son analyste) le contraint à attribuer une valeur résiduelle de reconnaissance narcissique à l'Institution (ou aux analystes qu'il a rencontrés, voire par exemple le nombre de contrôle engagés avec un des analystes rencontrés, ce qui est vrai aussi après la validation du premier contrôle). Certes, celle-ci a été mise à l'épreuve tout au long du cursus de formation mais elle est réactivée au moment de l'homologation du cursus. Elle est manifeste quand par exemple, les analystes en formation semblent réaliser – parfois seulement à ce moment-là – qu'ils ne sont pas membres de l'Association et qu'ils leur restent le plus difficile à faire, « le demander ». Au cours de la rencontre avec les analystes ayant homologué, ce témoignage fut quasi unanime. La validation du contrôle les légitime pour demander ce qu'ils pensaient posséder, une appartenance à l'Association. Il leur faut l'acquérir. Les critiques et fantasmes, envers l'obligation du mémoire, portent cette trace. En effet, est-il dit, pourquoi faut-il écrire sur ce qui a été déjà reconnu comme étant notre compétence ? Les enjeux d'angoisse de castration deviennent ainsi patents.

Avant l'homologation du cursus de formation, il y a le temps des supervisions et des validations de contrôles qui semble, lui, libéré de la contradiction (ou tout au moins est-elle confiée à l'élaboration contre-transférentielle du superviseur). Les récits de cure, les récits de travail avec le contrôleur pour l'un, avec l'analyste pour l'autre, l'écoute par la commission et par le Comité sont libres de l'engagement institutionnel pris au moment de l'admission et font de ces moments protégés dans et par l'Institution des moments analytiques qui peuvent laisser hors de son champ la prégnance de la contradiction essentielle. Peut-être n'est-elle que repoussée, j'y reviendrai. Mais explicitement c'est la réforme de 1972 qui a permis cela. En effet, avant elle, au moment de la validation du deuxième contrôle, il y avait aussi une évaluation de l'enseignement acquis, une évaluation de la maîtrise des concepts théoriques, etc. C'était une validation de l'ensemble de la formation qui valait pour autorisation à écrire le mémoire. Cette part de jugement sur la manière dont se sont articulés, dans le parcours de l'analyste sa sagacité analytique, sa façon de vivre la théorie et sa façon de vivre l'Institution, cette part de jugement sur la formation qui est en contradiction avec une formation centrée sur la liberté d'un cheminement analytique d'analyste est dorénavant dévolue à l'épreuve de l'homologation.

J'ai dit que la réforme de 1972 avait « repoussé » la contradiction et sa charge de conflit narcissique comme si le problème n'était pas résolu, simplement repoussé. En réalité il est, je pense, élaboré et résolu en partie pourtant. Il l'est en partie, parce que la difficulté n'est pas simplement déplacée dans un autre temps qui aurait été imaginé pour seulement désengager l'Institution de cette contradiction d'un jugement à porter dans une situation qui se veut analytique : la validation du contrôle d'une cure. En lui proposant un autre cadre, il lui ouvre des voies de résolution.

Le cadre de l'homologation est propice à une transformation dans une écoute qui inscrit les éléments du parcours de l'analyste en élargissant leur évaluation en amont vers l'intégration des qualités analytiques acquises avec les expériences des deux aspects de la formation, les cures supervisées et l'enseignement, mais aussi avec un troisième aspect qui se dit à ce moment-là pour la première fois : l'engagement dans la vie

institutionnelle qui s'est peu à peu intriqué dans ce parcours de formation. Ce troisième point, qui n'est pas envisagé avant 1972, est possible maintenant, parce qu'à ce moment-là, l'écoute est assurée par un analyste proposé par le Comité de formation au Conseil de l'Association, le rapporteur est chargé d'un rapport, soumis à l'ensemble des titulaires réuni en Collège élargi en Comité de formation, donc à une instance de l'Association (le Comité de formation habituel est une délégation à neuf des membres du Collège des Titulaires - on peut donc le considérer comme un Collège des Titulaires restreint) et c'est, pourrait-on dire, une écoute ouverte sur un aval de l'inscription dans l'Association.

Les statuts de notre Association, dans leurs formes, promettent la représentation de ce passage. Mais son investissement, tant par les analystes en formation que quelques fois par les membres de l'Association, semble le lui contester.

Une idée court, comme une pensée manifeste, assurant que l'homologation est une formalité – un avis qui serait partagé par les analystes en formation et l'Institution. Je dis par l'Institution et non par nous les analystes titulaires, parce que, individuellement, nous sommes tous, je pense à peu près tous, très investis dans cette étape et dans cette épreuve de l'homologation que nous considérons comme un moment critique et privilégié de rencontre. Cependant, cela reste une pensée latente pour l'Institution qui en contre-investit l'importance en n'y adjoignant ni vote systématique ni quorum ni plusieurs rapports ni véritablement changement de statut pour l'Institution. Un seul analyste, un seul rapport, pas de vote systématique. Cette ouverture sur l'aval institutionnel de la rencontre et du moment, ce qui lui donne ses qualités d'encadrement propice à l'élaboration, court le risque de s'estomper, et l'analyste commissaire (ou rapporteur – que de drôles de mots) se retrouverait quelques fois dans la position de devoir à la fois évaluer et juger. Il retrouverait cette contradiction essentielle et serait seul à devoir là l'affronter (ceci par l'absentification de l'Institution dont il se sentirait alors contraint d'assurer la tâche). L'enjeu narcissique de pouvoir renoncer à être une bonne et belle institution qui a bien rempli sa tâche de formation. La réforme de 1972 s'inscrivait dans le fil du renoncement à l'analyse didactique et là, maintenant, après nous être débarrassé de la représentation-but pour l'analyse personnelle, voici qu'une représentation-but pour la formation revient au galop mais sans doute non assumée. Nous n'avons peut-être pas encore assez pensé ce que « abandon de la didactique » signifiait : autre chose qu'un événement historique mais plutôt la révélation d'une position, ou d'une « disposition psychique » si l'on peut dire, pour l'institution comme pour ses membres ; un travail constant de sa réinstauration à tous les niveaux de son activité quand elle est aux prises avec des décisions à prendre (admission, validation, enseignement et donc homologation du cursus essentiellement). Ce qui fait alors que le gain psychique de l'analyse personnelle est de devenir psychanalyste, le gain de la formation de devenir psychanalyste de l'APF, celui d'être membre de devenir formateur et ensuite (?) peut être de rester psychanalyste comme l'écrit Daniel Widlöcher. Cependant, il peut se faire que – par un renoncement à l'épreuve – l'on fasse de l'homologation une formalité sans risque. Comme si le « donné quitus » du parcours de formation (mot de Pontalis) devenait un « être quitte ». Autrement dit : « là on peut se quitter ». Une fin (validée, diplômée ?) plus qu'un commencement. Peut-être est-ce par pur contre-investissement alors que cela se paye d'une pseudo gratification de valorisation de l'état d'homologué. Les analystes ayant homologué leur cursus ne deviennent pas membre de l'Association mais, ils ont tout, dit-on. En effet, nous avons mis cela en place : ils peuvent participer aux enseignements, ils peuvent en faire, ils sont invités à prendre la parole en public pour l'APF, ils participent et organisent les rencontres cliniques avec les sociétés étrangères et sont admis à la FEP comme nouveau membre de l'Association pour pouvoir participer au NMS (NM et NAQ). Qu'ont-ils dès lors à gagner, à perdre, à devenir membre ? « Ils ont tout, même le droit au symptôme » entend-on aussi.

Ça c'est du côté de l'Institution. Du côté des analystes en formation, on pourrait imaginer une pensée latente, quand le cursus a été homologué, de se penser dès lors comme des « analystes homologués », sans avoir à s'engager dans ce qui est considéré comme une autre démarche : adhérer à l'APF. Au fond, ce glissement d'une homologation qui qualifie d'« homologué », permettrait d'économiser le pas de la décision personnelle de l'engagement à exposer, rencontrer et parler avec les collègues analytiquement, soit, le pas de l'écriture du mémoire qui est à la fois le signe et le moyen de cet acte.

J'ai donc un peu modifié le titre de la journée : *Avoir ou voir son cursus homologué ; devenir membre*, pour souligner qu'il y a un passage d'une position passive, qui souvent se dit « être homologué », à une position active d'assumer de demander de devenir membre. Faut-il donner comme terrain d'élaboration, à cette assumption de la castration, un lieu hors de l'Association, entre l'institut de formation et l'Association ? Un non-lieu ? Ou bien, l'Association peut-elle en assumer les risques et les promesses en rapatriant les enjeux en son sein ?

## *Homologation, symptôme ou décision ?*

*Chantal Duchêne González*

À l'APF, l'analyste en formation homologue son cursus en s'entretenant avec un analyste formateur au sujet de son parcours de formation. Cette étape existe depuis la présidence de J.-B. Pontalis qui a modifié le Règlement intérieur en supprimant l'analyse didactique. Il m'a semblé important de faire ce rappel historique parce que la pensée de J.-B. Pontalis m'a accompagnée dans ma réflexion pour vous parler aujourd'hui, réflexion qui s'ancre bien sûr dans ma propre expérience d'analyste formée à l'APF. Ce n'est que très récemment que je me suis rendu compte que c'était J.-B. Pontalis qui avait apporté cette modification au Règlement intérieur lors de sa présidence.

Je tiens à le souligner pour la raison suivante : face à la difficulté pour certains analystes de sociétés étrangères de comprendre que, tout en ayant terminé ma formation, je n'étais pas membre de ma société, je m'étais résignée à dire que je me trouvais dans les limbes. Évidemment le texte de J.-B. Pontalis<sup>1</sup> y était pour quelque chose, texte publié en 1998 alors que la réforme a été effectuée en 1972. Voici ce qu'il écrit dans son rapport du 12 juin 1972, je le cite : « Un autre point, corrélatif de celui-ci prend l'allure d'un symptôme collectif et demanderait à être analysé. De nombreux élèves ayant achevé leur formation, étant même autorisés à présenter un mémoire, s'en tiennent là. Pourquoi ? »

C'est à ce pourquoi que je vais tenter de répondre aujourd'hui.

Pourquoi certains analystes ayant homologué leur cursus mettent du temps à franchir l'étape suivante, celle de devenir membre ? A ceci, plusieurs raisons que nous ignorons sans doute. Au plus, vais-je avancer quelques hypothèses. Quelques années se sont écoulées entre mon homologation et le sociétariat. J'appartiens à une génération d'analystes qui devait prendre son temps pour franchir les différentes étapes du cursus. Demander son homologation immédiatement après avoir validé son deuxième contrôle était suspect. « Pourquoi tant de précipitation ? » nous renvoyait-on. Ambivalence due sans doute à l'écart existant entre le temps réel, celui de la vie matérielle et celui de la temporalité psychique.

Pourquoi cette image des limbes m'est-elle venue ? Parce que l'homologation pourrait se résumer en ces termes : « ne plus être » et « n'être pas encore ». Les limbes, évocateurs de la mélancolie et de la nostalgie, convoquent aussi d'autres images. Celles de la place, de l'entre-deux, du royaume intermédiaire. L'analyste ayant homologué son cursus n'occuperait-il pas de place véritable ? Si l'on se réfère à Winnicott, la première place accordée à l'être humain serait celle que la mère accorde à l'infans en traduisant dans son regard les émotions de ce dernier.

Qu'est-ce qui pousserait certains analystes à ne pas franchir le pas du sociétariat ? À rester dans les limbes ? Les limbes sont le lieu où vont les enfants morts sans baptême. Métaphoriquement, ils peuvent représenter des lieux d'attente et je cite J.-B. Pontalis : « demeurer dans l'imparfait, l'inachevé, l'inquiétude, à moins que ce ne soit l'extrême quiétude de celui qui n'a rien à craindre et plus guère à espérer ». Aucun nom n'a été donné à l'enfant des limbes, enfant sans nom, tout comme l'analyste ayant homologué son cursus, analyste sans liste (p. 19).

Les limbes, lieu ou état ? J.-B. Pontalis préfère ne pas dissocier les deux. L'absence d'un lieu propre renvoie à l'état. Rester dans cette indécision, serait-ce ne pas affronter la mort, sa finitude ? De plus, ma

---

1. J.-B. Pontalis (1998), *L'enfant des limbes*, Gallimard, collection « Folio », 2000.

proposition de départ, à savoir « ne plus être » et « n'être pas encore » induirait une altération du sens de la temporalité dans le parcours de formation. Cette stagnation à ce stade porterait-elle la marque d'un symptôme propre à l'APF, comme l'avait déjà souligné J.-B. Pontalis ? Dans les autres sociétés, le devenir membre n'appartient pas à la personne propre, elle dépend de la décision de l'analyste formateur. C'est à l'analyste ayant homologué son cursus que revient la décision de devenir membre de l'APF. Sortir de l'état d'homologation viendrait interroger l'analyste sur son désir d'appartenir ou non à la société qui l'a formé. L'analyste ayant homologué son cursus est frappé du statut d'invisibilité car tout en étant reconnu analyste au sein de l'APF, il n'a pas de reconnaissance propre à l'extérieur.

En réfléchissant sur ce thème, mes pensées ont vogué du côté d'Ivan Gontcharov et de son célèbre roman *Oblomov*, qui a donné naissance au terme d'oblomovisme, qui, certes, revêt actuellement une connotation péjorative dans une société où priment l'agir et le prêt à penser. Oblomov n'arriverait pas à trouver le bonheur alors que le mot d'ordre sociétal actuel est : « *Be happy!* » Or, me semble-t-il, Oblomov pense en nostalgie, il n'arrive pas à se confronter au deuil et à la castration. Il nie la réalité et le passage du temps. Les fondateurs de l'APF auraient-ils fait montre d'une excessive protection parentale, craignant la prise d'autonomie des analystes ayant homologué leur cursus ? En miroir, ces derniers seraient-ils pris dans les rets de l'idéalisation de leurs aînés ?

Les analystes ayant homologué leur cursus se situent à la frontière. Tout en n'étant plus analystes en formation, ils continuent cependant à participer aux séminaires destinés à ces derniers. Ne figure sur le site de l'APF qu'une seule liste, uniquement à usage interne, pour les analystes en formation et les analystes ayant homologué leur cursus. Seule la mention *cursus homologué* figure en dessous du nom de la personne qui a homologué son cursus. Ainsi, les analystes ayant homologué leur cursus n'occupent pas de place véritable. Ils ne sont plus analystes en formation et ils ne sont pas encore membres. Devenir membre exigerait donc un changement de place. Serait-ce s'autoriser à être visible au-delà des frontières APF ? Passer de l'intime à l'extime ? Serait-ce dépasser un transfert maternel idéalisé ou haineux envers l'institution APF ? Quitter le giron maternel pour être reconnu par l'institution en s'identifiant aux analystes qui nous ont formés ?

Cette position « d'entre-deux » présente un paradoxe. Il n'est plus, mais pas tout à fait. La méprise est courante pour les analystes ayant homologué leur cursus de penser qu'ils font partie de l'APF.

Plus analyste en formation, pas encore membre, que viendrait signifier le maintien dans une position intermédiaire ? Dans « L'intérêt que présente la psychanalyse », Freud en 1913 écrit : « L'art forme un royaume intermédiaire entre la réalité qui ne répond pas à nos souhaits et une vie imaginative qui les accomplit ». Puis, l'année suivante dans « Remémoration, répétition et perlaboration », il évoque à nouveau cette notion de royaume intermédiaire. Je le cite : « Le transfert est un royaume intermédiaire entre la maladie et la vie réelle. » Terme qui a donné naissance à un ouvrage sur l'œuvre de J.-B. Pontalis.

Pour sortir de ce royaume intermédiaire, il faut écrire un mémoire. Écrire serait-ce « refuser de rester sur place et donner chair à ce qui n'était jusqu'alors qu'attente et que fantômes prêts de s'évanouir. » Ou alors se défaire de l'identification à une « victime innocente de la négligence des mères ou de leur amour si exclusif qu'elles auraient aimé le garder en elles » ?

Devenir membre serait-ce donc s'extraire d'une relation primitive aliénante ? Et ainsi concevoir l'écriture du mémoire comme un acte en lien avec les mots que Freud écrit dans *Totem et tabou*, « Au commencement était l'acte ». Nécessité du meurtre du père de la horde pour que les fils s'affranchissent de sa domination.

Selon Victor Smirnoff, l'analyste ne doit pas se contenter d'un fauteuil et d'un divan (*NRP* n° 16, automne 1977, p. 195). Il lui faut aussi un écritoire car, selon lui, nulle théorisation de la psychanalyse sans passage par l'écriture. En devenant membre, l'analyste ayant homologué son cursus gagnerait ses lettres de noblesse, la première étape étant l'écriture du mémoire qu'il qualifie cependant avec des termes peu élogieux. Je cite : « l'accession au premier échelon de la hiérarchie grâce au « mémoire clinique » - dont on attend qu'il fasse preuve de modestie et d'un certain conformisme. » *Quid* de l'angoisse des analystes face à l'écriture du mémoire ?

Victor Smirnoff conclut son texte par les propos suivants : « L'écriture, aux confins du rêve, du jeu et de la création, au détour d'un mot, d'une phrase, démasque l'inconscient par le dépassement de ce que l'auteur se proposait comme construction rationnelle. Derrière les tribulations de sa pratique, dans l'incomplétude de sa théorie, chaque analyste, par l'écriture, cherche à *s'entendre lui-même*. » (*Op. cit.*, p. 202). En séance, l'analyste cherche à entendre ce que dit le patient en l'écoutant. Ainsi, la rédaction du mémoire viendrait dans le droit fil des deux supervisions successives, durant lesquelles, comme en analyse la parole est adressée. L'analyste rapporte à son superviseur, non les paroles du patient, mais ce qu'en a entendu et pensé l'analyste supervisé.

Voici donc quelques réflexions à propos de ce qui pourrait entraver certains analystes à ne pas franchir le pas d'appartenir à la société qui les a formés et qui pourrait constituer un symptôme. Pour d'autres analystes formés à l'APF, il s'agit d'un choix. Ils ne désirent pas appartenir à l'APF. C'est une autre question que je n'ai pas traitée ici.

L'étape de l'homologation est vécue différemment selon les analystes, et différemment aussi selon les époques. Le temps écoulé entre l'entrée à l'Institut de formation et l'appartenance à l'APF varie selon les individus. C'est l'analyste en formation qui décide de son propre parcours en cheminant comme il l'entend sans être soumis aux décisions d'un analyste formateur.

Actuellement, le temps de formation pour les nouveaux arrivants tend à se raccourcir. Peut-être cela est-il dû au fait que les fondateurs, figures emblématiques de l'Association, ne sont plus là. J'étais très impressionnée, quand je suis rentrée à l'Institut de formation, de retrouver assis au premier rang lors des réunions scientifiques tous mes maîtres à penser. Autres temps, autres mœurs ! Et c'est tant mieux !

Et reste la question qu'avait soulevée Daniel Widlöcher en 2008 : « Devenir membre, pour quoi faire ? »

# *Homo-logare*

*Frédéric de Mont-Marin*

Je remercie notre Présidente, Dominique Suchet, de me permettre d'évoquer à la fois mon expérience personnelle du cursus, de son homologation et d'avancer quelques remarques, issues d'une lecture succincte de quelques rapports du Président et du Secrétaire du Comité de formation pour les Assemblées générales, que l'on peut facilement consulter dans *Documents & Débats*.

Lorsque l'on est admis à l'APF, le « devenir membre » de cette Association apparaît comme un horizon certes lointain mais tout à fait évident dans sa définition, même si l'on n'en connaît pas encore tous les rouages ni les arcanes. C'est en quelque sorte un destin « naturel ». En effet, le nouvel admis comprend rapidement qu'il adviendra peut-être un jour où il lui faudra produire un écrit analytique autour d'une cure, le fameux mémoire. Une perspective redoutable de prime abord, mais qui pour autant – ou peut-être parce que redoutée –, se trouve immanquablement investie, au moins fantasmatiquement et donc conséquemment plus ou moins refoulée. Le transfert sur l'institution de l'analyste, désormais « en formation », donne d'emblée un sens très vif au « devenir membre » qui participe d'entrée de jeu à sa névrose de formation et son cortège d'idéalisations inhibantes.

Non moins rapidement, l'analyste en formation sait parfaitement qu'il lui faudra avant tout valider successivement deux supervisions de cure et que, pour ce faire, il aura face à lui, au moins à deux reprises, trois membres du Comité de formation qui l'écouteront rendre compte de son travail d'analyste supervisé. Ces deux premières étapes, on le sait – il en est régulièrement question dans *Documents & Débats* – initient la mobilisation et la réactivation des conflits psychiques du candidat, source de transferts massifs qu'il lui faudra tenter sinon de dépasser, du moins d'élaborer. Une source d'angoisse que d'aucuns ressentent au point de retarder indéfiniment l'entame d'une première supervision. Pour ma part, je me suis longtemps représenté l'épreuve de la validation de la supervision avec le fantasme que j'allais devoir faire face à trois membres du Ku Klux Klan !

On sait que l'APF a pour « désir » que chaque étape « officielle » du cursus soit laissée à l'initiative du candidat, afin de l'interpeller sur son désir à lui d'aller plus loin, et de, comme le rappelle Jacques André (secrétaire du Comité de formation en 2019), « maximaliser la dimension analytique de chaque passage ».

Et voilà que dans ce qui peut apparaître comme l'ascension interminable d'un Everest redouté, voire insurmontable, on découvre qu'il existe curieusement, avant le sommet, une étape inattendue, comme imprévue, même si elle figure dans les statuts et le règlement intérieur, j'ai nommé : « l'homologation du cursus ».

Qu'y a-t-il donc d'analytique dans cette formulation ? Même en tentant de tirer un trait lacanien : « homologation du cure suce », nous ne sommes guère plus avancés. Pourquoi cette incursion d'un vocable administratif dans une institution psychanalytique ?

Tournons-nous vers le dictionnaire *Le Robert*.

Cursus : vient du latin « cours ». Ensemble des études universitaires dans une matière.

Homologuer :

1) Approuver (un acte) par une mesure lui donnant force exécutoire cf. entériner, ratifier, sanctionner, valider.

2) Reconnaître, enregistrer officiellement (une performance, un record) après vérification.

3) Reconnaître, déclarer officiellement conforme au règlement, aux normes en vigueur. *Homologuer un établissement*. L'opposé en est annuler ! Immédiatement le transfert de la névrose de formation se ranime : il existerait donc un risque « officiel » que le cursus « APFien » soit « annulé » après deux supervisions, validées elles, en bonne et due forme ? Étrange tout de même, surtout si l'on songe au long temps qui s'écoule pour la plupart d'entre nous entre l'admission et l'homologation : 14 ans en moyenne.

Mais c'est peut-être l'origine étymologique du terme qui nous éclaire le plus : homologuer vient du latin *homo-logare*, « parler comme ». Il ne s'agirait donc pas encore de l'écrit (le mémoire) mais bien de la reconnaissance d'un « parler comme », autrement dit d'un style, celui de l'APF bien-entendu. Je cite Jacques André : « Le moment de l'homologation est sans doute le moins réfléchi de notre cursus. Pourrait-on en préciser les critères<sup>1</sup> ? » s'interroge-t-il.

Felipe Votadoro s'y est essayé lors d'une Journée de l'Institut de formation en janvier 2021<sup>2</sup>. Je le cite : « L'homologation est le moment où sont évaluées les modalités suivant lesquelles s'animent chez l'analyste en formation ses courants conflictuels et les équilibres, les compromis auxquels il est parvenu... Octroi d'une "légitimation" par rapport à l'éthique et aux idéaux de l'Association : incorporation d'un style propre, d'une inventivité dans un discours non répété. »

Hélène Trivouss-Widlöcher avait déjà souligné l'importance du « style APF » en 1993<sup>3</sup>. Je la cite : « Fondés par leur rupture avec Lacan et marqués dans l'après-coup par cet acte fondateur, les analystes de l'APF, à travers leur ambivalence vis-à-vis de l'homme Lacan, ses écrits, sa pratique, ont progressivement donné une sorte de style, ambigu mais reconnaissable, style qui les cimente sous leurs divisions [...] La difficile connaissance de ce style, propre à l'APF, la découverte d'un style personnel, conditionnent l'entrée au titre de membre sociétaire ; je pense que ce style est l'obscur objet du désir des élèves et qu'il fonctionne comme idéal du moi de l'institution ».

S'il y a bien une névrose de formation du candidat, ne peut-on entendre par ces mots qu'il y aurait également à l'œuvre une névrose de formation de l'APF, susceptible d'alimenter plus ou moins consciemment celle du candidat ?

Cela poserait entre autres questions, celle de l'investissement de l'Association vis-à-vis des étapes qu'elle a elle-même mis en place et de ce qui s'y joue « analytiquement » : admission à l'Institut de formation, validation des supervisions, homologation du cursus, sociétariat et *in fine* son graal, titulariat. Autant d'examins, en après-coup de l'analyse personnelle, de l'aspiration à la pratique analytique et du maintien de la ré-interrogation perlaborative de ce désir dans les aléas de ses fluctuations et de ce qu'il exige.

De quel après-coup s'agirait-il pour l'homologation du cursus, notre sujet d'aujourd'hui ?

Si, comme le rappelle Jacques André<sup>4</sup>, cette étape est la seule qui repose sur un unique entretien, elle partage avec l'admission (et le titulariat) le fait qu'elle ne repose sur aucune autre cure que celle du candidat, qui se trouve *ipso facto* en première ligne dans son « être », à la fois comme personne et comme analyste potentiel ou « accompli ». Claude Barazer<sup>5</sup> insiste sur la dimension de **pari** qui préside à l'admission à l'Institut de formation, *a fortiori* depuis la disparition de l'analyse didactique qui, pour certains titulaires, offrait une meilleure garantie du fait d'une meilleure connaissance du candidat. L'homologation serait-elle l'assurance après-coup – pour l'analyste en formation comme pour l'Association – de la réussite d'un tel pari ?

---

1. *Documents & Débats*, n° 98, juin 2019, p. 26.

2. Communication personnelle.

3. Journées annuelles de l'APF, 16 octobre 1993, *L'approche théorique de l'enseignement à l'APF* : « L'enseignement de la psychanalyse entre le bénéfice et la dette ».

4. *Ibid.*

5. Rapport du Comité de formation, *Documents & Débats*, n° 96, juin 2018, p. 47.



Cette « réussite » serait-elle le gage qui permet au Collège des Titulaires de « donner quitus » de la formation à l'élève et quitus de la formation à l'Institut de formation comme le dit Felipe Votadoro ? Retournons vers *Le Robert*. Quitus (du latin médiéval *quietus* « tranquille » : acte par lequel le responsable de la gestion d'une affaire est reconnu s'en être acquitté de manière conforme à ses obligations et est déchargé de toutes responsabilités. Autrement dit, nous, l'APF et toi, l'homologué, nous sommes quittes ! Maintenant il faut se quitter pour reprendre le titre du beau livre de Catherine Chabert<sup>6</sup>.

Mais à l'APF, on ne se quitte pas comme cela, encore moins tranquillement (sauf peut-être pour certains). Pour preuve et de façon paradoxale, l'analyste ayant homologué son cursus demeure (est-ce une maison ?) dans la liste des analystes en formation. Il peut, du reste, continuer à participer aux séminaires de formation et à toutes les activités scientifiques, tout comme avant. Il demeure dans l'Association (il paye bien une « participation aux frais de l'Institut de formation ») mais hors « cursus de formation » sans pour autant en être « membre ».

Il est donc question de la place dans laquelle nous demeurons tous « en formation » quel que soit notre statut. Ne devrait-on pas à ce titre dénommer plutôt les analystes en formation, analyste en cours de cursus de formation, dont l'homologation du cursus, précisément, marquerait la fin officielle ? Ceci aurait peut-être pour avantage une certaine clarté vis-à-vis d'une étape dont la genèse n'est pas très claire comme me le rappelait Évelyne Sechaud<sup>7</sup> : on parlait au tout début de « l'autorisation à présenter un mémoire » puis rapidement d'une « validation du cursus » sans que soit précisé qui procède à cette validation et comment. C'est semble-t-il au début des années 1980 que la procédure actuelle a été mise en place.

Je rappelle que dans cette procédure, la première qui fait intervenir le Collège des Titulaires, le vote n'est décidé que si « l'avis du rapporteur est “défavorable ou hésitant” » ou si l'un des titulaires présents en fait la demande exprimant par-là un doute, une « réserve » ! (Règlement intérieur).

Mais un doute sur quoi ? La formation, la personnalité du candidat, l'incorporation du style APF comme nous l'avons évoqué ?

Leopoldo Bleger, comme président en 2018, rappelle qu'un analyste ayant homologué son cursus peut s'en prévaloir à l'extérieur<sup>8</sup>. L'enjeu n'est pas mince puisque c'est bien pouvoir se prévaloir d'une formation achevée ET estampillée APF. Pour autant, statutairement, il demeure dans l'Institut de formation, tant qu'il ne demande pas à en démissionner (Règlement intérieur) ; du reste, son « dossier » de formation n'est pas détruit. En outre, l'homologation de son cursus n'est pas rendue publique par un statut visible par l'extérieur (à la différence de la SPP par exemple).

On relève là l'une des ambiguïtés de cette étape, étape sérieuse, mais qui peut s'apparenter à une formalité acquise au vu du très faible nombre de refus, lequel aurait soudain une valeur symbolique négative considérable. Qui serait remis en cause ? Le candidat ou l'Institut de formation ?

J'ai pu me demander si l'APF n'avait pas aménagé une étape « facile », sans effort particulier (un après-coup « pichenette » en quelque sorte). Une étape « facile » dans un parcours dont on connaît les difficultés et parfois la violence subjective éprouvée devant la menace d'une potentielle récusation qui constituerait une attaque en règle de « l'être analyste » pour celui ou celle qui pourtant « s'est autorisé de lui-même » (avec quelques autres) à pratiquer l'analyse, parfois depuis de nombreuses années. Une sorte de récompense. Ce qui semble bien avoir été saisi par les analystes en formation qui en font plutôt facilement et rapidement la demande après la validation du second contrôle (7 mois en moyenne – ce qui n'a pas toujours été le cas) et obtiennent ainsi le satisfecit de figurer en interne, entre nous, sur le site internet de notre Association, avec la mention

---

6. PUF, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2017.

7. Communication personnelle.

8. *Documents & Débats*, n° 96, juin 2018, p. 32.

« cursus homologué » dans la rubrique : « Annuaire des analystes en formation OU ayant homologué leur cursus ». L'intitulé de cette rubrique semble ici introduire avec ce « OU », une nette différence, entre un avant et un après.

Serait-ce le sentiment que cette étape appartiendrait plus à l'institution qu'au candidat lui-même qui entraînerait une bien moindre procrastination surmoïque teintée d'idéal du moi pour la franchir ? En somme, une étape moins « analytique » que les autres, plus administrative, alors que pourtant, pour la première fois, la personnalité et la formation « analytique » du candidat vont être présentées à l'ensemble du Collège des Titulaires, qui plus est, par un rapporteur qui n'a pas ménagé son temps pour recevoir et écouter « analytiquement » la demande de ladite homologation.

Il se confirme dans mon propos que l'homologation du cursus ouvre une place flottante, indécise, équivoque, solitaire et insatisfaisante si j'en juge par les nombreux échos que j'ai pu entendre de la part de mes collègues « homologués ».

Même si dans la présentation de la « formation à l'APF » sur notre site internet il est indiqué : « L'analyste ayant homologué son cursus peut alors choisir de s'en tenir à ce point de son parcours ou bien prolonger autrement son aventure institutionnelle », il est indéniable que ce choix est marqué (ou a été marqué) pour beaucoup par une longue, voire très longue période d'irrésolution. Une période, me semble-t-il, marquée par la relance du désir (et donc des conflits transférentiels) susceptible de se manifester par une petite voix interrogative : « Et maintenant, que me veut cette APF ? Et, si elle me veut quelque chose, en ai-je l'envie ? Et si elle ne me veut rien ou pas grand-chose, de quoi ai-je envie moi, "l'homologué" ? ». Ou bien encore : « Le moment est-il venu d'acquérir pour le posséder, ce que j'ai hérité de mes pères<sup>9</sup> ? »

L'homologation du cursus serait-elle la reconnaissance par l'Institution de cet héritage paternel acquis au travers des cures supervisées et de la formation, c'est-à-dire de l'acquisition du style APF dans le discours comme dans la pratique ? La rédaction du mémoire pourrait être alors conçue comme le temps de l'appropriation de ce style pour le posséder, c'est-à-dire pour être capable – au travers de la conduite solitaire d'une cure et de son compte-rendu – de le transformer afin de créer, à partir de lui, dans une reconnaissance de la dette, son style propre. Autrement dit, le renoncement – plus que le deuil – à une position d'élève, renoncement susceptible de favoriser l'émergence d'un nouveau style, plus personnel, venant enrichir le corpus des styles « APF » déjà présents. L'exposé que je suis en train de faire en serait une mise en abîme.

Il faut bien convenir que l'étape qui suit l'homologation du cursus, la rédaction du mémoire puis sa soutenance, est une autre paire de manches. Tout sauf une formalité. Le vote du Collège des Titulaires est ici obligatoire et l'admission n'est acquise qu'à la majorité des 2/3. L'APF ne rigole plus ! Serait-ce parce qu'il s'agirait alors d'admettre au sein de la communauté des fils – fils des frères de la horde qui ont tué le père (Lacan) – un nouveau membre ?

Quant au titulariat, outre la gestion de la politique de l'Institution, il serait le temps de la reconnaissance d'une capacité à transmettre la psychanalyse dans sa théorie, dans sa pratique comme dans son éthique.

Mais j'ai déjà été trop long pour une simple relance de la discussion.

Il ressort à nouveau de mon propos le serpent de mer du *statut*, symbolique mais aussi réel, accordé à l'homologation du cursus par l'APF. Faut-il le renforcer, avec le risque de favoriser le choix d'en rester là ? Ou bien l'APF aurait-elle le « désir » de favoriser l'élection de nouveaux membres en plus grand nombre, l'homologation du cursus n'étant alors qu'un tremplin, un encouragement mais aussi une remise sur le métier du rapport à la chose analytique ?

Je laisse cette question ouverte à la discussion.

---

9. Goethe, cité in « Totem et tabou », *OCF XI*, p. 379.

***ASSEMBLÉE GÉNÉRALE – 10 MARS 2023***

# *Rapport moral de la Présidente*

*Dominique Suchet*

J'ai voulu faire court mais si l'on veut présenter les éléments du bilan, si l'on veut ouvrir des discussions et tout simplement faire partager l'expérience formidable de s'investir et d'investir l'activité d'un Conseil, faire court n'est pas possible.

## **Rapport d'activité**

Un Conseil peut avoir l'illusion en cours de mandat qu'arrivé au terme de celui-ci il pourra présenter un bilan d'activités accompli et qu'il pourra de ce fait faciliter le passage de relais au Conseil suivant. Mais il n'en n'est rien, ce bilan de fin de mandat comme celui qui le précède va indiquer où notre Association en est dans un cheminement que ce Conseil a eu la mission de soutenir pendant deux ans. Pour commencer ce rapport je souhaite d'abord, pour les en remercier, souligner le travail, l'engagement et la fidélité à la mission de l'Association dont chacun a fait preuve dans ce Conseil d'administration qui s'est réuni onze fois cette année. Avec Miguel de Azambuja, Chantal Duchêne González, François Hartmann, Jean-Michel Lévy et Patrick Merot mais aussi Françoise Laurent, ce fut un confort et un réconfort que l'on peut dire mutuel tout au long de cette année de pouvoir compter sur nos échanges libres et amicaux, tour à tour critiques et enthousiastes, propices à l'élaboration de nos décisions et ce, toujours dans le souci partagé de la qualité psychanalytique de notre Association. Parce qu'un Conseil d'administration doit prendre des décisions, ce sont celles-ci que nous soumettons à votre discussion au cours de cette Assemblée générale.

Durant cette année, soutenus par votre confiance renouvelée au cours de la précédente Assemblée générale, nous avons poursuivi notre activité autant pour l'animation de la vie de notre Association que pour sa présence dans les communautés nationales et internationales, analytiques ou politiques en souhaitant toujours faire en sorte que notre conduite et la présence de l'APF soient le plus possible en accord avec ses principes, ses convictions psychanalytiques, son histoire. Pour terminer cette présentation du climat de travail de cette année, j'ajouterai, comme je l'ai fait l'an dernier, que les rencontres et discussions avec tous ceux d'entre vous engagés dans les comités ou simplement, si l'on peut dire, intéressés et disponibles pour réfléchir avec nous, ont créé cette présence attentive qui a permis, je pense, de faire en sorte que nous puissions rester vigilants à repérer les enjeux fantasmatiques divers toujours prompts à prendre le pouvoir. Ce qui est vrai pour les individus l'est aussi pour une institution aux prises avec ses idéaux et ses déceptions.

L'année dernière dans mon rapport j'avais longuement exposé les activités institutionnelles et aussi les projets de réflexion sur nos modalités institutionnelles, mais également les modalités d'intervention et de présence dans les instances internationales où il nous semblait que l'APF a une voix particulière à faire entendre. Je ne reviendrai pas aujourd'hui sur le détail de tout cela. J'ai pris le parti de faire ce rapport en essayant d'être brève, sans vraiment y parvenir pourtant.

Mais pour commencer, je vais donner des nouvelles de l'évolution de la composition de notre Association. Nous sommes aujourd'hui 84 membres actifs, 36 titulaires dont un en disponibilité à sa demande et 49 sociétaires. Nous étions 83 l'an dernier. Le Collège des titulaires qui s'est réuni sept fois depuis la dernière Assemblée générale a procédé à l'élection de quatre nouveaux membres au titre de sociétaires que nous avons, aujourd'hui, le plaisir d'accueillir chaleureusement pour leur première Assemblée générale : Alejandro Rojas Urrego, Martin Reça, Marc Delorme, Francine Pascal de Mont-Marin. Nous nous réjouissons de leur présence

et de leur nouvelle place pour participer et orienter l'activité scientifique et la vie de l'Association. Au cours de l'année ont été élus membres titulaires Vladimir Marinov puis Hervé Balondrade. Il y a eu des départs aussi. Dominique Clerc a demandé à figurer sur la liste des membres honoraires. Membre de l'Association depuis 1992, puis rapidement membre titulaire (1994), Dominique Clerc a depuis marqué, et marque encore profondément la vie de notre Association et la vie analytique de tous ceux d'entre nous qui ont eu l'occasion de travailler avec elle. Elle a participé à plusieurs Conseils (Secrétaire générale, Secrétaire scientifique) et occupé la fonction de présidente du Conseil d'administration de 2001 à 2003. Engagée dans la vie institutionnelle et pour la formation des analystes de l'APF, elle a pu également porter l'empreinte de sa personnalité psychanalytique hors de notre institution en collaborant à la Revue *L'Inactuel* dont elle a été membre du comité de rédaction en compagnie de Marie Moscovici et de Pierre Fédida. Elle a écrit un rapport pour le CPLF de 2007 intitulé *L'écoute de la parole*, rapport exigeant et stimulant comme l'étaient ses interventions qui toujours rappellent la force de la doctrine psychanalytique dans le site de l'analyse. Elle reste présente, nous a-t-elle dit, et l'on sait la valeur de sa parole quand on connaît sa disponibilité et la générosité de ses témoignages sur l'histoire de l'APF et ses combats. Nous l'en remercions.

Il y a donc actuellement 22 membres honoraires.

Le titre de membre honoraire ne permet pas au bénéficiaire de faire partie des diverses instances de l'Association prévues par les Statuts et ne donne pas droit aux différents votes auxquels sont appelés les membres titulaires et sociétaires de l'Association. Il leur permet en revanche : de recevoir les informations et documents régulièrement diffusés aux membres de l'Association, de participer aux activités ordinaires de l'Association (réunion scientifiques, colloques, etc.) de même qu'à l'Assemblée générale. Ils peuvent donc être ici aujourd'hui, avec voix consultative.

Jean-Claude Rolland a demandé à être mis en disponibilité de ses fonctions de membre titulaire.

Dans le rapport moral de l'an dernier, je vous faisais part d'une interrogation que le Conseil d'administration avait quant au statut de membre d'honneur. Nous remarquons que nous n'avons plus de membres d'honneur, et que tous se trouvaient dorénavant inscrits dans nos documents dans la rubrique « anciens membre d'honneur ». Tous avaient été choisis et honorés pour leur participation à la fondation de l'APF. Nous pensions qu'il était temps d'attribuer cette qualité, ainsi que nos statuts nous y invitent, à de nouvelles personnalités, psychanalystes ou non, du monde psychanalytique extérieur à notre Association ou membre de celle-ci. De les honorer particulièrement, en reconnaissant ce qu'ils ont apporté autant à la cause analytique, qu'à la réputation et à la notoriété de notre Association. Au moment où, au Conseil, nous devons prendre acte de la demande de mise en disponibilité de Jean-Claude Rolland, nous avons considéré que les motifs personnels qui le conduisaient à cette décision la rendait sans doute irréversible. Nous avons estimé le temps venu pour notre Association de reconnaître l'importance de l'activité passée de ceux d'entre nous qui se retirent. Nous avons également considéré que ce qui est valorisé avec le statut de membre d'honneur est l'action de membre mise au service de la reconnaissance de notre Association, ce qui est éminemment indiscutable quand il s'agit des membres fondateurs. Alors oui, notre Association peut en effet reconnaître l'action publique que certains d'entre nous ont menée au service de la cause analytique de même que ses effets dynamiques pour l'Association comme pour ses membres. Nous avons donc logiquement proposé à Jean-Claude Rolland sa candidature à l'élection de membre d'honneur, proposition qu'il a acceptée et qui sera par conséquent soumise à votre vote après les discussions des différents rapports, avant l'élection du prochain Conseil d'administration. Ce vote sera introduit par des interventions de Nicole Oury, François Hartmann et Catherine Chabert.

Le collègue des titulaires siégeant en comité de formation élargi a procédé à l'homologation des cursus de formation à l'APF de six collègues : Pascale Pechot, Marie Caballé Wettler, Béatrice Pinter, François Royer, Isabelle Pays et Valérie-Anne Queuille. 193 analystes sont inscrits à notre Institut de formation. Parmi ceux-ci, 44 ont homologué leur cursus.

Une de nos collègues, Monique de Kermadec, membre sociétaire qui vit plusieurs mois par an aux États-Unis, a demandé notre aval pour candidater à l'Apsaa.

Ces mouvements internes font la vie de notre Association, comme le font aussi les démissions. Nous avons dû prendre acte de la démission de Michel Gribinski en mars 2022. Souhaitant arrêter ses fonctions et responsabilités de membre titulaire, Michel Gribinski a préféré se retirer totalement de la vie de notre institution, sans souhaiter en devenir ni membre honoraire ni membre d'honneur comme cela lui a été proposé. Ce qui ne m'empêche pas de rappeler ici l'importance que notre collègue a eu pour la vie de l'APF et sa vie institutionnelle. Il en a été son Secrétaire scientifique mais aussi son président de 1997 à 1999. Il a participé à plusieurs comités de formation et fortement œuvré pour la vie scientifique de l'APF de même que pour sa notoriété au travers de son activité éditoriale. Il a donné de nombreuses conférences, animé plusieurs séminaires, publié de nombreux ouvrages. Il a beaucoup traduit – particulièrement DW Winnicott – a publié des articles dans nombre de revues, depuis la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* jusqu'à ses publications dans les revues dont il fut le directeur, *Le fait de l'analyse*, *Penser/rêver*. Tout le monde s'en souvient, il a toujours été, jusqu'à sa démission, une présence vigilante, à la réflexion aiguë, dans toutes nos assemblées, qu'elles soient scientifiques ou institutionnelles.

Démission aussi de Jocelyne Malosto. Elle fut membre sociétaire de l'APF de 2011 à 2023. Active elle aussi dans des séminaires ou groupe de travail, engagée dans la vie institutionnelle, elle fut membre d'un Conseil en tant que Trésorière de 2013 à 2016.

Démission aussi d'analystes en formation : l'une admise très récemment (un an) disant qu'elle n'a pas trouvé ce qu'elle attendait !

D'autres démissions laissent une impression différente quand ce sont celles de collègues, analystes en formation pendant plus de trente ou quarante ans, qui démissionnent au moment d'arrêter leur activité en exprimant leur gratitude pour le compagnonnage de l'APF pendant leur vie professionnelle. Sait-on jamais ce qu'une institution transmet et comment elle le transmet, au-delà des dispositifs qu'elle investit et met en œuvre ? Quelle sorte de présence est-elle entre le divan et le fauteuil, pour chacun d'entre nous dans l'intimité de son activité d'analyste ?

Le prix Œdipe 2022 a été décerné en octobre 2022 à un de nos membre honoraire, Jean-Michel Hirt<sup>1</sup>. Et cette année nous nous réjouissons que la Bourse Kestemberg 2022 ait été attribuée à Mathilde Girard, analyste en formation. Cette récompense (je cite leur présentation) « se base sur un projet de recherche clinique mais avant tout elle vise à reconnaître les qualités humaines et psychanalytiques des candidats ».

Nous pouvons nous réjouir que des analystes qui ne sont pas encore membres actifs de notre association soient récompensés si nous y voyons l'œuvre de transmission de l'esprit de la psychanalyse promu par l'APF.

Mais la vie institutionnelle a ses épreuves et nous avons tous été gravement éprouvés cette année par la suite que nous avons dû donner à l'interpellation qu'avait reçue l'APF à propos d'un possible manquement à l'éthique de l'un d'entre nous, Jean-Philippe Dubois. Entre les deux extrêmes, soit ne rien entendre, soit confier à une instance extérieure – l'IPA en l'occurrence – le soin de considérer la question, nous avons fait confiance à nos dispositifs réglementaires. Nous avons mis en place les conditions de prise en considération de cette interpellation selon les procédures prévues par nos statuts et notre règlement intérieur, avec en arrière-plan le code éthique de l'IPA auquel sont adossés les statuts de l'APF. Une commission d'étude, un conseil d'administration élargi, puis le Collège des titulaires réuni en comité d'éthique trois fois dans l'année<sup>2</sup>, ont amené à la tenue d'un dernier vote le 21 novembre 2022. Vote dont chaque membre actif de l'Association a été informé du résultat par courrier postal (29 novembre 2022) indiquant l'attribution d'un blâme et le prononcé d'un

---

1. Pour son essai *Le socle d'argile, essai sur le père et la paternité*, Ithaque.

2. 13 juin 2022, 3 octobre 2022, 21 novembre 2022.

avertissement lequel avait vocation à exprimer les préoccupations éthiques de l'Association vis-à-vis de la pratique analytique de notre collègue Jean-Philippe Dubois.

Tout au long de cette démarche nous avons été attentifs aux questions que cette situation soulevait quant à nos procédures de traitement des problèmes d'ordre déontologique. S'il n'est pas certain que cette dernière démarche ait mis en évidence une difficulté dans nos dispositifs d'étude des problèmes déontologiques, il est en revanche certain qu'elle a provoqué notre réflexion. L'APF ne s'est jamais dotée d'un code d'éthique – elle peut cependant être renvoyée au code de l'IPA –, ni d'un comité d'éthique permanent constitué à l'avance instaurant la faute éthique comme une supposition a priori. L'APF convoque un collège des titulaires réuni en comité d'éthique ; il revient au Conseil de diligenter éventuellement une commission pour fournir les éléments nécessaires à la discussion et aux décisions. Ces dispositifs, conformes à la pensée de l'APF, ont été pensés pour une Association petite comme la nôtre, pour qui le respect de la confidentialité des débats et la confiance dans les délibérations tel que nous le pratiquons et expérimentons dans le cadre du Collège des titulaires – comme dans celui du Comité de formation –, permet de considérer un problème déontologique comme étant un problème concernant l'éthique analytique. C'est-à-dire comme une question posée par le maniement du transfert. En ce sens, comment imaginer un code de déontologie ? Nos modalités institutionnelles en matière de traitement des problèmes déontologiques semblent être des marqueurs de nos idéaux institutionnels. Pourtant ne seraient-elles pas au-dessus de nos moyens psychiques ? Devrions-nous y renoncer ? Faut-il les réinvestir ?

Nous avons proposé la constitution d'une commission d'étude de nos modalités de traitement des questions d'ordre déontologique, commission annoncée au cours du Collège du 23 janvier dernier. Elle se met en place et regroupe des titulaires comme des sociétaires. Son objet est de prendre connaissance d'autres modalités mises en œuvre dans d'autres institutions pour l'institution d'un Comité d'éthique qui ne soit pas seulement convoqué comme le nôtre. Il s'agit d'en imaginer la pertinence ou la limite. L'objet de cette commission sera également de nous donner des éléments pour approfondir cette question : « Qu'est-ce qu'une question d'éthique psychanalytique ? »

Je vois aussi une conséquence à nos interrogations dans l'attention que nous avons portée à la proposition faite par le groupe de la FEP « programme des visites d'évaluation » (EVP). Nous avons participé à une première rencontre de présentation à Vienne en juillet 2022 (D. Suchet) et à une autre par zoom en mars 2023 (C. Duchêne González) afin de voir de quelle manière pourraient être envisagées ces rencontres d'évaluation entre sociétés autrement que comme il apparaît dans la proposition de la FEP : à savoir une sorte de coaching mutuel tout à fait compatible avec l'esprit du Modèle Eitingonien de formation. Quels moyens ce « programme » donnerait-il aux sociétés composantes pour mieux faire face aux interrogations concernant les dispositifs institutionnels de façon générale et pour l'établissement de dispositifs particuliers visant le traitement des problèmes d'ordre déontologique ?

## **I – Activités institutionnelles et scientifiques**

Les rapports sont toujours trop longs à écouter, et pourtant ils sont une ressource de mémoire inépuisable et tellement précieuse que l'on se sent obligé lorsqu'on le rédige – au-delà de l'obligation – d'y inscrire toute la richesse de notre activité accomplie durant l'année et ce faisant exprimer les remerciements mérités à tous ceux d'entre vous qui ont œuvré et participé à celle-ci. J'ai pris le parti de ne dire, pour chaque activité, que les prolongements susceptibles de pouvoir être ici sujets de discussion.

### **Les activités institutionnelles, la vie institutionnelle, le travail des membres**

Pour réfléchir à la vie de notre association et, nous le souhaitons tous, pour la maintenir en contact avec les principes qui l'ont fondée – en premier lieu la dynamique de la doctrine freudienne –, nous avons nos réunions du Collège des titulaires, la Journée des membres et la journée de l'Institut.

– Le Collège des titulaires

Nous nous sommes réunis huit fois pour procéder aux élections, dont deux fois en Collège réuni en « comité de formation élargi » pour procéder à la validation de cursus de formation. Nous avons poursuivi la réflexion et les discussions commencées l'année précédente sur le statut de l'homologation du cursus de formation. D'avoir consacré des Collèges spécifiquement aux homologations de cursus, quelques fois le samedi matin pour se donner plus de temps, allait dans ce sens. Il semble que cela reste pertinent même si pas toujours réalisable selon les calendriers, surtout cette année ou quatre réunions supplémentaires du Collège en Comité d'Éthique ont limité matériellement les disponibilités. Néanmoins, au cours des collèges du 29 mai et du 19 septembre 2022, la question d'une modification des conditions de validation du cursus de formation et de la place des analystes ayant homologué leur cursus – donc, corrélativement, de celle des membres sociétaires - a pu être abordée. La proposition du Conseil est de reconnaître que la demande d'homologation de cursus est un moment charnière avec, en amont, l'intégration des qualités analytiques acquises grâce aux expériences du parcours de formation, et en aval, pour la première fois, une parole adressée à l'Association. Cela légitimerait que l'analyste ayant homologué son cursus ait une place de membre délibératif dans notre association. Cela découragerait de considérer cette homologation comme un diplôme de fin d'études qui homologuerait plus le parcours que les qualités analytiques du candidat – c'est sans doute dans cet esprit que nous sont adressés (à Madame Mamane le plus souvent) des demandes d'attestation de fin de cursus après réception de la décision d'homologation. Fort heureusement, l'homologation ouvre le plus souvent au désir de postuler au sociétariat et d'écrire le mémoire. Nous avons entendu les oppositions à cette proposition. Elles sont aussi liées à la place que l'on donne au Collège siégeant en comité de formation élargi. Celui-ci est-il une instance de l'Association ou une instance de l'Institut ?

Il est vrai que les analystes en formation ont souvent besoin **d'une attestation d'inscription** à l'Institut pour certaines démarches (FEP, IPA BSF). Nous ne donnons jamais les listes des analystes en formation. Mais nous pourrions, c'est une proposition que nous vous soumettons, donner à chaque analyste en formation une attestation annuelle, en même temps que la facture acquittée de la participation aux frais.

– Nous avons consacré la Journée des membres du 19 novembre 2022 à cette question.

Avec les interventions de Chantal Duchêne González, Frédéric de Mont-Marin et Dominique Suchet, qui paraîtront dans le prochain *Documents & débats*, et une intervention orale de François Villa qu'il a reprise pour une publication dans le numéro suivant.

Le chantier est en cours. À l'issue de ces réunions et discussions, le Conseil a mis en place un **groupe d'étude sur les statuts des membres**. Comme je l'ai déjà indiqué, le cadre de l'homologation est propice à une transformation dans une écoute qui inscrit les éléments du parcours de l'analyste en élargissant leur évaluation. En amont, vers l'intégration des qualités analytiques acquises avec les expériences des deux aspects de la formation – cures supervisées et enseignement – mais aussi, en aval, avec un troisième aspect qui se dit à ce moment-là pour la première fois : ce qu'il en est de l'engagement dans la vie institutionnelle qui s'est peu à peu intriqué dans ce parcours de formation. Ce groupe d'étude, chargé d'instruire cette question auprès du Conseil, est composé de membres du Conseil, de membres titulaires, de membres sociétaires, mais aussi d'analystes ayant homologué leur cursus qui auront une voix délibérative en cas de vote.

– La journée de l'Institut sur le thème « Transfert(s) dans la supervision » a eu lieu le 7 janvier 2023.

Deux interventions, celle de Catherine Chabert et celle d'André Beetschen, ont introduit nos débats sur le travail clinique des superviseurs : quels moyens se donnent-ils ? Quels lieux ? Quels moments etc., dès lors qu'ils ne sont pas au Comité de formation ? Là encore les avancées sont à faire et les pistes restent ouvertes.



– **La vie institutionnelle se conforte par les possibilités d'échanges ; je parlerai là des activités de publication et des échanges cliniques avec les autres sociétés**

– Les publications sont notre revue *Le présent de la psychanalyse*. Jacques André fera le rapport d'activité de son comité de rédaction.

– Nos relations internes sont assurées par la circulaire qui donne les informations et par l'édition de *Documents & débats* sous la responsabilité de Miguel de Azambuja. L'usage d'internet pour sa consultation sur le site est devenu un outil nécessaire à la vie de l'Association.

– **Le site internet**

Comme vous le savez, nous sommes dans une situation presque catastrophique... Avant d'en dire plus, nous voulons vous remercier tous pour votre patience face à cette situation.

L'année dernière je vous disais que nous allions sortir de cette situation alarmante avec un nouveau webmaster. M. Zuluaga a pu commencer à reprendre un site obsolète (ce que nous savions déjà) et surtout devenu incompatible avec les exigences techniques actuelles pour sa restauration. Notre site est construit de telle façon que le moindre changement, la moindre intervention (rapatrier des données par exemple) le met en péril de se détruire. De plus, M. Zuluaga a été interrompu dans son travail par une maladie grave. Nous avons pu stopper son contrat depuis mi-janvier et apprécié qu'il veuille bien coopérer, malgré sa situation, pour la mise en place d'un relais. Nous avons également entériné la décision de faire appel à un informaticien plutôt qu'à un webmaster. Pierre Laurent a reçu donc mission : de faire un diagnostic, de nous aider dans le recrutement du prochain webmaster, et de sauver une fonctionnalité immédiate minimum – ce que chacun d'entre nous peut apprécier déjà depuis un mois. Le Secrétaire général, Jean-Michel Lévy, et la commission pour le site (Frédéric de Mont-Marin, et Mi-Kyung Yi en tant que membre du comité du *Présent*), assurent le suivi du processus.

– **Les échanges cliniques avec les autres Sociétés**

Nos échanges cliniques avec les membres de **la Société Belge** auront lieu le 27 janvier 2024 avec une présentation pour l'APF de Fafia Djardem. Nous avons commencé avec Elaine Patty et Alejandro Rojas-Urrego à établir des contacts avec Bernard Reith pour préparer des rencontres cliniques avec **la Société Suisse**.

Nous sommes limités par l'usage du français. La société Madrilène voudrait reprendre les échanges mais cherche un groupe suffisamment francophone.

**Les activités scientifiques de l'association**

Elles sont remarquablement vivantes. Si l'objet de notre association est d'apporter sa contribution à la découverte freudienne et à la recherche en psychanalyse, notre vie scientifique interne ou ouverte sur l'extérieur remplit son office. Une activité exceptionnelle a eu lieu autour de l'organisation d'un

– **Hommage à Daniel Widlöcher**

C'est dans cet esprit que nous avons rendu à Daniel Widlöcher, décédé en décembre 2022, l'hommage qui lui revenait. Nous nous sommes associés et avons été partenaires de l'hommage que lui rendait l'Académie Nationale de Médecine où le Pr Jean-François Allilaire, son secrétaire perpétuel, a reçu un colloque organisé en partenariat avec la Société Médico-Psychologique et l'Association Psychothérapie et Psychanalyse le 10 juin 2022, colloque où Hélène Trivouss-Widlöcher, Solange Carton, Sylvie de Lattre et Évelyne Séchaud ont apporté leur témoignage dans une table-ronde « Enseignement et formation à la psychothérapie ».

De son côté, l'APF a organisé, le 10 décembre 2022, une Journée ouverte « Daniel Widlöcher, une idée du changement. » Il n'y avait, nous en sommes convaincus, pas de meilleur hommage à la mémoire de Daniel Widlöcher que d'organiser une journée scientifique de recherche et qu'elle soit précisément une journée ouverte, tant Daniel Widlöcher a marqué, voire incarné la volonté de rencontres entre disciplines dans un attachement indéfectible à la métapsychologie freudienne. Cette journée a été organisée par Miguel de Azambuja, Marc Delorme, Antoine Périer, Martin Reça avec Hélène Trivouss-Widlöcher que nous remercions ici pour sa présence tout au long de ce projet. Son attention a permis de pouvoir faire tenir ensemble, dans un même hommage, l'approfondissement métapsychologique et le témoignage des engagements personnels des orateurs : une rencontre avec l'analyste et le chercheur qu'était tout à la fois Daniel Widlöcher. Nous avons écouté, après l'introduction de Marc Delorme, les conférences et discussions en table ronde de Claude Barazer et Laurence Kahn avec Catherine Chabert, puis de Solange Carton et Martin Reça avec Hélène Trivouss-Widlöcher, et pour finir d'Éric Flame et Antoine Périer avec André Beetschen autour de trois thèmes : l'acte psychique, la co-pensée et l'empathie, la construction dans la cure des destins de la sexualité infantile. L'ensemble des textes est réuni avec d'autres témoignages dans un numéro spécial de *Documents & débats* coordonné par Martin Reça et Miguel de Azambuja.

Exceptionnellement, ne souhaitant pas limiter le nombre de participants pour cette journée elle-même exceptionnelle, nous avons mis en place une transmission « visio » en direct. Si cela s'est justifié pour cette circonstance très spéciale, nous l'avons envisagé comme une occasion d'expérimenter ce dispositif. Nous n'en avons pas encore tiré toutes les conclusions mais nous avons constaté que l'usage de la vidéotransmission en direct pour laquelle l'APF est traditionnellement rétive ne donne pas lieu à un surcroît d'inscriptions d'une part et d'autre part, provoque une situation de paroles et d'échanges préoccupée d'autre chose que de l'objet scientifique de recherche. Elle est source de perturbations avec des questions qu'elle fait surgir comme celle de la confidentialité, la préoccupation pour les échanges cliniques voire leur surveillance, et aussi la crainte de l'imprévu. Il faut dire que les préoccupations sur la confidentialité et les échanges sur la clinique se posent pour toutes les journées ouvertes qui sont enregistrées par Congrès-minutes.

### *Les activités scientifiques internes*

#### **Les débats du samedi et Les *Entretiens***

**Ce sont les activités scientifiques internes à l'APF, à ses membres et aux analystes en formation.** *Les Entretiens* de cet exercice du Conseil auront lieu en Juin 2023 sur le thème « La représentation entre perte et perlaboration » avec les conférences de Vladimir Marinov, Françoise Neau et de notre Invité Jocelyn Benoist discutées, par Éric Flame. Les débats du samedi cette année ont pour thème « La réalité ». Le premier samedi en octobre s'est ouvert avec les conférences de Dominique Billot et de Catherine Rodière Rein, discutées par Caroline Thomson. Les réunions suivantes auront lieu, l'une demain, le 11 mars, avec les conférences d'Isabelle Cahingt et de François Royer discutées par Brigitte Hüe-Pillette, l'autre le samedi 1<sup>er</sup> avril avec les conférences de Marc Delorme et de Nicole Oury qui seront discutées par Odile Marcombes. Le dernier débat du samedi, le 13 mai, sera la reprise générale présentée par les conférenciers. Cette nouveauté initiée l'an dernier a été un moment très apprécié et fructueux. Les conférenciers ont aimé cette possibilité de reprise de leur travail dans un deuxième temps, avec ou sans après-coup. Il faut dire que le Secrétaire scientifique et son comité mettent également en place avec les conférenciers et le discutant des rencontres-discussions qui précèdent les exposés en public. L'innovation fructueuse de l'an dernier du groupe de travail intitulé cette année « **Les samedis-débats au travail : La réalité** » s'est poursuivie. Animé par le Secrétaire scientifique, et un membre du Comité Scientifique, ce groupe, fermé pour les deux années, avec un renouvellement partiel – en particulier du co-animateur, a pour objet de travailler, à partir des conférences et des travaux du comité scientifique, le thème des débats du samedi et d'animer le dernier samedi, temps de rencontre avec l'ensemble des conférenciers et des discutants. Le souhait de faire partager et diffuser auprès de tous le travail de réflexion du comité

scientifique paraît en effet se réaliser partiellement de cette façon. Souhaitons que ce dynamisme incite un plus grand nombre d'entre nous à se risquer à écrire une conférence pour nos rencontres scientifiques internes.

C'est dans le même souci de continuité et de transmission que le Conseil et son Secrétaire scientifique proposent **une modification** de nos habitudes. Il nous a paru assez frustrant mais surtout peu respectueux des engagements et du travail de perlaboration d'un thème, ni respectueux des moyens que le Comité scientifique se donne avec les conférenciers pour préparer ces samedis que, lorsqu'il y a un changement de Conseil en mars, **le secrétaire scientifique** qui les a mis en œuvre ne soit pas à la table des conférenciers le jour du débat. La proposition est qu'il **reste présent** avec le Président et le Secrétaire scientifique du nouveau Conseil.

La rencontre Information-Débats a été consacrée à la présentation **des travaux du groupe d'étude « après-coup Covid »** coordonné par Pascale Totain. Catherine Chabert en a assuré la discussion après les exposés de Jean-Yves Tamet, Alexandre Morel et Pascale Totain. Étaient également présents comme membre du groupe, Nicole Mesplé-Somps, Frédéric de Mont-Marin, Évelyne Séchaud et Claire Trémoulet dont les textes se retrouveront sur le site internet. Ce que la pandémie ou les pratiques du temps de la pandémie ont fait à la métapsychologie pourrait être le fil qui soutient ces contributions. Avec l'accord de leurs auteurs, l'ensemble de ces textes constitue un dossier, un apport scientifique que je vais fournir à l'appui de nos discussions dans le cadre des rencontres avec le groupe de travail de l'IPA sur l'analyse à distance (TF II). Une rencontre est prévue au cours de la Conférence de la FEP à Cannes dans deux semaines. Le projet étant de concevoir une rencontre de cette TF II avec les quatre sociétés qui ont été à l'origine de la contestation de la formation à distance des analystes envisagée par le Board actuel de l'IPA.

### *Les activités scientifiques ouvertes*

#### **– La journée Rencontre de septembre 2022**

Les activités scientifiques sont introduites chaque année par la journée *Rencontre en septembre*. Cette journée est l'occasion de faire se rencontrer et se confronter la pensée de psychanalystes de l'APF avec des chercheurs d'autres disciplines. Nous avons souhaité que cette journée, ouverte sur le public extérieur et sur les champs scientifiques voisins gagne son qualificatif d'« ouverte », également pour notre vie scientifique et donc que cette journée « ouvre », par son thème, les travaux de l'année scientifique. Les débats du samedi ont eu pour thème « La réalité » avec cette question présente dans l'argument « Quelle est cette puissance libidinale du fragment de vérité engagé dans la perception du monde ? ». Comme pour prolonger cette interrogation la Journée Rencontre a eu pour thème « La folie profonde de l'image ». Jean-Michel Lévy en a été le discutant. Mi-Kyung YI et Patrick Merot – avec cette question d'une image qui se développe contre la parole – ont rencontré nos deux invités : Marie José Mondzain, philosophe, qui a provoqué notre réflexion en parlant à partir de l'expérience d'Aby Warburg à propos d'images qui induisent une métamorphose psychique voire, une guérison de la psychose ; Suzanne Liandrat-Guigues avec *La clameur des mains* et *Les mains négatives*, de Marguerite Duras, qui a introduit la perception d'une inscription de l'atemporalité du cri appelé la voix voyeuse. Nous pouvons, là encore, retrouver la mémoire de cette journée dans *Documents & débats*.

#### **– La journée Ouverte de janvier 2023**

Elle s'est déroulée à Lyon sur le thème « La tentation de l'oubli ». Bernard de la Gorce, Isée Bernateau et Serge Franco ont donné des conférences discutées par Jacques André. L'intérêt a été grand à propos de ce thème articulant la petite histoire et la grande voire aussi les mythologies. Deux des conférences étaient soutenues par des apports cliniques importants et à la suite de cette journée, au-delà de son intérêt scientifique, et outre la question de la confidentialité dont j'ai parlé plus haut, nous avons pu élargir **le questionnement** qui s'est posé à nous conférenciers, Conseil et Comité scientifique. Quelle est la particularité d'une journée ouverte ? Quelle différence devons-nous maintenir entre cette manifestation publique et les débats du samedi

justement nommés « débats », où nous pouvons réellement discuter des apports cliniques ? Ce qu'attend un conférencier et ce que nous souhaitons tous pour progresser dans nos réflexions. Or, c'est une particularité de notre esprit à l'APF de ne pas proposer les questions transférentielles comme des objets extérieurs mais de les mettre au travail à l'occasion de situations d'échanges propices à l'élaboration et gageons que nos débats du samedi soient de cet ordre. Cette conception de la communication analytique empêche tout débat public sur l'exposé de situations transférentielles ou tout au moins, nous prive d'un véritable travail.

### ***Les activités ouvertes de l'APF sont aussi en province***

En automne, le 1<sup>er</sup> octobre 2022, **la Journée de l'APF à Nantes** nous a permis d'entendre sur le thème « Vivons-nous sous la contrainte ? » les conférences d'André Beetschen, Claude Barazer, Dominique Baudin et Valérie-Anne Queuille, discutées par Brigitte Eoche Duval.

**L'APF invite à Caen**, le 19 octobre 2022, a proposé un débat dans une librairie (magnifique !) organisé par Catherine Herbert autour d'un article de Dominique Suchet paru dans notre revue *Le présent de la psychanalyse* : « Déplacement de l'objet de la nostalgie à celui de la Sehnsucht ». Mi-Kyung Yi du comité de rédaction et François Hartmann devaient aussi être présents. Les grèves les en ont empêchés. Ce fut regrettable du point de vue de la manifestation de l'importance que nous accordons à notre présence en province, mais aussi au regard de la chaleur, de l'enthousiasme des amis organisateurs et du public nombreux dans cette librairie.

**L'APF invite à Lyon**, soirée rencontre discussion du 17 novembre 2022 a dû être annulée du fait de la défection de notre invité.

**La journée de l'APF à Bordeaux** se tient tous les deux ans, elle aura lieu l'année prochaine.

**La journée de l'APF à Lyon** aura lieu le 18 mars 2023 sur le thème : « De l'écriture à la psychanalyse : une source commune ? » Après une introduction d'Hélène Coulouvrat, nous pourrions entendre les conférences de Régis Bongrand, Françoise Laurent et Jean-Yves Tamet.

Les journées scientifiques, à Lyon depuis longtemps, à Bordeaux l'an dernier et je pense maintenant à Nantes, sont suivies le lendemain d'une rencontre des analystes de la région avec les deux membres du Conseil qui se sont déplacés pour la journée scientifique. Cette rencontre institutionnelle, temps de reprise en après-coup du travail de la veille et de commentaires associés, est un temps important d'incarnation de la réalité de notre Association qui réunit pour sa mission de formation et de recherche en psychanalyse, les analystes quel que soit leur lieu de vie, leur position dans le parcours de formation ou dans l'Association. « Paris » ou « Le Conseil » représentant souvent le point de perspective nécessaire au mouvement autant qu'aux achoppements de la pensée.

Cet engagement a un coût pour l'Association qui me semble encore à soutenir.

## **II – Activités de l'Institut de formation**

L'institut de formation est composé du Comité de formation (Leopoldo Bleger son secrétaire en fera le rapport d'activité) et du Comité de l'enseignement.

**Le comité de l'enseignement** sous la responsabilité de sa Secrétaire Françoise Laurent a poursuivi le travail engagé l'an dernier. Isabelle Cahingt, Maria Marcellin, Cristina Lindenmeyer, François Royer, avec la présence de Jean Guegan, ont assuré avec enthousiasme : le travail de recueillir les informations sur les enseignements proposés par l'Institut de formation – que ce soient les activités de l'institut ou les séminaires assurés par les membres de l'APF – afin de les présenter de façon de plus en plus intelligible dans une plaquette qui constitue un document interne bien précieux ; leur mise en relation avec les analystes en formation qui

participent à ces activités. Voilà une tâche très lourde qu'un Comité de l'enseignement actif et imaginaire a pu conduire.

L'enseignement proposé par l'Institut de formation se compose des activités de l'Institut de formation et aussi **des séminaires** proposés par les membres au nombre de dix-sept cette année. Sont aussi inscrits dans la plaquette **les groupes de travail** proposés par les analystes en formation, au nombre de six cette année. Ces activités sont réservées aux analystes en formation et aux analystes ayant homologué leur cursus.

C'est peut-être pour cela, pour que les membres puissent continuer de travailler entre eux, que le nombre des **ARCC** a augmenté – au nombre de huit cette année. Anne Robert Pariset en a assuré la coordination. Une réflexion sur la place de cette activité de recherche et la réponse qu'elle apporte à notre mission de recherche et de formation en psychanalyse devrait être conduite à l'avenir.

Le Comité de l'enseignement a eu une rencontre avec les analystes en formation (AEF) le 12 mars 2022. La suivante aura lieu demain. Au cours de cette rencontre étaient présents une vingtaine d'analystes en formation essentiellement nouvellement admis. Il est intéressant d'entendre les questions posées qui amènent quelques fois à redire certaines positions de l'APF et de les mettre en relation avec : les conceptions du transfert, de la place de l'analyste etc. ; l'invisibilité des AEF de l'APF pour l'IPA ou la FEP ; l'usage de la visioconférence pour la formation, les enseignements et journées scientifiques etc.

Les innovations de ce Comité de l'enseignement ont été matérielles (la plaquette en couleurs) mais aussi effectives dans les modalités de relations entre ce Comité et les membres engagés dans les activités.

D'abord l'organisation d'une rencontre, le premier mardi de juillet, au cours d'une soirée de remise de la plaquette, assortie d'une présentation du programme scientifique et de l'enseignement de l'année suivante, mais aussi des différents séminaires et groupes de travail. Cette rencontre ouverte aux AEF et aux membres susceptibles de venir présenter leur activité scientifique, parler de leur ARCC ou de leur séminaire, a été appréciée par les analystes en formation mais reste encore méconnue des membres. Elle doit faire ses preuves.

Ensuite, nous avons reçu au cours de notre dernière réunion du Comité de l'Enseignement les coordonnateurs des deux mardis cliniques : Frédéric de Mont-Marin pour la clinique avec l'adulte, écoutée par Lucile Durrmeyer, Olivia Todisco, Felipe Votadoro ; et Claire Squires pour la clinique avec l'enfant, écoutée par Paule Lurcel et Nicole Oury. Si la première activité a réuni de nombreux analystes en formation, la seconde a beaucoup souffert, autant pour la disponibilité de présentateurs que pour le nombre de participants. Pourtant, la question de la psychanalyse avec les enfants est importante. L'IPA est en train, avec **le COCAP**, de généraliser ce qui était marginal, à savoir un programme intégré de formation de psychanalystes d'enfant (psychanalyste d'enfant ce n'est pas pareil qu'être psychanalyste avec des enfants). Ce qui sous-entend que le COCAP travaille avec le PEC, c'est-à-dire le Comité pour la formation ; et on sait l'importance de ce Comité pour influencer sur les décisions du Board. On le sait pour l'influence qu'il a exercée pour instaurer la « remote analysis » (ou analyse à distance) comme analyse reconnue par l'IPA dans le cadre de la formation.

Paule Lurcel a accepté d'être représentante de l'APF auprès du COCAP. Cette possibilité a été ouverte par les discussions avec notre « Link », Conceição de Almeida, que nous avons reçue l'an dernier.

Qu'avons-nous à défendre ? Peut-être la différence entre enfant et infantile. Peut-être la radicalité de l'expérience fondamentale de la cure de parole, la régression permise dans le transfert qui disjoint radicalement archaïque et prime enfance. Peut-être, en fin de compte, défendre ce que nous nommons psychanalyse et que de telles modifications de formation tendent à transformer en une profession de super psychothérapeutes spécialisés. Défendre aussi la particularité de notre modèle de formation : le modèle français qui s'avère être sans doute le plus propice à la transmission de la psychanalyse freudienne. C'est une chance de pouvoir faire entendre notre voix.

Je n'ai pas détaillé dans ce rapport les activités d'enseignement proposées par le Conseil, vous en trouvez le détail dans la plaquette. Dire simplement que ces activités méritent leur poursuite. La plupart des activités

apportent satisfaction aux participants et aux responsables. Le « groupe d'accueil et de réflexion : engager une formation à l'APF » animé par Viviane Abel Prot et Laurence Apfelbaum, le « séminaire sur l'engagement du traitement » animé par André Beetschen. « Lecteurs/lectures de Freud », assuré cette année encore par deux voix (le plus souvent un titulaire et un sociétaire) sur un même texte de Freud centré sur le thème des débats du samedi, reste prometteur. Cette année, à propos de *Réalité*, se sont risqués à cette activité, Jacques André avec Alejandro Rojas-Urrego, Vladimir Marinov avec Miguel de Azambuja – vont venir ensuite, Paule Lurcel avec Corinne le Doussal, Jean-Michel Lévy avec Mi-Kyung Yi, et enfin Christophe Dejours avec Pascale Michon-Raffaitin. J'avais moi-même, avec François Hartmann, ouvert l'année.

Trois remarques cependant :

– La difficulté à installer plus fermement les présentations cliniques et la discussion sur la technique psychanalytique par un membre ;

– L'activité de psychanalyse avec les enfants pourrait être reformulée ;

– Dire aussi que, dans notre **souci de différencier** les enseignements – ceux proposés par l'Institut, de ceux indiqués par l'Institut et proposés par des membres –, nous pensons qu'il serait préférable que les activités d'enseignement de l'APF, celles proposées par l'Institut, se déroulent prioritairement au siège de l'Association, laissant la charge aux organisateurs de séminaires ou d'ARCC de trouver leurs lieux de réunion lorsqu'il y a conflit d'utilisation du siège de l'APF. Cela aurait aussi un impact budgétaire. Là encore, d'une autre façon, nous vivons au-dessus de nos moyens.

Mais je voudrais remercier les responsables de ces activités non seulement pour leur action mais aussi pour leur engagement. Et ce, particulièrement pour leur accord à poursuivre une année supplémentaire si nous avons dû, pour ce Conseil sortant, prolonger notre activité une année encore. Nous savons ce que ces incertitudes font peser sur les dynamiques et mouvements transférentiels dans les groupes de travail.

Avant de terminer ce chapitre à propos des activités d'enseignement je voudrais mentionner les analystes en formation qui se sont engagés pour une présentation clinique. Pour les analystes en formation, les plus jeunes si l'on peut dire, il s'agit parfois d'une première prise de parole publique à l'APF à propos de sa pratique clinique de cure, en dehors de l'intimité de la supervision et de l'écoute en validation – dans le cadre de l'Institut de formation de l'APF certes, mais vécue par les analystes en formation comme une prise de parole reconnue par l'Association, ce qu'elle est d'une certaine façon. Mais quel que soit le moment dans le parcours, même devenu membre, c'est un moment important qui reste chargé des transferts sur la formation et l'institution. Ont participé à ces présentations : Nicole Arbib, Fanny Dargent, Marie Dessons, Kathryn Driffield, Julie Moundlic, Alexandre Morel, Nicole Nataf. Vont participer par la suite : Dominique Baudin Le Brigand, Cécile Marcandella, Odile Marcombes, Catherine Matha et Pierre Marcombes.

Concernant l'Institut de formation, nous aurions aimé, mais n'avons pas pu le faire, prévoir une rencontre avec les deux secrétaires des deux comités de formation et d'enseignement constitutifs de l'Institut de formation.

### III – Les relations avec les autres sociétés

#### LA FEP

D'abord la FEP dont nous sommes société constituante.

Depuis la dernière AG il y a eu deux réunions du Council Meeting de la FEP, c'est-à-dire deux réunions des présidents des sociétés européennes. En juillet 2022 à Vienne et en novembre 2022 à Bruxelles. La prochaine aura lieu le 23 mars 2023 à Cannes. En novembre, nous avons eu une réflexion à propos de la possibilité de la psychanalyse dans la situation actuelle, en temps de guerre, avec une intervention « en présence » de Oleksandra Mirza notre collègue ukrainienne, et « par zoom » de Vitalij Zimin et Oleg Levin nos collègues russes.

Nous vous avons remis à chacun, au cours de notre journée des membres de novembre dernier, le texte imprimé de ces trois interventions. Imprimé et non adressé par mail pour des raisons évidentes de protection de la sécurité de nos collègues qui ne risquent pas moins que leur liberté voire leur intégrité physique à pratiquer la psychanalyse, à échanger et parler avec leurs collègues, qu'ils soient ou non étrangers.

Le soutien apporté à nos collègues a été la décision de chaque Société, et l'APF a participé financièrement à ce soutien. Parallèlement, la FEP a été un canal pour être informé et être présent. On peut avoir regretté l'ambiance quelques fois très émotionnelle, plus propice à la compassion (bien légitime) qu'à la réflexion que la FEP elle-même voulait favoriser : une réflexion autour du soutien mutuel que des psychanalystes pourraient trouver dans les sociétés qui les réunissent. Nous avons pu, par exemple, ne pas suivre l'invitation de la société ukrainienne de boycotter le travail avec les collègues russes.

Cette année, il n'y a pas eu de participant de l'APF au **New Member Seminar**. Vous connaissez le conflit avec l'exécutif actuel autour de la question de l'accès des analystes ayant homologué leur cursus contesté par Heribert Blass président et Joelle Picard vice-présidente. Le sujet abordé en « questions diverses » en novembre 2021 a été mis à l'ordre du jour en mars 2022. L'exposé de notre position, partagée par la Société Belge, Arlette Lecoq puis Marc Hebbrecht, s'appuie sur la particularité du statut des analystes ayant homologué leur cursus mais il visait aussi à mettre en cause une question grave pour le fonctionnement de la FEP soulevée par la manière dont cette décision avait été prise. L'exécutif de la FEP avait décidé, sans concertation aucune avec les présidents, une modification qui a deux caractéristiques : 1) ôter aux Sociétés constituantes la responsabilité de décider qui sont « leurs » analystes reconnus par elle et, 2) en se référant à l'appartenance ou non à l'IPA des admis au NMS, la FEP modifiait considérablement sa définition de société scientifique, fédération de sociétés, et s'aliénait à une autre instance, l'IPA. Plusieurs présidents, qui se sont reconnus dans ces questions et positions, ont fait également crédit aux arguments liés au modèle français de sorte que l'accès au NMS a été voté à une large majorité avec l'obligation néanmoins qu'il change de nom. À la demande de la société allemande le vote sur le nom a été reporté au mois de novembre. En novembre, après une intervention déloyale de la Vice-présidente visant à revenir sur ce qui avait été voté en juillet (!) le nouveau nom a été voté : « Séminaire des nouveaux analystes qualifiés et des nouveaux membres ».

Ce fut un épisode montrant que les enjeux dans ces instances sont souvent plus politiques ou de pouvoir qu'au service du progrès de la science analytique scientifique (élections, régionalisation de l'IPA).

**EVP** (procès de visites d'évaluation). Dans le cadre de la FEP s'organise depuis 2018 un groupe d'évaluation des interrogations que les sociétés se posent sur leur fonctionnement. Groupe d'évaluation mutuelle des sociétés par les sociétés sous forme de visites. Une quarantaine de sociétés européennes y adhèrent. La présentation que j'en ai eue à Vienne demande à être approfondie. D'un certain côté, la possibilité de travailler sur les modèles différents de fonctionnement, de voir leurs intérêts et leurs difficultés peut être intéressant (je l'ai dit concernant les modalités de traitement des questions déontologiques). D'un autre côté, l'instauration d'un contrôle et d'une surveillance n'est pas très intéressante. Sans doute est peut-être aussi problématique le fait que le dispositif de visites n'est pas très compatible avec la conception de la place des analystes en formation selon le modèle français et surtout, selon notre attention portée principalement aux mouvements transférentiels quand il s'agit de l'inscription institutionnelle des analystes en formation. J'ai donc participé à une réunion en juillet 2022 à Vienne ; Chantal Duchêne González a participé à une réunion début mars 2023 par zoom. C'est encore à étudier.

**La prochaine conférence de la FEP** se tient dans quinze jours en **mars 2023 à Cannes**. Le lieu et la date ont été décidés tout aussi unilatéralement par l'exécutif de la FEP (Heribert Blass Président et Jan Abram vice-présidente). La date a été changée sans tenir compte de la disponibilité des Sociétés ; le lieu a été choisi sans l'avis des trois Sociétés françaises qui n'ont, ni l'une ni l'autre, sollicité l'avis d'un analyste ou d'un analyste en formation installés à Cannes. Il nous incombe un certain nombre d'obligations, entre autres financières. Cependant l'une de ces obligations est scientifique, ou du moins est-ce ainsi que nous l'avons envisagée.

Il s'agit de la « Présentation des sociétés » qui a permis aux trois présidentes – Clarisse Baruch de la SPP, Hélène d'Avout de la SPRF et moi-même de l'APF – de préparer pour un panel avec traduction simultanée, une présentation de l'histoire de la psychanalyse en France et du modèle français de formation.

En mars 2023 il y a l'élection du nouveau Bureau face à une équipe dirigée par Jan Abram. Nous présentons la candidature de Serge Frisch. Il a demandé à Isabelle Cahingt notre collègue de rejoindre son équipe.

## **L'IPA**

Dans mon rapport de l'an dernier, comme dans ceux des présidents de Conseils précédents, vous aviez pu entendre le témoignage de la difficulté et de l'importance de faire entendre notre voix à l'IPA.

Difficulté parce que le courant majoritaire est prompt à l'adhésion aux propositions sans beaucoup de possibilités d'objection. Sans doute, l'usage de la langue anglaise y est pour quelque chose mais j'ajouterais aussi deux éléments liés au fonctionnement de l'IPA que vous pouvez constater en allant sur son Site : la multiplication des informations, manifestations, commissions etc., et la prépondérance d'un climat compassionnel permanent attentif aux phénomènes de sociétés et aux causes des combats contemporains. Dans ce brouhaha, les projets concernant la psychanalyse s'installent pourtant avec leurs ruses, les euphémismes en sont une.

La question de l'**analyse à distance** est devenue la question de l'analyse dans le monde contemporain. Les discussions se poursuivent avec la **Task force II** ; j'en ai parlé plus haut à propos de l'appui que seront les travaux du groupe post Covid. Je proposerai que la réunion à Cannes soit suivie d'un débat ouvert aux membres des sociétés, en France.

Un autre problème est actuellement en discussion : celui de l'acceptation des **Nouveaux groupes**. L'IPA a instauré un comité de développement, un comité de sociétés candidates et pour finir a pu envisager l'acceptation de sociétés qui jusque-là étaient plus tournées vers les psychothérapies que vers l'analyse, et ce, sans se concerter avec les sociétés locales. Le président de la British Society Vic Sedlak a interrogé Harriet Wolfe. Je ne suis pas certaine qu'il y ait un danger en France, ou peut-être simplement pas pour bientôt. L'IPA pourrait reconnaître un nombre suffisant de membres directs qui ensuite se constituent en groupe par exemple.

À partir du 15 mars 2023 nous pourrons voter pour le **prochain exécutif de l'IPA**. Le prochain président sera européen. Il y a deux listes, l'une conduite par Bernard Chervet présentée par la SPP, l'autre par Heribert Blass présentée par le DPV de la société allemande. Jean-Michel Lévy vous a informés des modalités d'accès à leurs déclarations d'intention. Deux candidats européens mais deux conceptions assez différentes de la psychanalyse, de la théorie, et des institutions. Les conseils des sociétés n'ont pas le droit de donner leur avis et de donner des indications de vote. Cependant, nous vous invitons fermement à voter, après avoir lu les déclarations d'intention où chacun pourra, dans l'une ou l'autre, trouver et choisir ce qui lui correspond le plus dans l'idée qu'il se fait de la psychanalyse, de sa transmission et du rôle de l'institution pour accomplir cette tâche. Cette invitation va dans le sens de l'importance que nous donnons à notre appartenance à l'IPA. C'est un des fondements de l'APF que d'avoir articulé son positionnement analytique à sa reconnaissance par l'IPA. Et si nous sommes souvent en débat avec l'IPA à l'intérieur de celle-ci, cela nous oblige à engager notre conception de ce positionnement, avec notre éthique analytique. Peut-être faut-il toujours une instance autre pour cela ?

## **Groupe de contact**

Claude Barazer continue à représenter l'APF au Groupe de contact coordonné par Jacques Sédat. Ce groupe n'a pas manqué d'être le lieu de violentes disputes déclenchées par une absence de consensus à la proposition de Jacques Sédat d'intervenir dans la campagne électorale présidentielle. L'APF a dit son refus,



justifié par la nécessité de garder un groupe de contact vigilant, capable de fédérer toutes les sociétés quand il y a une menace sur la pratique de la psychanalyse ou sur l'activité des sociétés.

### **SPP**

Comme vous l'avez entendu nos relations sont bonnes quand il s'agit de défendre la psychanalyse et ce que nous avons en commun, le modèle français de formation. La rencontre annuelle des deux conseils en a fait le constat cette année le 7 novembre 2022. Bonnes relations aussi sur le plan de la collaboration scientifique, le **CPLF** en serait le signe. L'an prochain sur le thème « Identifications » le Rapport sera proposé par Claude Barazer. Participent au comité scientifique du CPLF, pour l'APF, Paule Bobillon, Chantal Duchêne González, Paule Lurcel et Frédéric de Mont-Marin.

Certaines choses peuvent changer avec le changement des secrétaires scientifiques, Denys Ribas et Jacques Angelergues, avec un CPLF « spécial » en 2026 et la sollicitation de la SPRF.

Arrivés à ce moment, dans tous les rapports moraux lors des Assemblées générales, tous les présidents ont un mot de remerciement pour notre Secrétaire administrative Madame Mamane. Ils félicitent sa discrétion, sa disponibilité, son savoir-faire dans le dédale de notre calendrier institutionnel, son attention aux formes que doivent prendre les circulations d'information, bref sa capacité à nous donner au cours de nos deux années de mandat les moyens d'être rapidement au travail, facilement opérationnels, déchargés des préoccupations logistiques non seulement lourdes mais surtout inconnues. Et je ne vais pas manquer de renouveler ces remerciements, mais avec une émotion particulière cette année puisque Madame Mamane va quitter ses fonctions à l'APF à la fin de ce mois-ci. Vous avez été nombreux à répondre aux annonces faites par Chantal Duchêne González pour organiser son pot de départ à la retraite qui aura lieu demain à l'issue du samedi-débat et qui permettra à ceux qui le souhaitent et qui pourront être là, de témoigner leur reconnaissance et leurs souhaits de bonne retraite.

Avec Chantal Duchêne González nous avons procédé au recrutement de la nouvelle secrétaire, Madame Reliquet. Déjà présente partiellement depuis le début de ce mois, elle sera pleinement à son poste dès le mois prochain.

**Le mandat de ce Conseil s'arrête donc là, et pour terminer je dois dire un mot de la façon dont le renouvellement du conseil** a troublé la fin de notre mandat.

Depuis une année déjà, nous nous sommes inquiétés de l'absence de collègues titulaires désireux d'envisager de rassembler autour d'eux une équipe pour constituer un nouveau Conseil. J'ai alerté le Collège des titulaires officiellement en juin 2022 puis encore dans une question diverse en octobre. Le Conseil a pensé un temps à l'éventualité qu'une candidature à la présidence se dessinait pour l'année suivante, soit en 2024, et je dois dire que chacun des membres du Conseil actuel a réfléchi et envisagé la possibilité de poursuivre une année s'il y avait une certitude quant à l'engagement d'un titulaire pour l'année suivante. Le conseil actuel, cela veut dire aussi le Comité scientifique, le Comité de l'enseignement et les séminaires, ce dont j'ai déjà parlé. Je veux ici remercier chacun dans ce Conseil pour le travail de réflexion qui s'est fait à cette occasion : plus que de savoir si nous étions disponibles ou non, il s'agissait de comprendre ce qui nous importait tellement dans notre souci de passer le relais dans de bonnes conditions : le relais d'une activité au service d'une idée fondatrice de l'APF, une Association psychanalytique ayant pour mission principale la transmission de la psychanalyse. Cela nous a permis de réfléchir à ce qui nous tenait à cœur, à nos responsabilités dans la transmission de cette charge. Mais aussi de percevoir qu'il était assez violent de constater que personne ne s'est proposé pour endosser cette charge. Violent d'entendre que l'investissement de la vie institutionnelle et de ses modalités de fonctionnement était à ce point dévalorisé comme la tâche subalterne d'une activité scientifique ou clinique idéale. Et pourtant, nous savons bien que cet engagement avec la mise à l'épreuve de la mise en œuvre des moyens que se donne l'institution pour accomplir sa tâche de transmission de la psychanalyse, je me répète mais c'était omniprésent, que cet engagement donc, simultanément, sollicite nos propres

capacités à savoir articuler un dispositif avec un processus, notre travail quotidien. Ce qui nous a été transmis bien avant notre formation de psychanalyste par notre propre analyse. On s'est aussi demandé ce que voulait dire « transfert sur l'institution », transfert évalué lors de la validation du cursus de formation par exemple, quand l'institutionnel paraît à ce point si peu investi.

En janvier 2023, il y a à peine plus d'un mois, nous avons dû admettre que ni pour maintenant, ni pour l'an prochain, il n'y avait de candidat à la présidence d'un conseil d'administration. Dès lors, le Conseil actuel ne s'engageait pas pour renouveler un mandat sans qu'une suite lui soit assurée. J'ai donc annoncé en janvier la gravité de cette situation, du défaut de candidature pour cette assemblée générale.

Vous le savez, après ce constat, j'ai fait part de ma décision personnelle de constituer un nouveau Conseil pour le proposer au vote aujourd'hui. Nos candidatures vous seront donc présentées ce soir pour les soumettre à votre vote. Mais avant celui-ci, il convient de terminer le rapport d'activité de ce Conseil. Je mets un instant de côté l'inquiétude que le problème institutionnel soulevé par cette carence de désir de s'investir dans la vie institutionnelle alors que la vie scientifique y est si intense et si riche, suscite. Cela est préoccupant et n'est pas résolu – ce qui n'aura pas lieu cette année pourrait bien avoir lieu dans deux ans. Je veux une dernière fois remercier chacun des membres de ce Conseil pour le soutien constant, le travail et l'enthousiasme toujours là, et surtout la chaleur amicale des échanges propice à l'avancée et à la résolution des difficultés que pose une vie associative comme la nôtre. Je veux vous remercier aussi pour nous avoir fait confiance il y a deux ans, en nous confiant ces fonctions que nous avons, je le souhaite, honorées.

Après le vote des différents rapports, nous procéderons ensuite à l'élection de Jean-Claude Rolland comme membre d'honneur.

Il y aura ensuite la présentation des candidats pour un nouveau Conseil avec la possibilité pour que d'autres candidats éventuels se proposent.

J'ouvre donc maintenant la discussion sur ce rapport d'activité de l'année écoulée.

# ***Rapport de trésorerie année 2022***

***Chantal Duchêne González***

Chers collègues,

Je vais vous présenter les comptes de fonctionnement et de résultats pour l'exercice 2022 ainsi que le budget prévisionnel pour l'année 2023.

Le total des charges pour l'année 2022 est de 329 475 euros.

*Charges par ordre d'importance*

Les frais de personnel, budgétés à 76 305 euros, se sont élevés à 80 520 euros. Ces 4 215 euros de différence correspondent :

d'une part, à l'attribution à Mme Mamane de la prime Macron de 3000 euros dont 2000 euros représentent une partie de ses indemnités retraite.

d'autre part, à une augmentation du salaire de Mme Mamane dû à un taux d'inflation plus élevé en 2022 qu'il n'était en 2021.

Le budget prévu en 2023 pour ce poste a été plus important car il a tenu compte en mars du tuilage assuré par notre nouvelle secrétaire, Madame Reliquet, ainsi que de l'indemnité de départ à la retraite de Madame Mamane.

Entre 20 et 30 ans, selon la législation, le salarié, quand il part à la retraite, a droit à un mois et demi de son salaire. Mais les us et coutumes veulent qu'on accorde en général 6 mois de traitement, ce qui équivaldrait exactement à 28 359 euros. Le Conseil d'Administration a accédé à la demande de Madame Mamane qui était de 30 000 euros.

Des 30 000 euros d'indemnités de départ à la retraite, comme je vous l'ai déjà dit précédemment, 2 000 euros ont été versés en décembre 2022 sous forme de prime Macron et 2 043,36 euros sous la forme d'heures supplémentaires sur l'année 2022.

Pour le budget 2023, il a donc été prévu une somme supplémentaire de 13 716,69 euros, charges comprises : 3 mois de salaire de Mme Mamane + salaire de Madame Reliquet qui s'élèvera pour l'année à 26 361,46 euros. L'indemnité de départ en retraite restant à payer sur 2023 est de 25 956 euros 64 centimes. Pour cette dépense, ont été utilisées la provision de 9 236 euros prévue à cet effet par le précédent Conseil ainsi qu'une autre provision de 6 677 euros qui avait été prévue antérieurement pour le déménagement. Les 10 043 euros restant à payer seront imputés à notre réserve.

Madame Reliquet, notre nouvelle secrétaire, a débuté le 6 mars à mi-temps. Elle occupera ses fonctions à partir du mois d'avril à 80 %, ce qui était son souhait. Elle sera donc présente au siège de l'Association les lundis, mardis, jeudis et vendredis de 9 heures à 17 heures avec une heure pour déjeuner de 13 heures à 14 heures. Sa rémunération brute mensuelle est de 2 636,10 euros sur 13 mois, avec 7 semaines de congés annuels.

Madame Dupont ayant 97 ans, il faut prévoir un déménagement et il est mieux d'anticiper. Comme je viens de vous le dire, la provision de 6 677 euros prévue à cet effet a été attribuée à l'indemnité retraite. La location du siège, place Dauphine s'élève à 22 800 euros annuels, ce qui revient à un loyer mensuel charges comprises de 1 900 euros. Il va être compliqué de trouver un lieu adéquat pour la même somme d'argent. La prudence budgétaire est donc de rigueur.

À cet égard, il y a deux postes sur lesquels j'aimerais attirer votre attention car tous deux représentent un budget considérable : celui de la location des salles et celui des différents *mailings*.

Premièrement, la location des salles.

La location des différentes salles en 2022 s'élève à 47 052 euros, budget dépassé de 10 000 euros. Il est nécessaire de réduire les coûts dans ce champ-ci.

Les charges locatives pour les salles destinées à l'enseignement dans les locaux de l'USIC se sont élevées à 6 486 euros, somme que nous pourrions économiser si les activités d'enseignement étaient rassemblées au siège de l'Association.

Les Samedis-débats pour l'année 2022/2023 ont été rapatriés à la Fondation Dosne par manque de disponibilité à certaines dates de Notre-Dame des Champs.

La location pour l'ensemble des samedis s'est élevée à 7 640,84 euros : 3 247 euros pour la location de 2 journées entières + un après-midi des 2 salles de Notre-Dame des Champs sur le premier semestre 2022. La location d'une seule journée, celle du samedi 15 octobre à la Fondation Dosne Thiers a été de 4 393 euros (3 960 euros de location + 434 euros de frais d'agents de sécurité).

À titre indicatif, le coût pour l'ensemble des manifestations à la Fondation Dosne a été pour l'année 2022 de 18 408 euros. (Journée franco-belge : 1 658 euros, Entretiens de juin : 5 259,28 euros, Samedi du 15 octobre : 4 393 euros, Journée des membres : 1 640,23 euros, Journée d'hommage à Daniel Widlöcher : 5 189,89 euros).

Il est certain que la Fondation Dosne que nous fréquentons depuis 1997 est vraiment très agréable et chacun de nous y est attaché. C'est un peu notre maison, me semble-t-il. Cependant, doit-on conserver ce lieu pour nos Samedis-débats et nos Entretiens ?

L'amphithéâtre de l'Institut protestant a accueilli la journée de l'Institut de formation en janvier 2022 ainsi que la soirée de présentation de la plaquette en juillet dernier. Dommage que ce lieu charmant soit trop petit puisque les 2 manifestations n'ont coûté que 591,60 euros.

Le coût de la location pour le grand amphithéâtre de 400 personnes de l'ASIEM pour la journée ouverte Rencontre de septembre dernier a été de 4 464,47 euros. Celle de septembre 2023 ne se tiendra pas dans ce lieu habituel, mais à l'Espace Reuilly dont le coût locatif pour un amphithéâtre de 250 personnes est de 2 323 euros. Nous devons cette trouvaille à Philippe Quéméré. Lieu qui pourrait être retenu pour la prochaine Journée ouverte de janvier, ce qui entraînerait une grande économie puisque la location des Salons de l'Aveyron en 2022 a coûté 12 831,87 euros.

Le second poste qui impacte lourdement le budget est celui des différents mailings envoyés lors de nos manifestations ouvertes. Je l'avais déjà évoqué l'an dernier. Malheureusement les problèmes que nous avons rencontrés avec notre site n'ont pas permis la dématérialisation de ces envois.

À titre indicatif, les frais d'enveloppes pour les différentes journées (septembre, janvier, hommage) s'élèvent à 4 208 euros, ceux de l'impression des différents documents à 7 073 euros et les affranchissements pour ces 3 journées à plus de 10 007 euros, soit une dépense totale de 21 288 euros. Outre le coût, au vu de la situation écologique que nous traversons, il serait raisonnable d'utiliser moins de papier. L'idée est donc d'envoyer toutes les informations par mail. Cependant, nous avons budgété ce poste, bien sûr de façon moindre au cas où l'envoi de l'information par mails n'apporterait pas les résultats escomptés.

Aucune dépense réelle n'a été consacrée au site en 2022, le budget 2023 prévoit en investissement 12 000 euros. Je crois que ce budget est tout à fait raisonnable en comparaison à la somme dépensée pour la création du site en 2003 et sa refonte en 2014.

Aux dépassements budgétaires ci-dessus mentionnés, s'ajoutent certaines dépenses exceptionnelles, et par conséquent non budgétées : 2 500 euros versés à la société ukrainienne que vous retrouverez dans

Pourboires, 1 949 euros pour la participation au cocktail organisé pour le CPLF ainsi que les frais occasionnés pour la journée d'hommage à Daniel Widlöcher.

Si l'on tient compte de tous les éléments que je viens de vous présenter, les comptes pour 2022 n'ont pas été tenus à l'équilibre. L'exercice 2022 dégage un déficit de 12 635,29 euros dû à un dépassement de charges de 23 381,03 euros, atténué par des recettes plus importantes que prévues de 10 745,74 euros.

Le déficit de fonctionnement de 12 635,29 euros a été couvert par l'excédent de 21 518,01 euros de l'an dernier.

Au budget 2023 a été prévue une dépense pour un nouveau logiciel qui permettra de faire une comptabilité analytique par activité. Cela m'a semblé nécessaire afin d'avoir une plus grande lisibilité des comptes. Cette tenue analytique des comptes permet, par une simple édition, de connaître directement les dépenses et recettes pour chaque manifestation dans le détail. Cela permettra par la suite de différencier la comptabilité afférente à l'Institut de formation de celle de l'Institution. La mise en place du logiciel prévue au budget est de 3 180 euros, 3 180 euros pour le reste à charge de la formation non prise en compte par l'OPCO. L'hébergement de ce logiciel chez le prestataire de 1 346 euros annuels a été aussi budgété. Une formation de deux demi-journées a eu lieu en février dernier. Madame Reliquet aura sans doute besoin d'une formation complémentaire.

Afin d'arriver à équilibrer le budget pour 2023, je sou mets à votre appréciation une augmentation de 25 euros pour les membres titulaires, sociétaires et honoraires ainsi que pour les analystes en formation, ce qui amène la cotisation à 1 355 euros pour les membres, 170 euros de redevance pour les membres honoraires et 670 euros de frais de participation pour les analystes en formation.

L'an dernier, une erreur s'est glissée sur le feuillet statistiques du budget 2022 ; il a été inscrit 1 315 au lieu de 1 330 pour la cotisation des membres.

Pour conclure ce rapport financier, je tiens tout particulièrement à remercier notre présidente, Dominique Suchet et l'ensemble du Conseil, de leur soutien et de leur aide dans le choix des décisions à prendre dans cette période de mouvement et de changement.

## ***Rapport d'activité du Secrétaire du Comité de formation***

***Leopoldo Bleger***

Le rapport que je vous présente concerne la période de mars 2022 à mars 2023. Deux titulaires de la liste 1 ont quitté le Comité il y a un an pour des raisons personnelles, Didier Houzel et Claude Barazer. Deux autres de la même liste sont donc rentrés : Laurence Kahn et Patrick Merot qui ont rejoint Catherine Chabert, Christophe Dejours, Brigitte Eoche-Duval, Sylvie de Lattre, Pascale Michon Raffaitin, Philippe Valon et moi-même.

Le Comité s'est réuni 12 fois, les deux premières réunions immédiatement après le renouvellement, les 14 et 28 mars 2022. La dernière réunion a eu lieu mardi dernier, le 7 mars.

Pour la deuxième fois, j'ai été élu Secrétaire du Comité de formation. J'en remercie chaleureusement mes collègues. Je pense qu'il est préférable que cette fonction passe en d'autres mains : deux ans me paraissent largement suffisants. C'est un poste d'observation privilégié du fonctionnement effectif du Comité et cela concerne deux des trois volets de la formation : la question de l'analyse personnelle lors des admissions, la question des supervisions lors des validations.

Outre le commentaire des chiffres, mon rapport sera bref. Pour l'essentiel, je pourrais reprendre ce que j'ai dit l'année dernière. Je ne vois pas l'intérêt de me répéter.

Commentaire des chiffres ! On le sait bien, l'interprétation de statistiques est un exercice sans filet. Jusqu'à un certain point on peut lire les chiffres dans un sens ou dans l'autre.

Le nombre d'analystes en formation est à ce jour de 194. Ce chiffre reste assez stable depuis déjà de longues années. Parmi eux, 46 n'ont rien entrepris (dont 33 admis depuis 2014), il y a 42 analystes en formation en premier contrôle et 23 en seconds contrôle. Quarante et un analystes en formation ont homologué leur cursus.

Nombre d'analystes en formation Années d'admissions		Analystes n'ayant rien entrepris	Premiers contrôles			Seconds contrôles			Cursus homologués	Refus sociétariat
			En cours	validés	refusés ou ajournés	En cours	validés	Refusés ou ajournés		
Admis entre 1964 et 1973	0									
Admis entre 1974 et 1983	4			2			1	1		
Admis entre 1984 et 1993	16	3			1		1	9	2	
Admis entre 1994 et 2003	29	5	1	4	1	5	2	10	1	
Admis entre 2004 et 2013	62	5	3	11	1	15	6	21		
Admis depuis 2014	83	33	38	6	2	3	1			
<b>Totaux</b>	<b>194</b>	<b>46</b>	<b>42</b>	<b>23</b>	<b>5</b>	<b>23</b>	<b>9</b>	<b>2</b>	<b>41</b>	<b>3</b>

Le nombre d'analystes en formation est à ce jour de 194, chaque analyste en formation n'est que dans une seule catégorie.

Quant à la répartition de contrôles, un titulaire a 8 contrôles, un autre en a 7 et un autre 6. Deux titulaires ont 5 contrôles, 3 en ont 4, 3 en ont 3, 5 titulaires ont 2 contrôles, 4 en ont un seul, et 14 donc n'ont pas de contrôle.

1 analyste	8 contrôles
1 analyste	7 contrôles
1 analyste	6 contrôles
2 analystes	5 contrôles
3 analystes	4 contrôles
3 analystes	3 contrôles
5 analystes	2 contrôles
4 analystes	1 contrôle
14 analystes	0 contrôle

À remarquer que si le nombre de titulaires est de 34, un certain nombre de collègues participe très peu aux activités du Collège des Titulaires et de la formation, parfois pour des raisons d'éloignement physique, parfois parce ils ont décidé de réduire leur activité. Si la répartition des contrôles est toujours assez déséquilibrée (3 collègues ont 21 contrôles à eux 3, un tiers des contrôles donc), le nombre de titulaires qui n'ont aucun contrôle est moins important que par le passé. Ce « déséquilibre » (je n'ai pas trouvé un autre mot) tient, on s'en doute, au transfert. Certains collègues se donnent une limite au nombre de supervisions qu'ils acceptent. C'est une bonne idée.

Nous avons reçu 30 demandes d'information ou d'admission, 8 par téléphone, 22 par courrier ou courriel. Des demandes parfois avec un côté involontairement cocasse.

On a donné suite à 13 demandes en envoyant la liste des membres du Comité de formation. La comparaison avec les deux années précédentes n'est pas, à mon avis, significative : l'année 2020-2021 était encore une année d'épidémie, l'année 2021-2022 a été celle du rebond après-épidémie.

De toute façon, le « lissage » des chiffres se fait par la capacité de travail du Comité de formation. On peut difficilement discuter plus de trois candidatures et/ou validations par réunion, plutôt deux d'ailleurs. Habituellement, après trois heures de réunion sans pause, notre capacité d'élaboration atteint ses limites.

Cette année le Comité de formation a examiné 13 candidatures (onze l'année dernière) : il y a eu 4 refus et 9 admissions (un et dix respectivement l'année précédente). Cela dit, il y a deux demandes d'admission en attente.

**Leopoldo Bleger**

Au 13/2/23	2022/2023	2021/2022	2020/2021
Demandes par téléphone	8	8	7
Demandes par courrier Et courriel	22	28	25
Demandes ayant abouti à un envoi de la liste du CF	13	18	7
Candidatures examinées par le CF	13	11	9
Candidats refusés	4	1	2
Candidats admis	9	10	7

Sur les 9 admissions, 6 étaient des femmes, 3 des hommes ; 2 médecins et 7 psychologues. Si la grande majorité provient de divans APF (7 sur 9), la plupart des candidats ont fait plus d'une analyse, la seconde (parfois troisième) a été sur un divan APF. Le nombre de refus a été sensiblement plus important que l'année dernière (4 et 1 respectivement). Si l'un de ces refus a partagé l'opinion des membres du Comité, les trois autres refus nous ont semblé nettement moins douteux. Si le Comité de formation ne donne pas d'avis sur la suite, le refus est surtout motivé par les enjeux de l'analyse (ou *des* analyses) du candidat. Trois candidats refusés se sont entretenus avec l'un des membres qui l'avait reçu. Chose peu fréquente : le Comité de formation a proposé un quatrième entretien à une candidate à l'admission.

**Répartition des candidatures acceptées**

Candidats	9	Hommes	3	Femmes	6
Médecins		1		1	
Psychologues		2		5	
Divans APF		2		5	
Divans SPP		1			
(IV° G., SPRF, SPF) autres				1	

**Répartition des candidatures refusées**

Candidats	4	Hommes	1	Femmes	3
Psychiatres				1	
Psychologues		1		2	
Autres					
Divans APF				2 + 1 ex APF	
IV° Groupe					
SPP					
Divans inconnus		1			



La question de l'âge des candidats à l'admission a souvent été évoquée : peut-être le prochain ou la prochaine Secrétaire du Comité de formation pourra rajouter cette information au rapport. Grosso-modo, pour l'année écoulée, une moitié des admis a autour de 40 ans, l'autre moitié plutôt autour de 50 ans.

Nous avons examiné six validations du premier contrôle. Comme l'année dernière, il y a eu 5 contrôles validés, 1 refusé. À deux reprises, le Comité de formation a proposé au candidat de poursuivre l'échange avec la même commission à une date proche, sans le contrôleur. Deux autres validations devraient avoir lieu bientôt.

Demandes de validations	Contrôles validés	Contrôles refusés	Ajournés
2022/2023	5	1	
2021/2022	5	1	
2020/2021	3		3

Nous avons examiné 5 validations du second contrôle et comme l'année dernière les cinq ont été validées. Là aussi nous avons proposé à l'un des analystes en formation de revenir pour continuer l'échange, une fois encore avec la même commission et sans le contrôleur. Une autre commission de validation est prévue bientôt.

Demandes de validation	Contrôles validés	Contrôles refusés	Ajournés
2022/2023	5		
2021/2022	5		
2020/2021	4	1	1

Cette modalité (proposer à l'analyste en formation de revenir à une date proche sans le contrôleur et avec la même commission) s'est avérée particulièrement fructueuse y compris lorsque la validation a été finalement refusée.

Comme l'année dernière et en accord avec mes collègues du Comité de formation, j'ai proposé à chaque superviseur de parler de la décision du Comité, en respectant la confidentialité de la discussion et de la décision. J'ai pu parfois mesurer l'intrication des enjeux dans la supervision plus encore en tenant compte de l'horizon de la validation.

Les situations abordées lors des validations sont certes très variables, tout comme l'expérience des analystes en formation. Mais souvent la première supervision est l'occasion pour de jeunes collègues (jeunes dans le métier) de prendre la mesure de l'intérêt de superviser une analyse d'un patient névrosé, un patient « freudien », comme l'a dit l'un d'eux. On mesure alors que la névrose, dans le sens freudien du terme, n'est pas moins complexe qu'un état limite et ne donne pas moins du fil à retordre. Mais aussi que l'occasion de pousser une analyse aussi loin que possible, est une expérience unique qui permet ensuite de prendre la mesure des difficultés de cures de patients pas tout à fait du côté de la névrose.

Il y a eu 6 homologations, le même nombre que l'année dernière. Quatre autres sont en attente d'être examinées par le Collège des titulaires. Lors de notre dernière réunion, mardi dernier, nous avons proposé des noms pour deux homologations.

Demandes d'homologations	Cursus validés	Demandes non examinées par le CT
2022/2023	6	4
2021/2022	6	5

La journée de l'Institut de formation en janvier dernier a eu pour thème la supervision, plus précisément : *Transfert(s) dans la supervision*. À sa manière, ce thème faisait suite à celui de l'année dernière : *Qu'est-ce qu'un entretien d'admission à l'APF ?* Une fois encore, la plupart de collègues avait l'impression que notre discussion et nos réflexions auraient besoin de plus de temps.

L'année dernière mon rapport reposait la question maintes fois avancée de mettre au travail la clinique de la formation. Après la dernière journée de l'Institut de formation, quelques propositions concrètes ont été faites en ce sens.

La lecture de textes de collègues d'autres sociétés me font penser que, au-delà de procédures très différentes, nous partageons au moins une même difficulté, celle de dire non. Victor Smirnoff, il y a bien longtemps, disait que nous avons plutôt des critères de non-admission plutôt que d'admission.

J'ai mentionné l'année dernière l'intérêt des rapports des Secrétaires du Comité de formation au fil des années, tous publiés dans *Documents & Débats*. Bien que nous soyons nombreux à nous y référer, je m'étonne que des collègues ne se soient pas encore proposés d'en faire un travail plus systématique. C'est une petite mine d'or.

Le travail du Comité de formation est toujours aussi passionnant, plus encore lorsque on se donne plus de marge de liberté dans le fonctionnement. Cette liberté nous plonge parfois dans un certain embarras qui s'avère, souvent, productif.

Un mot encore pour remercier Madame Mamane pour sa disponibilité et son efficacité. Plus encore, c'est quelqu'un de bon conseil lorsqu'il s'agit de ces points de jonction délicat entre l'institutionnel et l'analytique. On va regretter son départ.

# ***Rapport – Le Présent de la psychanalyse***

***Jacques André***

L'actuel Comité de rédaction du *Présent de la psychanalyse* est en fonction depuis le numéro 5, *La vie rêvée*, paru en janvier 2021. Un comité resté relativement homogène, à quelques changements près.

L'actuel Comité assurera également la mise au point des 2 prochains numéros, le 10 intitulé pour l'instant *Réalités* (septembre 2023) et le 11 *L'oubli* (janvier 2024). Ces deux numéros sont déjà pratiquement composés, les délais imposés par les PUF nous y obligent.

Deux numéros par an, chacun ne devant pas dépasser 300 000 signes. Ces limites étroites entraînent inévitablement quelques frustrations et déceptions de la part de ceux qui auraient souhaité voir publier tel ou tel de leurs textes.

L'une des données à laquelle nous devons être particulièrement attentif est la confidentialité, véritable défi pour notre discipline, étant donné la place essentielle de l'expérience clinique. C'est dans ce domaine aujourd'hui que les plaintes sont les plus nombreuses, visant certaines publications parues ici ou là. La *RFP* a déjà pu s'y trouver violemment confrontée, il nous faut éviter ce risque. Parfois la plainte reste privée, c'est à la fois moins grave mais néanmoins problématique, tel patient ressentant péniblement le fait de se découvrir ainsi exposé.

Le principe même de cette revue, parce qu'elle est la revue de l'APF, fait que le comité de rédaction est appelé régulièrement à se renouveler. En précisant cependant que ni la temporalité ni le nombre des membres de ce Comité ne sont fixés avec précision. C'est affaire de responsabilité. Je laisserai donc prochainement ma place, Jean-Yves Tamet a accepté de prendre la direction du comité à venir, celui qui décidera du thème du numéro 12. Il y aura bien sûr aussi du changement quant à la composition de l'ensemble, même s'il est trop tôt pour préciser de quelle manière. Certains ont annoncé leur départ, d'autres souhaitent poursuivre, d'autres réfléchissent.

J'ai évoqué toutes ces questions avec Dominique Suchet. L'indépendance du Comité de rédaction par rapport au Conseil ne signifie évidemment pas l'absence d'échanges et de coopération.

*La vie rêvée, La pulsion, vie et destin, La trace*, comme *Réalités* et *L'oubli*, ces titres sont directement inspirés des choix des activités scientifiques de l'APF. Ce n'est le cas ni de *L'étranger* ni de *Détresse dans la civilisation*. L'explication est simple, la pandémie et le confinement de notre activité scientifique.

Le défi pour la composition de chaque numéro du *Présent* est aussi simple à formuler que difficile à réaliser de façon satisfaisante. Toutes les conférences faites à l'APF sont reprises dans *Documents & Débats*. Ça n'aurait évidemment aucun sens d'éditer une revue qui ne serait que le double modèle réduit de *Documents & Débats*. D'autant plus que le plus gros contingent de nos abonnés est formé des membres et analystes en formation de l'APF.

Il s'agit donc de trouver la ligne de crête entre la revue ouverte à des contributions extérieures et des textes témoignant de la réflexion APF. Au lecteur de juger si nous y parvenons ou pas.

La revue a aussi le souci que les extérieurs ne soient pas seulement des psychanalystes venus d'ailleurs. L'ouverture culturelle est aussi fidèle à Freud qu'à la tradition de l'APF. Juste un exemple, le très beau petit texte que nous a confié Pascal Quignard pour *L'oubli*.

Reste la diffusion de la revue. La consultation internet par article a profondément modifié la vie des revues, au détriment de la vente du numéro. 30 000 consultations par an. La vente (au mieux une centaine par an, parfois moins) est décevante et relativement constante, sans évolution notable. Le fait de constater que ce problème concerne l'ensemble des publications psychanalytiques, *a fortiori* les revues, ce constat relativise la déception, il ne la supprime pas. Les abonnements sont le socle sur lequel repose la revue (200 APF environ, entre 60 et 80 extérieurs). La table des congrès reste notre premier point de vente, encore faut-il pouvoir à chaque fois parler au libraire et le convaincre. La vente en librairie est portion congrue. Il fait partie du rôle du Comité de rédaction de se préoccuper d'une invitation à des abonnements supplémentaires et bien sûr cela concerne aussi chacun de l'APF. Des abonnements qui ne vont pas sans poser le problème technique du réabonnement. Notre secrétariat est restreint et nous n'avons toujours pas trouvé la bonne solution avec les PUF.

Aucune de ces difficultés n'est pour autant une raison pour renoncer. La publication, le renouvellement de l'écrit psychanalytique sont des enjeux vitaux pour l'avenir de la psychanalyse.

***DÉBATS DU SAMEDI – La réalité***

***Samedi 11 mars 2023***

# ***La réalité externe, « Rue des Morillons<sup>1</sup> » des objets psychiques perdus***

***Isabelle Cahingt***

J'ai choisi de traiter le sujet de la réalité à travers un prisme, celui de la réalité extérieure comme agent de mise au jour et de transformation de la réalité psychique dans la cure, au travers de ses réverbérations transférentielles.

Le *Larousse* définit la réalité comme le « caractère de ce qui est réel, de ce qui existe effectivement par opposition à ce qui est imaginé, rêvé. » Pour évidente qu'elle soit, cette définition nous laisse perplexes, nous psychanalystes, quand il faut aborder la notion de réalité psychique, faite précisément des désirs et fantasmes inconscients. Descartes considérait que « la réalité devrait être rangée parmi ces notions si claires qu'on les obscurcit en les voulant définir ». Or, rien n'est moins clair, tant le terme de réalité est souvent employé pour pointer ce qui n'est pas réel. Par exemple, la réalité virtuelle : bel oxymore ! La réalité augmentée : superposition de la réalité et d'objets virtuels dans une séquence d'images. Ou dans un tout autre registre, la présence réelle du corps du Christ dans l'Eucharistie !

Nathalie Zaltzman écrit<sup>2</sup> : « Seul un mode de pensée égaré peut avoir le front d'attaquer la souveraine neutralité de la réalité, elle est le lieu des matérialités neutres. (...) Un fait est un fait. La réalité ne peut être que connue ou inconnue, balisée ou à découvrir, même si sa matérialité vraie échappera toujours à une connaissance définitivement objective, c'est-à-dire indépendante de l'instrument qui la saisit ».

La dépendance de l'instrument qui la saisit, c'est précisément la situation singulière de la psychanalyse. D'une part, parce qu'à la différence d'autres disciplines, l'observateur et son objet d'étude se confondent ; d'autre part, en raison des rapports très particuliers entre théorie et pratique clinique, qui sont consubstantielles l'une à l'autre.

Freud souligne ainsi le caractère à jamais « inconnaissable » de la réalité puisque nous sommes obligés de traduire toutes nos déductions dans le langage de nos perceptions. « Nous ne pouvons donc que supposer l'état de choses réel et non pas le connaître ».

Cependant, la référence à la réalité extérieure est l'axe même de la nosologie psychanalytique freudienne, qui caractérise les grandes catégories de maladies psychiques par leur mode de traitement spécifique de la réalité. Dans *La perte de la réalité dans la psychose* (1924), Freud écrit : « La névrose ne dénie pas la réalité ; elle veut seulement ne rien savoir d'elle ; la psychose la dénie et cherche à la remplacer. » Ainsi, toute maladie psychique substitue un morceau de réalité subjective à la réalité.

Devant l'opposition entre la neutralité objective de la réalité extérieure et la subjectivité de la réalité interne, on peut se demander comment interagissent ces deux plans de la réalité dans la situation analytique.

Mon premier point sera le rappel bref du trajet par lequel le sujet humain reconnaît progressivement l'existence de la réalité externe ;

Dans un second point, je verrai comment Freud a bouleversé notre perception de la réalité en édifiant la réalité psychique.

---

1. L'expression est de N. Zaltzman : le 36, rue des Morillons est le service des objets trouvés à Paris, créé par le préfet Lépine en 1939.

2. N. Zaltzman, « La réalité est-elle paranoïaque ? », *Topique*, n° 67, 1998, p. 37-56.

Enfin, je développerai comment des événements successifs, survenus dans la réalité extérieure, sont venus impacter la cure d'Émilie, prendre corps sur la scène transférentielle et contribuer à l'exhumation de la réalité psychique.

**Comment le sujet humain en vient à reconnaître l'existence de la réalité extérieure ?** Pour Nathalie Zaltzman<sup>3</sup>, la dialectique sujet/monde extérieur impose de considérer trois points.

D'abord, la réalité et l'âme sont d'une seule matière psychique et libidinale car, comme le dit Piera Aulagnier, le monde extérieur doit être « métabolisé et converti en psychique ».

D'autre part, il faut écrire l'histoire de la progressive indépendance du sujet et de la réalité extérieure.

Enfin, il faut prendre en compte la poussée constante des exigences pulsionnelles, qui amènent le Moi à se tourner vers le monde extérieur pour y prélever des objets différents de son monde interne afin de traiter ses excitations autrement que par la voie hallucinatoire.

Le récit métapsychologique freudien de cette évolution progressive commence avec le modèle du Moi-réalité initial (qui correspond au narcissisme primaire). Ce modèle intègre d'emblée la présence psychique d'un monde extérieur, non identifié comme tel mais pas pour autant inexistant. C'est avec l'entrée en fonction du Moi-plaisir que ce qui a fait d'emblée partie du Moi-réalité initial vient à se constituer comme extérieur. Freud le décrit dans *La négation* : « Au début, il y a quelque chose, *l'être est là* qu'après coup l'on nommera la réalité externe, le dehors, comme il y a quelque chose qu'après coup l'on nommera le Moi, le dedans. » Puis, le Moi-plaisir entre en action pour trier le plaisir du déplaisir, incorporer, introjecter, inscrire comme interne tout ce qui, des événements psychiques, s'accomplit dans le plaisir et, à l'inverse, inscrire comme externe, expulser, haïr, tout ce qui, du cours des événements psychiques, s'accomplit dans le déplaisir. Le Moi-plaisir transforme ainsi le monde extérieur, neutre au départ, en « dépotoir » des expériences mauvaises. La réalité, opposée au moi-plaisir purifié, est identifiée au non-moi étranger, malveillant et dangereux. Le Moi-plaisir purifié est une façon de sauver l'amour de soi initial en faisant porter toute menace de fissure narcissique sur l'hostilité du monde extérieur. La réalité extérieure gardera pour toujours cette marque d'advertité narcissique.

Cependant, traiter les excitations internes déplaisantes comme si elles étaient externes ne suffit pas à les apaiser. Un nouveau principe économique de l'activité psychique s'instaure, qui permet une satisfaction, différée mais possible, des tensions internes déplaisantes. Ce qui est représenté n'est plus ce qui est désiré mais ce qui est réel. À la réalité projective du Moi-plaisir succède un investissement de la réalité par le Moi-réalité final. L'examen de réalité ou épreuve de réalité, « une des grandes institutions du Moi » dit Freud, est précisément cette opération qu'est « l'orientation dans le monde par différenciation entre à l'intérieur et à l'extérieur<sup>4</sup> ».

Ce trajet qui va vers l'acceptation de l'état réel du monde repose sur une perte. Freud l'écrit dans *La négation* : « On reconnaît comme condition de l'épreuve de réalité que des objets aient été perdus qui autrefois avaient apporté une satisfaction réelle. » Ce qui est perdu, c'est le pouvoir du narcissisme premier, l'union sujet-objet. L'accès à la réalité est commandé par la chute d'une réalité initiale perdue, celle qui régnait au temps du narcissisme.

**Freud, et c'est mon deuxième point, a familiarisé notre culture avec l'idée de la réalité psychique, une réalité bien réelle et agissante.** Dans *Les leçons d'introduction à la psychanalyse*<sup>5</sup>, il écrit : « C'est la

---

3. N. Zaltzman, « La réalité est-elle paranoïaque ? », *Topique*, n° 67, 1998, p. 37-56.

4. S. Freud, « Complément métapsychologique à la doctrine du rêve », *OCF.P Vol. XIII*, PUF, p. 258.

5. S. Freud (1916), « Leçons d'introduction à la psychanalyse », *OCF.P Vol. XIV*, PUF.

réalité psychique qui joue le rôle dominant. » Cette proposition, pour banale qu'elle semble aujourd'hui, a été un bouleversement puisqu'elle avance que les productions psychiques ont une concrétude au moins égale à celle de la réalité matérielle. C'est la conception-même de la réalité que Freud est venu ainsi renverser. Ouvrant avec l'inconscient un nouvel espace à la connaissance, il a inventé une nouvelle réalité pour en témoigner. Dans *Métapsychologie*<sup>6</sup>, il écrit : « Une perception qu'une action peut faire disparaître est reconnue comme extérieure, comme réalité ; si cette action ne change rien, c'est que la perception vient de l'intérieur du corps propre, elle n'est pas réelle. »

Comment Freud a-t-il édifié la réalité psychique ?

Dans un premier temps, il construit une théorie de la séduction qui rend compte d'une expérience sexuelle prématurée dans laquelle l'enfant est dans une situation d'impuissance et de désarroi face à un événement qui survient du dehors. La passivité liée au caractère inattendu de l'attentat domine dans la scène originaire qui inscrit le premier temps du traumatisme. Ce n'est que dans un second temps, que l'événement devient traumatique par la montée d'excitation pulsionnelle inélaborable qu'il suscite. Là où le premier temps est un événement de la réalité extérieure, dans le second temps, le traumatisme va trouver sa source interne.

Le tournant bien connu de cette théorie est la *lettre à Fließ du 21 septembre 1897* dans laquelle Freud affirme « je ne crois plus à ma Neurotica ». Il étaye son renoncement par l'invraisemblance d'une généralisation de la perversion des pères vis-à-vis des enfants et par « le constat certain qu'il n'y a pas de signe de réalité dans l'inconscient, de sorte qu'on ne peut pas différencier la vérité et la fiction investie d'affect<sup>7</sup> ».

« L'erreur » initiale de Freud a consisté à adhérer à la certitude des patients en prenant des « fictions mnésiques » pour la marque d'événements réels. C'est l'abandon de la croyance dans l'acte qui place le fantasme comme le facteur effectif. On passe de la passivité inaugurale face à l'effraction de l'événement vers une activité du sujet dans la construction de la scène de séduction, à travers le fantasme. Laurence Kahn écrit que la vérité ne peut plus désormais « se déterminer dans la concordance avec la réalité des événements matériels<sup>8</sup>. » Freud échange un fait contre une fiction, un réel admis contre un objet impalpable au sens où l'est l'Inconscient : seuls sont palpables ses effets. L'invention du fantasme suppose d'abandonner l'espoir d'exhumer l'objet enseveli. Les causes ne résident plus dans le champ du réel.

Pourtant, Freud « ne renoncera jamais complètement à établir la réalité des faits de séduction. Car, selon Jacques André<sup>9</sup>, « du père de Dora (...) à la sœur de l'Homme aux loups (...) en passant par le père du petit Hans (...) la clinique freudienne fourmille des faits en question ». De surcroît, chez Freud, un déplacement se fera depuis le père séducteur jusqu'à la mère dispensatrice des soins corporels, déplacement repérable dans les *Trois essais*<sup>10</sup> et dans la *XXXIII<sup>e</sup> leçon sur la féminité*<sup>11</sup>. En 1905, Freud écrit : « Le commerce de l'enfant avec la personne qui le soigne est pour lui une source continue d'excitation sexuelle et de satisfaction partant des zones érogènes, d'autant plus que (...) la mère fait don à l'enfant de sentiments issus de sa propre vie sexuelle (...) et le prend tout à fait clairement comme substitut d'un objet sexuel à part entière ». Freud écrit encore en 1932 : « La fantaisie de séduction (...) touche le sol de la réalité effective, car ce fut effectivement la mère qui, lors des gestes requis par les soins corporels, ne put que susciter des sensations de plaisir au niveau de l'organe génital, peut-être même les éveiller pour la première fois ».

Avec le renoncement à la Neurotica, le plan de l'effectivité se décolle donc du plan du réel. On passe du fait à l'effet du fantasme.

---

6. S. Freud, « Complément métapsychologique à la doctrine du rêve », *OCF.P Vol. XIII*, PUF, p. 258.

7. S. Freud, « Lettre n° 139 », *Lettres à W. Fließ 1897-1904*, PUF, 2006, p. 335.

8. L. Kahn, « On avait perdu le sol de la réalité », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n° 6, 2002/2.

9. J. André, *Aux origines féminines de la sexualité*, PUF, « Quadrige », p. 105-106.

10. S. Freud (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard, « Folio », p. 166.

11. S. Freud (1932), « La féminité », « XXXIII<sup>e</sup> leçon d'introduction à la psychanalyse », *OCF.P Vol. XIX*, PUF, p. 204.



Catherine Chabert dans *La jeune fille et le psychanalyste* fait le parallèle entre le chemin freudien qui va de la Neurotica à son abandon et celui de tout processus analytique, « les deux temps respectant l'oscillation ou le passage entre la croyance dans la réalité des faits et le renoncement à cette conviction, ouvrant la voie à l'élaboration du fantasme à travers la construction d'une fiction, une théorie. Tout processus analytique s'inscrit dans cette dialectique : adhésion à la « vérité » de l'histoire, découverte progressive ou brutale d'une autre scène où s'actualisent les fantasmes<sup>12</sup> ». Ce mouvement, nous allons l'entrevoir à travers la cure de Leila.

L'analyste a rarement accès à la matérialité des faits rapportés par le patient en séance. Le plus souvent, il lui est impossible de faire la part entre réalité extérieure et réalité psychique, de différencier faits et fantasmes, souvenirs et reconstructions. Mais il en va différemment quand des événements de la réalité extérieure font irruption sur la scène de l'analyse, par exemple quand la situation analytique se trouve modifiée.

Cela s'est produit dans la cure de Leila dont je veux parler maintenant afin de tenter d'illustrer comment une réalité extérieure tangible est venue s'inscrire dans la relation transférentielle et contribuer à exhumer la réalité psychique, c'est-à-dire comment la réalité extérieure participe du processus qui va vers la figurabilité de l'inconscient et peut s'avérer un agent de transformation dans la cure.

Ma rencontre avec Leila a été d'emblée marquée par l'irruption de la réalité extérieure. Leila m'a été adressée par une collègue psychanalyste, que j'appellerai Mademoiselle E., quand celle-ci a dû partir dans sa région d'origine en raison d'une maladie grave, sans informer Leila des raisons de son départ. La thérapie de Leila s'effectuait dans mon cabinet que je louais à Mademoiselle E. Lors de ce qui était pour moi des entretiens préliminaires, je n'ai pas d'emblée pris conscience de l'étrangeté du dispositif, vu de la patiente. Ma réalité était que je la recevais pour la première fois dans mon cabinet. Je n'ai pas mesuré que pour elle, ce n'était pas moi qui la recevais mais elle qui me recevait dans un cabinet dans lequel elle était installée depuis 2 ans avec une autre.

Je me souviens de nos premières séances : Leila est assise dans le même fauteuil qu'auparavant quand je suis, pour ma part, dans le fauteuil qui était celui de Mademoiselle E. Seule la psy a changé dans le fauteuil. Leila a les yeux rivés dans les miens, sur la réserve, autant sur le plan postural qu'affectif. Elle parle comme si elle parlait toujours à Mademoiselle E., semblant poursuivre une conversation engagée deux ans auparavant. Je suis perdue comme quelqu'un qui ouvre un roman en plein milieu, sans connaître ni les personnages ni les événements marquants. Nos premières séances ne ressemblent en rien à des séances préliminaires. Leila poursuit le fil des séances et je me sens étrangement présente/absente. Pendant de longues semaines, j'écoute une histoire racontée à une autre. Jamais alors, ni pendant les 2 années de thérapie en face à face que nous aurons avant l'analyse, Leila ne fera mention du départ de Mademoiselle E. ni du changement de psy.

En 1911, Freud écrit : « Toute névrose a pour conséquence, donc vraisemblablement pour tendance d'expulser le malade hors de la vie réelle, de le rendre étranger à la réalité effective (...) Le névrosé se détourne de la réalité effective parce qu'il la trouve insupportable<sup>13</sup> ».

Leila continue de parler à Mademoiselle E. Elle utilise le langage comme un acte. À son insu et pendant un temps à mon insu aussi, elle révèle au travers de sa parole (et non grâce à elle et à son sens latent) les débris d'une d'expérience catastrophique subie dans la réalité. Je ferai après-coup l'hypothèse d'un feuilletage d'expériences passées qui répètent sans doute un même vécu d'effondrement. Le temps le plus récent est la perte de Mademoiselle E., venue réactiver le départ du foyer familial de sa mère à la fin de l'adolescence. Ces deux temps réactualisaient sans doute un premier temps très précoce : celui de la disparition de l'objet-mère dans la dépression, survenue après sa naissance. Tout cela, précédé sans doute, aux temps originaires, d'une double absence de désir pour cet enfant en devenir : celle du père biologique, amant d'un soir de la mère qui les abandonne et celle de la mère qui désirait avorter.

---

12. C. Chabert, *La jeune fille et le psychanalyste*, Dunod, 2015, p. 2.

13. S. Freud (1911), « Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique », *OCF.P Vol. XI*, PUF, p. 13.

En séance, la catastrophe interne ne se dit pas. C'est la modalité spécifique du discours qui, à l'intérieur de la situation d'analyse, ne cherche pas tant à communiquer quelque chose à l'analyste qu'à lui faire éprouver ce qui n'a pas encore de nom. « La voix comme impression trouble confiée à un autre » selon Jacques Mauger<sup>14</sup>. Un « discours-écran », selon Joyce MacDougall<sup>15</sup>, porteur d'un message non élaboré au niveau de la pensée verbale mais capté en premier lieu à travers l'effet contre-transférentiel. Une réalisation hallucinatoire accomplie dans le transfert avant toute traduction des contenus.

Dans un premier temps, je reçois cette modalité spécifique du discours sans la repérer et j'en suis affectée. Ce n'est que plus tard que je pourrai reconnaître les affects suscités par la communication de la patiente et m'employer à rendre audible le feuilletage d'expériences enfouies. En attendant, Leila est la proie d'un clivage psychique. Comme Freud l'a écrit dans *l'Abrégé* : « Deux attitudes psychiques, au lieu d'une seule, se sont formées, l'une qui tient compte de la réalité, l'attitude normale, et une autre qui, sous l'influence pulsionnelle, détache le Moi de la réalité<sup>16</sup>. » Un morceau de réalité est dénié, placé dans cette sorte de situation intermédiaire où, selon Octave Mannoni, « le sujet sait bien mais quand même. »

D'une certaine manière, Leila sait que je ne suis pas Mademoiselle E. et qu'elle a changé de psy. Elle n'est ni délirante ni psychotique. Mais, une attitude psychique est la reconnaissance de la réalité du changement de psy, une autre attitude psychique qui coexiste est son déni, c'est-à-dire « faire comme si rien n'avait changé ».

Freud écrit : « Quoi que le Moi entreprenne dans ses efforts de défense, qu'il veuille dénier une portion du monde extérieur effectif ou écarter une revendication pulsionnelle du monde intérieur, le résultat n'est jamais complet ni sans reste, il en résulte toujours deux attitudes opposées<sup>17</sup> », l'une relevant du moi et l'autre du Ça.

Je me suis donc trouvée à l'écoute d'autre chose que le refoulé névrotique. Le discours symptôme de Leila ne cherche-t-il pas à restaurer l'unité mère-enfant perdue des temps anciens (avant la dépression) en même temps qu'il tenterait de restaurer sa version actualisée, l'unité patiente-première psy, une unité qui rendrait la communication verbale superflue ?

Pour Freud<sup>18</sup>, l'activité de fantaisie est le point le plus faible de notre organisation psychique car à tout moment elle peut « être utilisée à ramener sous la domination du principe de plaisir des processus de pensée qui étaient déjà devenus rationnels. » Et, ce faisant, pour reprendre les termes de Laurence Kahn, elle « menace de reconduire le sujet sur la voie d'une satisfaction hallucinatoire qui fourvoie la prise en compte de l'état réel du monde<sup>19</sup> ». C'est bien ce qui semble se produire avec Leila. Une forme de satisfaction quasi hallucinatoire s'accomplit dans le transfert, dont la force a sans doute été immédiate.

J'aurais pu refuser de recevoir Leila à la suite de Mademoiselle E., la réadresser, considérant que l'engagement d'une nouvelle psychothérapie dans le même lieu conférerait une dimension incestuelle ou indifférenciante au dispositif. Ou bien, à tout le moins, j'aurais pu marquer la différence avec Mademoiselle E. par un changement de cadre qui aurait inscrit dans le réel le changement de psy. Mais j'ai pris en charge Leila et lui ai d'abord proposé le même cadre : une séance par semaine en face à face, au même tarif. Dans l'après-coup, cela me semble avoir été une participation inconsciente de ma part à son mouvement défensif de déni. Mais pas seulement.

---

14. J. Mauger, « La voix éteinte », *NRP*, n° 47, 1993.

15. J. MacDougall, « À l'écoute d'une certaine réalité », *Topique*, n° 16, 1975, p. 5-22.

16. S. Freud (1938), « Abrégé de psychanalyse », *OCF.P Vol. XX*, PUF, p. 300.

17. S. Freud (1938), « Abrégé de psychanalyse », *OCF.P Vol. XX*, PUF, p. 302.

18. S. Freud (1912), « Totem et Tabou », *OCF.P Vol. XI*, PUF, p. 190-385.

19. L. Kahn, *L'écoute de l'analyste, de l'acte à la forme*, PUF, « Fil Rouge », 2012, p. 218.

D'une part, Mademoiselle E. est partie dans des conditions très dramatiques pour elle. J'ai été le réceptacle de sa fragilité dans ce moment du départ, de ses angoisses de mort et de sa charge anxieuse pour ses patients.

D'autre part, dans la fixation de cet étrange cadre mimétique, pour quelle raison me suis-je moi-même glissée sans mot dire dans ce fauteuil ? Leila, dans le transfert, ne m'a-t-elle pas mise à cette place ? Ne me serais-je pas coulée à sa place à elle, celle qu'on lui a laissée dans cette famille qui ne voulait pas d'elle ? Que s'est-il rejoué de l'histoire de Leila dans cette passation ? Cette enfant a été vouée d'abord à être effacée par l'avortement envisagé, puis à être confiée à l'adoption à une autre que sa mère, puis finalement gardée par sa mère dans un couple bébé/mère-déprimée-au-ban-de-sa-famille, dyade qui trouvera finalement un réceptacle dans un mariage avec un homme maltraitant. La prise en charge s'est imposée à moi comme une évidence à la suite de Mademoiselle E. À un niveau sans doute très archaïque, l'enjeu pour Leila et pour moi était peut-être de sauvegarder un réceptacle suffisamment bon. Serai-je un ventre suffisamment bon qui n'avortera pas, qui ne la fera pas adopter par quelqu'un d'autre en la réadressant ? Que ferai-je à mon tour de cette enfant abandonnée ?

La thérapie s'est engagée dans la méconnaissance de cette assignation qui ne trouvera que progressivement et dans l'après-coup, à s'éclairer par le travail de contre-transfert.

Le mécanisme de défense « choisi » par Leila, le clivage, ne la protège pas contre l'angoisse. Au bout de quelques mois, diverses somatisations apparaissent, puis elle fait une fausse couche. Leila semble se désorganiser dans sa vie professionnelle, secteur dans lequel elle était très efficiente jusque-là. Le clivage est une déchirure dans le Moi. Ne peut-on penser que cette défaillance de la fonction synthétique du Moi ne laisse au sujet d'autre issue que de transposer dans le corps ce qui ne peut être intégré dans le psychisme ?

Le relais du principe de plaisir par le principe de réalité ne se fait pas en une fois. Pendant qu'il se fait pour les pulsions du moi, la pulsion sexuelle demeure plus longtemps sous la domination du principe de plaisir. Freud écrit dans *l'Abrégé* : c'est le rôle du Moi « d'intercaler entre la revendication pulsionnelle et l'action de satisfaction l'activité de pensée. (...) Le Moi en vient (...) à décider si la revendication de la pulsion ne doit pas (...) être réprimée comme dangereuse (principe de réalité) ». Freud insiste sur le danger que représente la satisfaction du Ça : « les forces pulsionnelles peuvent endommager le Moi autant que les "stimuli" excessivement forts du monde extérieur. Certes, elles ne peuvent l'anéantir mais sans doute peuvent-elles détruire sa propre organisation dynamique et retransformer le Moi en une partie du Ça<sup>20</sup> ».

Chez Leila, le Ça regagne du terrain quand des morceaux de réalité psychique battent en brèche la réalité extérieure et la dévient. Aussi, au bout d'un temps de thérapie analytique en face à face, devant l'insuffisance de contenance offert par le dispositif psychothérapeutique, je propose à Leila une analyse. C'est le passage à la cure-type, qui va faire revenir la réalité extérieure à l'origine de notre rencontre : le départ de Mademoiselle E. Dès les premières séances allongées, des possibilités nouvelles d'élaboration de la perte et des expériences anciennes d'abandon se font jour, favorisées par une réalité nouvelle : un cadre que je choisis, en rupture franche avec le cadre de Mademoiselle E.

Un nouvel événement survenu dans la réalité extérieure va permettre que se nouent en un même point l'intervention de la réalité extérieure, le fantasme et la réactualisation d'expériences infantiles dans le transfert. Un jour, le propriétaire de mon cabinet reprend son bien. Mon nouveau cabinet n'a plus de salle d'attente. Leila avait l'habitude d'arriver avant la séance et de m'y attendre. Malgré ce changement, elle arrive toujours en avance et attend devant mon immeuble. C'est l'hiver et il fait très froid. Un souvenir lui revient. Enfant, elle attendait des heures dans le froid devant l'école où sa mère oubliait de venir la chercher.

---

20. S. Freud (1938), « Abrégé de psychanalyse », *OCF.P Vol. XX*, PUF, p. 297.

La réalité nouvelle (absence de salle d'attente), par l'intermédiaire des mêmes éprouvés sensoriels (l'attente dans le froid mordant), ramène Leila à la passivité d'enfant négligée, mal traitée. Dans l'analyse, la scène va prendre la place d'un souvenir-écran. Leila la décrit avec précision, si bien qu'elle prend une réalité sensorielle très vive pour moi qui l'écoute. La vivacité de l'image réverbère l'intensité des affects éprouvés par Leila. Dans le souvenir de cette scène infantile, Leila, comme si elle était observatrice en dehors de la scène, se décrit sur le trottoir gris sale, petite bonne femme en manteau noir avec une écharpe rouge.

Cette projection du sujet dans la scène du souvenir signe le remaniement subi par l'impression, nous dit Freud. « Peut-être y a-t-il doute en général sur le fait de savoir si nous avons des souvenirs conscients provenant de l'enfance ou pas plutôt simplement se rapportant à l'enfance. Nos souvenirs d'enfance nous montrent les premières années de la vie, non comme elle étaient, mais comme elles sont apparues à des époques d'évocation ultérieures. À ces époques d'évocation, les souvenirs d'enfance n'ont pas émergé, comme on a coutume de le dire, mais ils ont été formés alors, et toute une série de motifs, qui sont loin de viser à la fidélité historique, ont influencé cette formation aussi bien que la sélection des souvenirs<sup>21</sup>. » Le souvenir-écran s'édifie donc sur des traces mnésiques de l'enfance et accueille rétroactivement la projection du fantasme.

L'intégration durable du souvenir-écran dans le Moi suggère d'interroger ce qu'il dit de la dynamique œdipienne chez Leila. La mère, occupée ailleurs (entendons sexuellement occupée avec le père) oublie sa fille dans le froid sur le trottoir. Moi, occupée ailleurs, je la laisse également dans le froid. L'écharpe rouge et le trottoir charrient le sexuel. L'oubli, l'abandon font écho à la relégation hors de la scène primitive. Mais pas seulement : sans doute aussi à de nombreux niveaux d'abandon, appartenant à des époques différentes. Le rouge est aussi la réverbération du transfert, puisque c'est la couleur de tous les éléments textiles de mon cabinet. L'apparition de ce souvenir-écran ouvre dans la cure de Leila un riche travail d'élaboration qui peut être proche de l'analyse d'un rêve. De nombreux signifiants non verbaux y figurent (la couleur, en abondance). Michèle Perron Borelli<sup>22</sup> rapproche la construction du souvenir-écran du travail de la phobie. En effet, on observe que l'angoisse de Leila est focalisée sur le caractère perceptif extérieur (le froid mordant, le rouge de l'écharpe, la solitude sur le gris du trottoir). Un certain travail de représentation évite le clivage et c'est la décondensation du souvenir dans l'analyse qui permettra de retrouver l'affect initial, en l'occurrence ici la peur de l'abandon et le sentiment d'être abusée. À partir de ce moment de l'analyse, ce souvenir-écran va être convoqué maintes fois. Selon André Green, il n'est « ni réminiscence, ni reviviscence » mais il « mélange, en un ensemble qui se donne comme une unité temporelle apparemment cohérente, des pans de mémoire, appartenant à des époques différentes, en manteau d'Arlequin, exemple même du temps éclaté<sup>23</sup> ».

À propos de son attente dans le froid, Leila me dit : « vous abusez », reprenant les mots destinés à sa mère qui « abusait » en l'oubliant à l'école ! Au même moment dans l'analyse surgit un fantasme : Leila est persuadée que je prends des notes dans son dos pour écrire un livre sur elle. Fantaisie ouvrant sur une autre figure de l'abus : l'exploitation de son analyse à des fins personnelles.

Une nouvelle étape dans la cure va permettre d'approcher encore davantage de la représentation de l'abus. Au retour de vacances scolaires durant lesquelles elle a laissé son fils à sa belle-mère, Leila me dit que ce dernier a peut-être été l'objet d'attouchements de la part du grand-père dans leur maison du Sud. Débute alors une période où l'abus présumé prend toute la place, à l'intérieur des séances et en dehors. Que s'est-il passé ? Y a-t-il une réalité de l'abus de son fils ou est-ce un fantasme de Leila ? J'entends combien la représentation d'enfant abusé circule dans la cure depuis longtemps. Comme des lambeaux d'une scène inabordable encore à ce stade de l'analyse, ils y trouvent place comme une préfiguration, préparant l'exhumation de la représentation de l'abus sexuel.

---

21. S. Freud (1899), « Des souvenirs-couverture », *OCF.P Vol. III*, PUF, p. 276.

22. M. Perron Borelli, « Réflexivité et identité à propos des souvenirs écrans », *RFP Vol. 76*, 2012/3, p. 725-736.

23. A. Green, *Le temps éclaté*, Éditions de Minuit, 2000, p. 53.

La réalité extérieure va faire une nouvelle fois irruption dans la cure. Pour des raisons personnelles, je suis contrainte de déménager à Strasbourg. Je propose à Leila que nous poursuivions deux fois par semaine les séances au cabinet et que la troisième séance ait lieu par téléphone. Dans un premier temps, Leila ne réagit pas. Mais, lors de séances suivantes, elle me communique son impression que le divan est cassé, effondré en son milieu et qu'elle va tomber. Ses impressions sensorielles quasi hallucinatoires, actualisant la crainte d'un effondrement, entrent en résonance avec les miennes car, depuis mon fauteuil, je crois voir le divan effondré sous elle.

Pendant les vacances d'été qui suivent, Leila m'appelle. Elle est très mal, envahie par des flashes visuels où elle se voit crever l'œil de son fils avec un couteau de cuisine. Elle a peur de passer à l'acte et ne peut plus rester seule avec lui, demandant à son compagnon d'être toujours présent. Je propose à Leila de reprendre les trois séances par semaine au téléphone. Sans doute mon inquiétude pour elle et ma culpabilité de partir ont joué. Mais pas seulement. Ici encore, on peut interroger le transfert. Qu'est-ce qui explique que j'ai proposé ce dispositif comprenant une séance par téléphone ? Pourquoi ai-je proposé de reprendre les séances pendant l'été ? Est intervenue la conviction que, devant cette menace de chaos qui accompagne ce que Leila vit comme une rupture du lien, son fonctionnement psychique et son histoire carencée requièrent le recours au perceptif, nécessitent la permanence réelle de l'objet d'étayage. L'histoire de Leila éclaire sa difficulté à se séparer, à internaliser un objet suffisamment bon. Dans la singularité de la dyade patient/analyste, nous pouvons être amenés à proposer un dispositif atypique dont le sens est porté par l'histoire du patient, réactivée dans le transfert.

En 1937, Freud écrit : « C'est peut-être un caractère général de l'hallucination insuffisamment apprécié, qu'en elle, fasse retour quelque chose qui a été vécu dans les tout premiers temps, puis oublié (...) et qui s'impose maintenant à la conscience, de façon déformée et déplacée par l'effet des forces qui s'opposent à un tel retour ». Et plus loin, « lorsqu'un état d'angoisse fait que (le patient) s'attend à ce que se produise quelque chose d'effrayant, il est simplement sous l'influence d'un souvenir refoulé qui voudrait venir à la conscience (...) le souvenir qu'une chose jadis effroyable s'est effectivement produite<sup>24</sup> ».

En effet, pendant les séances d'été au téléphone, remonte le souvenir effroyable d'avoir été abusée sexuellement par son grand-père quand elle était enfant. C'est bien la dimension hallucinatoire contenue dans les flashes visuels qui introduit une part de vérité historique à la place de la réalité rejetée de la conscience.

Freud rapproche la restitution au patient d'un fragment entier d'une période oubliée du travail « de l'archéologue qui exhume une demeure détruite et ensevelie ». Analyste et patient concourent au travail de reconstruction « en complétant et en assemblant les restes conservés. Mais l'analyste travaille dans des conditions plus favorables que l'archéologue parce qu'il a aussi à sa disposition un matériel auquel les fouilles n'offrent rien qui corresponde, par exemple les répétitions de réactions issues des tout premiers temps et tout ce qui (...) est mis au jour par le transfert<sup>25</sup> ».

C'est donc un événement dans la réalité extérieure, mon déménagement et le passage de la modalité en présence à une modalité partiellement à distance des corps, qui aura précipité les retrouvailles avec le souvenir de l'abus sexuel de Leila, enfant, dans la maison du sud de ses grands-parents.

**Je fais l'hypothèse** qu'un tel souvenir n'a pu remonter à la surface que par petites quantités, préparé par la construction de représentations d'attentes successives qui ont frayé la voie à l'élaboration de la scène de l'abus sexuel dans l'enfance.

---

24. S. Freud (1937), « Constructions dans l'analyse », *OCF.P Vol. XX*, PUF, p. 72.

25. S. Freud, *ibid.*, p. 63.

Je veux parler, en toile de fond, de la représentation de la sexualité de la mère et du père/beau-père, par trop exposée aux enfants et qui a pris pour Leila les contours d'une scène primitive teintée de violence et d'abus.

Je veux parler du souvenir-écran apparu après la disparition de ma salle d'attente, souvenir qui unit les représentations d'une mère et d'une analyste qui « abusent ». Se penser comme ayant souffert d'une négligence affective de la part d'adultes qui « abusent » s'est trouvé sans doute une première représentation de soi plus approchable que celle de l'abus sexuel. Par la sensorialité, le froid, le rouge et l'attente, cette représentation a trouvé une incarnation transférentielle et, avec le support de cette scène-souvenir, elle a trouvé une structure narrative pour organiser le matériel afin qu'il soit interprété et élaboré.

Je veux parler du surgissement du fantasme d'une analyste qui abuserait d'elle en écrivant un livre sur elle.

Je veux parler, enfin, du fantasme qui prend corps d'un abus sexuel de son fils par un grand-père dans une maison du sud, qui a permis d'approcher encore de la représentation intolérable et écartée de la conscience. Déplacement sur son fils avant que la représentation de l'abus ne puisse retrouver son véritable destinataire, elle-même.

Chaque fois, c'est un événement dans la réalité extérieure et ses résonances dans le transfert qui ont permis l'exhumation progressive des représentations rejetées à l'écart de la conscience. La réalité extérieure n'est-elle pas venue porter son concours à l'analyse ? Comme l'écrit Nathalie Zaltzman, la réalité, « héritière des expulsions du Moi-plaisir, héritière de tout l'indésirable refusé par le Moi, interlocuteur inévitable dans le cours des événements psychiques, fonctionne potentiellement comme une source de persécutions inépuisable ». La réalité est colonisée par la compulsion de répétition : « lieu des objets perdus, lieu virtuel de tous les objets trouvables, elle ne cesse de se répéter, de résister à son annulation, jusqu'à ce qu'elle arrache au Moi l'assentiment à ce qu'elle lui présente ». Il faut se rendre à l'évidence, selon Nathalie Zaltzman<sup>26</sup>, « la réalité impose au Moi de ramasser ses objets perdus ». Elle se charge de restituer de force cela même qu'on voulait égarer, ignorer, abolir, exclure de soi.

Je dis : remontée d'un souvenir chez Leila... Mais au fond, pouvons-nous en être sûrs ? Est-ce véritablement un souvenir exhumé à la faveur d'un travail d'archéologie ? S'agit-il vraiment d'une scène de séduction advenue ou bien d'un fantasme construit au cours de l'analyse à la faveur du transfert ? Au bout de nombreuses années d'analyse, ne sommes-nous pas devant cette oscillation présente dans tout processus analytique, renvoyés au tournant de 1897. Allons-nous accomplir le trajet freudien qui va de la croyance dans la réalité des faits de séduction jusqu'à l'ébranlement de cette conviction, ouvrant la voie à l'élaboration du fantasme ?

Laurence Kahn<sup>27</sup> fait l'hypothèse que la première théorie du trauma avait servi pour Freud de défense contre la connaissance de l'Œdipe. Les doutes et l'abandon de la Neurotica ont été contemporains du deuil de son père en même temps que des doutes sur les théories de Fließ. Et Freud (fils, patient, ami), en 1897, d'un seul mouvement « a rapatrié dans l'espace intrapsychique la vérité d'une fiction. » Quant à Leila, elle doute. Sur ce trouble concernant la nature même du souvenir, un rapatriement aura-t-il lieu ? Le travail analytique se poursuit...

### En conclusion

Dans la cure de Leila, la réalité extérieure a surgi à plusieurs reprises imprimant des modifications dans la situation analytique. Départ de sa première analyste, disparition de ma salle d'attente puis déménagement de l'analyste conduisant à la mise en place d'une séance à distance des corps. On parle volontiers des attaques

---

26. N. Zaltzman, « La réalité est-elle paranoïaque ? » *Topique*, n° 67, 1998, p. 37-56.

27. L. Kahn, « On avait perdu le sol de la réalité », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, 2002/2, n° 6.

du cadre perpétrées par le patient. Qu'en est-il de celles amenées par l'analyste lui-même ? Je ne parle pas des erreurs de maniement mais de ce qui s'impose à l'analyste quand celui-ci fait face lui-même au principe de réalité ?

José Bleger<sup>28</sup> distingue d'une part, le processus et d'autre part, le non processus, c'est-à-dire les constantes du phénomène : le cadre. Leila vient à ses séances, payant sans jamais rechigner, respectant la règle fondamentale, apportant des rêves... Mais la disparition de ma salle d'attente et l'annonce de mon départ ont créé une brèche par laquelle la réalité extérieure s'est infiltrée, modifiant le cadre dont on peut penser qu'il est devenu processus. Si l'on suit José Bleger, le monde fantôme du patient demeure tout à coup sans réceptacle.

Un cadre suffisamment stable est souhaitable pour que se développe le processus analytique, tout comme la symbiose avec la mère permet à l'enfant de développer son Moi. Mais, aussi vrai que la symbiose mère/bébé est, et doit être, temporaire, le cadre immuable est un idéal qui ne peut jamais être tenu indéfiniment quand la réalité s'en mêle. Et le faut-il vraiment ?

La crainte de l'effondrement occupe Leila. Si l'on suit Donald Winnicott dans son article du même nom<sup>29</sup>, cette crainte est celle d'un effondrement déjà survenu vers les débuts de la vie du sujet mais qui n'a jamais pu être éprouvé comme tel. Il est impossible de se souvenir de quelque chose qui n'a pas eu lieu parce que le sujet n'était pas encore là pour que ça ait lieu en lui. La seule possibilité est que le patient fasse pour la première fois, dans le présent, c'est-à-dire dans le transfert, l'épreuve de cette chose passée. Peut-être que la voie est ouverte pour que l'angoisse disséquante soit éprouvée dans le transfert. Selon Donald Winnicott, seules les défaillances et les erreurs de l'analyste permettront au patient de recueillir peu à peu la faillite originelle de l'environnement. « Tout cela est douloureux et long, mais ce n'est pas vain », écrit Donald Winnicott. Dans le cas de Leila, c'est la réalité extérieure qui est venue imprimer des modifications au cadre analytique. Ces modifications ont été vécues sans nul doute par Leila comme des manquements de ma part. Peut-on penser que, venant s'inscrire dans le transfert, ces manquements ont permis à Leila d'éprouver un effondrement passé et d'en transformer l'issue grâce au réceptacle suffisamment bon de l'analyse ?

Ne faut-il pas lâcher l'Idéal pour être au plus près du transfert ?

---

28. J. Bleger, « Psychanalyse du cadre psychanalytique », *Crise, rupture et dépassement*, Dunod, 1979, p. 255-285.

29. D.W. Winnicott, « La crainte de l'effondrement », *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, NRF, Gallimard, 2000, p. 206-216.

## *Discussion du texte d'Isabelle Cahingt*

*Brigitte Hüe-Pillette*

Comme je participais à un séminaire ouvert, interrogée sur le thème de nos samedi-débats, je répondis « la réalité », une des participantes me lança : « la réalité, vous en êtes encore là ! », je me suis demandé alors où ça, là ?

Dans ce très beau texte, tu nous fais tout d'abord part d'un paradoxe, la réalité est souvent employée pour qualifier ce qui n'est pas réel, comme par exemple la réalité virtuelle, augmentée ou fictionnelle.

Dans un premier temps tu exposes le concept de réalité tel qu'il s'élabore au début de l'œuvre freudienne, puis sa déconstruction liée à l'abandon de la Neurotica, avant d'illustrer ton point de vue par un cas clinique saisissant.

Tu cites, Nathalie Zaltzman, pour qui « un fait est un fait ». Cette remarque provoque en moi une première interrogation : vraiment ? mais qu'est-ce qu'un fait ?

La réalité ainsi que nous le verrons en suivant ton argumentation, est ainsi : insaisissable, énigmatique, car faussement simple, faussement univoque, faussement là... Une réalité qui, nous échappe et s'esquive, au moment même où nous pensons la saisir et en avoir circonscrit les contours.

Dans une première partie, tu explores la dialectique des deux pôles qui ont construit le monde : le sujet et la réalité, et tu décris le mouvement du sujet pour lequel l'hallucination première, nécessaire et indispensable un temps, tourne court et, reste insatisfaisante.

Le développement et la séparation de la réalité extérieure d'avec la réalité intérieure, repose sur une opération du Moi, qui dialectise sa fonction et étaye cette différenciation selon un principe économique.

Cependant, dans la constitution de la réalité extérieure quelque chose est perdu pour le sujet : la fusion initiale avec l'objet. Le tout, le un, l'unité première.

Pour que le deux advienne, il faut perdre une illusion, celle de la complétude initiale, du tout, du un, vers lequel, le sujet, tendra malgré tout. Alors qu'est-ce qui du dualisme pulsionnel, pulsion de vie-pulsion de mort, permet cette séparation et est-ce que le Moi-plaisir, renonce vraiment à la fusion, sans cesse redésirée, dès lors qu'elle est perdue ? Pourquoi renoncer au fantasme d'un Amour unique et total, à l'illusion d'un désir de retour à cet état d'origine, narcissisme premier, pourtant définitivement disparu ? Ainsi ne cherchons-nous pas, sans arrêt à nous séparer, tout en souhaitant retrouver l'illusion d'un tout indifférencié, fantasmant que c'est cela l'amour avec un grand A : l'état fusionnel, constitutif du premier temps de la réalité interne ?

Dans la deuxième partie de ta conférence, tu fais tienne la remarque de Catherine Chabert selon laquelle tout parcours analytique doit passer par l'abandon de la prééminence de la réalité, externe, au profit de la réalité psychique, construite sur le fantasme, et le désir. Il s'agit, ici, du bouleversement que va représenter la création freudienne de la réalité psychique dans le paysage analytique, au profit de cet indépassable, qu'elle constitue.

L'abandon de la Neurotica et de la théorie de la séduction qui en découle est le premier temps de l'élaboration de la construction de la réalité interne. Ainsi, le traumatisme se construit-il sur la scène psychique, prenant corps dans le temps second de l'après-coup.

La vérité est une fiction et la découverte freudienne, une bombe qui reste tout aussi subversive qu'à ses débuts. N'y aurait-il de réalité que construite ou reconstruite, sur la base des souvenirs et de la mémoire ?



C'est la nature même de la réalité qui est interrogée. Le sujet reconstruit la scène traumatique sur sa scène intime et, ce faisant, disjoint parfois le fait, de sa perception de la réalité. Mais que produit l'invention du fantasme, dans la réalité ? Il s'agirait, selon toi, d'abandonner l'espoir d'exhumer l'objet enseveli et de la perte en l'illusion de la prépondérance de la réalité externe sur la réalité interne.

Freud, passe du père séducteur, à la mère séductrice qui participe, dans les soins donnés, à l'élaboration de la fantaisie fantasmatique de son enfant. Ce mouvement, permettrait-il de passer des faits à l'effet du fantasme, en une dialectisation entre, « la reconnaissance de la vérité historique, d'une part et l'actualisation du fantasme sur une autre scène, d'autre part », au nom d'un sujet en construction, soumis au principe universel de réalité ?

Dans le cas de Leila, tu nous montres comment, au lieu de circonscrire la réalité extérieure au dehors de la séance, tu l'intègres au mouvement de l'analyse, pour en faire du matériau psychique, bousculant ainsi les points de vue habituels.

À travers la substitution d'une analyste à une autre, ta patiente flirte avec l'hallucinatoire du début de ton texte. Tu te saisiss, ensuite, d'un nécessaire éloignement géographique de ta part, pour poursuivre le travail et déboucher sur le souvenir d'une mère aux prises avec le dilemme du désir d'avortement et de l'abandon de son enfant.

En intégrant les bouleversements extérieurs au cadre analytique, tu en fais des objets d'une scène fantasmatique, interne et intime, où se rejouent différents remaniements et où l'histoire personnelle de ta patiente va rejoindre, à travers et grâce aux modifications de la réalité extérieure, les remaniements de sa réalité intérieure.

Je me suis demandé si, à ton sens, la fausse-couche, ne marquerait-elle pas, un avortement d'elle-même, et une expulsion d'un « fœtus-moi », en dehors de son ventre ? Est-ce que ce serait à partir de là, que le ventre de l'analyste pourrait devenir « suffisamment bon » et accueillir le transfert de ta patiente ? Est-ce qu'on pourrait dire que cet événement extérieur, et intérieur du point de vue de ta patiente, inaugure l'instauration d'un travail analytique, par ce qui se présente comme le meurtre d'une partie d'elle-même, moi et non-moi à la fois ?

À partir de l'instauration d'un cadre analytique à 3 séances, avec l'intégration de ce que tu appelles « les erreurs et les défaillances », en raison même de ces défaillances, si je suis tes propos, ta patiente va pouvoir reconvoquer, notamment au travers d'une sensualité mise au service de l'analyse, par le travail du rouge et des couleurs, les démons de sa mise au monde. La construction d'un souvenir-écran, attestera de la richesse de votre travail. Je tiens à souligner ici, l'extrême vivacité, la vitalité de la co-construction que tu élabores avec Leila, avec comme point principal, l'idée que ce sont précisément les défaillances et les manquements, ainsi que les divers surgissements de la réalité extérieure qui vont permettre, en étant intégrés dans le travail analytique de construire, la trame analytique, grâce à une parole partagée. Ton hypothèse est que ce sont précisément des manquements, et des défaillances du cadre, qui, trouvant un lieu psychique, selon le texte de Winnicott, pourront malgré tout, permettre d'élaborer cet effondrement qui sans cesse plane et menace ta patiente. Ce qui m'amène à me demander, pourquoi, certaines défaillances du cadre peuvent être productives quand d'autres sont délétères ?

Le parcours analytique de Leila rejoindra, dans un mouvement de balancier, entre le dedans et le dehors, le Moi et le non-moi, empruntant le chemin du renoncement, et de la construction, sa vérité subjective.

De la réalité à la vérité, s'inscrit le temps d'une perte et d'une désillusion partagées entre l'analyste et son patient, entre ta patiente et toi.

« Toute ressemblance avec des faits ou des personnages ayant réellement existé, serait purement fortuite ».

Je vous remercie.

# *Un substitut si imparfait*

*François Royer*

Moi, je ne sais pas de quels yeux  
J'aurais pu regarder mon père en face, si j'étais allé chez Hadès,  
Ni non plus ma mère, la pauvre !  
Œdipe<sup>1</sup>

## **1/ Problématique**

Quand on cherche à cerner ce qu'est la réalité, on tombe sur une sorte de paradoxe. Le mot « réalité » a été forgé au XIII<sup>e</sup> siècle à partir du latin médiéval *realitas*, lui-même forgé à partir du latin classique *res*, la chose. La chose est matérielle et s'oppose à l'idée, au concept, à la représentation. Apparemment donc, ce terme pose une distinction claire et non paradoxale entre « chose », d'une part et « idée », d'autre part. Mais, en pratique, la « chose » n'est pas appréhendable en dehors de l'idée que l'on s'en fait. Il n'y a pas de réalité sans pensée pour la décrire. Et, de plus, la réalité pose le problème de sa perception : peut-on imaginer une réalité sans témoin pour la percevoir ? Le concept de réalité décrit donc un phénomène complexe, où s'intriquent la chose, la perception de cette chose et la pensée que l'on s'en fait.

Au Moyen-Âge, le terme latin *realitas* était utilisé dans la discussion théologique sur la présence réelle du Christ au moment de l'Eucharistie. La question était de savoir si ce rituel religieux était symbolique ou si le Christ était réellement présent dans « hostie » bénie par le prêtre. On voit à quel point, dès l'origine, ce terme était ambigu, désignant aussi bien une chose matérielle qu'une chose spirituelle dont la matérialité était affirmée par un dogme et par une croyance.

Le concept de réalité semble glisser sur une ligne de coordonnées qui va du plus objectif, « la réalité », la chose en soi, au plus subjectif, « ma réalité », ma vision de cette chose. Or, entre la chose en soi et la vision singulière de cette chose, il y a un monde. Un monde qu'on appellera aussi « réalité » car finalement celle-ci ne peut être qu'une vision, ou qu'un ensemble de visions la constituant.

Dans cette conception subjective de la réalité, la question de savoir si telle vision est partagée ou non n'est pas anodine. Le délire est une réalité subjective singulière et généralement non partagée, quoique le délire paranoïaque puisse l'être. De même, la religion est sans doute la réalité subjective la plus répandue, la plus partagée et la plus admise socialement. Le fait qu'une croyance soit partagée et admise par le plus grand nombre n'est pas un gage de vérité ; la réalité tiendra ici dans l'existence même de la croyance, dans son action performative.

Depuis que François Hartmann m'a proposé cette réflexion sur la réalité, l'idée qui s'est imposée à moi est que la réalité est avant tout la conception que nous en avons, et que cette conception est une construction du monde que nous effectuons et remanions en permanence. Vision ou construction du monde me semblaient

---

1. Sophocle, *Œdipe Roi*.

constituer le seul axe par lequel nous pouvons accéder à la réalité et, par un de ces glissements du langage, me paraissent être devenues la réalité elle-même.

Pourtant, la réalité n'est pas que cela. Elle est aussi tout le contraire : ce qui s'oppose de l'extérieur, ce qui vient troubler la vision, la croyance ou la théorie, ce qui dérange l'univers mental.

Pendant que j'écrivais ces lignes, un décès s'est produit brutalement dans mon entourage. La secousse provoquée par cette mort inattendue est venue me rappeler à quel point la réalité est aussi ce qui nous heurte. Dans ce sens, la mort est peut-être la plus puissante des réalités. L'appareil psychique de l'Homme s'est probablement développé à partir de la conscience de la mort et de l'angoisse que cette conscience génère. Les rites de mort et les croyances ont pris un essor considérable et les interrogations concernant la mort ont stimulé le développement psychique.

Il n'y a pas de représentation de la mort dans l'inconscient. Nous ne parvenons pas à nous représenter directement cette réalité-là. Ce caractère d'irreprésentabilité de la mort génère toutes les constructions imaginaires et fantasmatiques dont nous la revêtons. La réalité ne peut pas toujours être représentée facilement et cela pousse la psyché à construire des théories. La religion est vraisemblablement l'une de ces théories dont le but principal est de répondre à l'angoisse de mort. On pourrait dire que, d'une façon très générale, la réalité est ce qui pousse la psyché à produire des représentations.

## 2/ Nouvelle Jack London

L'idée d'une réalité construite m'a fait penser à *Construire un feu*, une nouvelle de Jack London<sup>2</sup> écrite en 1908. Il s'agit d'un récit court et enlevé. Dans le grand nord canadien, un homme marche seul par un froid polaire : moins cinquante degrés sous zéro. Il rejoint un campement de chercheurs d'or en suivant une piste qui se perd dans la neige.

Toute la nouvelle est baignée par une lumière très particulière, « froide et grise, très grise et très froide ». Bien que le récit s'ouvre avec l'aube et s'achève avec le jour tombant, il n'y a « pas de soleil » car, à cette époque de l'année, dans les hautes latitudes, le soleil ne se lève pas à l'horizon. Une « belle journée » étrange, baignée d'une « légère obscurité ». Quelle pourrait être la signification de cette lumière si particulière dans un écrit au style réaliste : serait-ce le récit d'un rêve ?

Tout d'abord, l'homme avance d'un bon pas, suivi de son chien. Il s'agit d'un chien-loup typique des régions polaires – de ceux que l'auteur affectionne tout particulièrement. L'homme avance dans le froid, mais il est chaudement vêtu et il emporte avec lui son déjeuner. Si tout va bien, il arrivera au campement avant 18 heures.

Cet homme, ce n'est pas un rêveur. Il n'a « aucune imagination ». « Doué d'un esprit vif face aux réalités de la vie, il ne s'intéresse qu'à ces réalités, et non à leur sens ». C'est le contraire d'un Don Quichotte contemplant des moulins à vent et les prenant pour des géants. Pour lui, « cinquante degrés sous zéro, c'est un fait et rien de plus ».

Donc, s'il maintient l'allure, il sera au chaud avant la nuit. Mais un problème survient : il marche dans un trou d'eau provenant d'une source souterraine que la neige dissimulait. Or, par un froid si dur, il ne peut rester mouillé car ses pieds gèleraient très vite. Le « vieil homme de Sulphur Creek » le lui avait bien dit : par moins 50 degrés, il ne faut jamais partir seul. Il va donc falloir construire un feu pour se sécher...

Avec la nature sauvage, l'homme et le chien-loup, ce « vieil homme de Sulphur Creek » est en quelques sortes le 4<sup>e</sup> personnage de l'histoire. Sulphur Creek est un lac perdu dans le Yukon, au nord-ouest du Canada.

---

2. J. London, *Construire un feu*, Edition Libretto. Voir aussi M. Gribinski, « Construire un feu Aimer un père », *Le trouble de la réalité*, « NRF », Gallimard.

Le « vieil homme de Sulphur Creek », parfois bizarrement traduit par « le vétéran » dans la traduction française, se nomme « Old man » dans le texte anglais. Littéralement, le « vieil homme », mais, au sens figuré, cette expression désigne aussi un père. « My old man » signifie « mon père ».

Serait-ce un père que l'homme a emmené avec lui sans le savoir ?

Cet homme si pragmatique, qui a voulu croire qu'un fait est un fait et qu'il suffit de « ne pas perdre la tête » pour s'en sortir en toute circonstance, cet homme est occupé par une *autre* réalité. Et c'est peut-être bien cette autre réalité qui l'aveugle et lui fait négliger *la* réalité.

Peut-on imaginer que le chien-loup soit à la place du psychanalyste ? Témoin silencieux de ce drame solitaire, il suit l'homme dans toute sa folie. En quelque sorte, c'est lui qui soutient la réalité du récit. Le chien sait, car des générations d'ancêtres lui ont transmis ce savoir, cet instinct, il sait qu'il fait trop froid pour suivre la piste et qu'il faudrait se mettre au chaud et attendre des jours meilleurs, alors que l'homme a perdu ce savoir instinctif. Chez l'homme, l'instinct a été supplanté par un inconscient dont la force d'attraction trouble la vue. C'est peut-être aussi cela qui rend la lumière si étrange.

Alors que l'homme a « l'esprit vide », le chien-loup est « déprimé par ce froid », et même « désappointé ». « Une ardente mélancolie [brille] dans ses prunelles ». Les affects sont de son côté, comme il arrive que nous ressentions avec un patient des affects que le patient ne semble pas ressentir mais que nous pensons qu'il devrait ressentir.

Tout à coup, alors que le froid est en train de l'envahir de plus en plus, « une idée de sauvage » naît dans la tête de l'homme : « il tuerait le chien et enfouirait ses mains [gelées] dans son cadavre encore chaud, jusqu'à ce que leur engourdissement disparaisse. Alors il pourrait allumer un autre feu »

Sommes-nous parfois, psychanalystes, le chien-loup de l'histoire ? Il n'est pas rare que nous rencontrions la haine dans le transfert. Une analyse qui n'aurait pas touché à la haine serait-elle une analyse ? Je pense à cette patiente dont j'incarne parfois la mère toute puissante et folle et qui, dans ces moments-là, taille le processus analytique en pièces.

Mais les limites psychanalytiques du chien sont réelles : comment pourrait-il interpréter la présence d'un père en arrière-fond de ce cauchemar ? Comment pourrait-il pointer que la tentative de meurtre vise peut-être un autre objet et que la réalité apparente n'est qu'un reflet du monde interne ?

Faute de pouvoir accorder à ses fantasmes leur place réelle, leur poids et leurs effets, cet homme poursuivra son destin funeste, car les Hommes refusent de croire à la réalité matérielle.

### 3/ Freud à Fliess

En écrivant à son ami Fliess qu'il « ne croit plus à ses neurotica »<sup>3</sup>, Freud ne dit pas qu'il renonce à sa théorie. Comme l'a finement souligné Dominique Billot au dernier Débat du samedi, il n'y croit plus, ce qui n'est pas la même chose. Une « croyance » a cédé le pas, lentement, « ces derniers mois », pour laisser place à une nouvelle dimension de la réalité qui « lentement se fait jour en [lui] ». Quels sont les facteurs d'une telle transformation ? Il en énumère un certain nombre. En premier lieu, ce sont des déceptions répétées dans le travail clinique. « Déceptions continuelles (...), fuite des patients (...), absence de succès complets », écrit Freud : le constat est amer et douloureux. La clinique de l'hystérie impose sa réalité à Freud qui se voit contraint de remettre la théorie sur le métier et de renoncer, provisoirement tout au moins, à « l'espoir d'une renommée éternelle et d'une richesse assurée ».

La lettre du 21 septembre 1897 déploie un véritable processus au cours duquel Freud se confronte à la réalité de l'hystérie. Il a cherché à la comprendre, à la cerner, à la définir. Il a échafaudé une théorie qu'il

---

3. S. Freud, *Lettres à Wilhem Fliess 1887-1904*, PUF, p. 334.

appelle ses *neurotica*, dans laquelle l'étiologie de l'hystérie se rapporte à une scène de séduction durant l'enfance. L'enfant a été séduit par un adulte pervers, un père pervers, seulement ça ne colle pas, parce qu'il faudrait nécessairement plus de pères pervers qu'il n'y a d'hystériques et que ça ferait vraiment beaucoup. Argument probabiliste, donc. La réalité s'impose par la statistique. Freud se heurte à la ténacité des faits qui l'obligent à reprendre sa réflexion. Elle le conduira à une nouvelle hypothèse particulièrement fructueuse, celle de la « réalité psychique ». Le remaniement opéré ne porte pas sur le scénario supposé (« un père séduit un enfant »), mais sur le type de réalité dans laquelle ce scénario est susceptible de s'effectuer. Freud invente une nouvelle réalité où sa théorie puisse fonctionner. Désormais, la réalité se trouve augmentée d'une catégorie supplémentaire, d'un nouveau lieu.

Si on lit cette lettre à Fliess comme le paradigme d'une situation de confrontation à la réalité extérieure, on peut penser que celle-ci agit comme une contrainte qui résiste à la représentation théorique du monde telle que nous l'élaborons. Cette contrainte impose parfois des démentis à la théorie, ce qui nous amène, dans le meilleur des cas, à la revoir. Dans le pire des cas, on peut toujours maintenir la théorie erronée et traiter la réalité par le déni. Mais le déni a un prix.

L'homme de la nouvelle de Jack London n'a pas traité la réalité du monde polaire par le déni. Ce qu'il a négligé, c'est son monde interne. Le trouble est lié à l'absence de considération du monde interne et des enjeux que ce monde projette dans la réalité extérieure.

La confrontation à la réalité telle qu'elle apparaît dans la lettre à Fliess enclenche un cycle susceptible de se répéter : La *réalité* fait produire une *théorie* à laquelle on adhère par *croissance*, jusqu'à ce qu'une *déception* survienne, ouvrant alors à une *nouvelle réalité* ou, plus précisément, à une *nouvelle couche de réalité* ; et le cycle recommence : théorie, croissance, déception, nouvelle réalité, etc. Ici encore, réalité et représentation de la réalité s'entremêlent. Au sens strict, la réalité ne devrait pas être modifiée par la théorie qu'on s'en fait. Et pourtant, la recherche théorique dévoile de nouveaux pans de la réalité ; ce faisant, elle crée de nouvelles réalités.

Dans ce cycle, la déception a un rôle clé puisque c'est par son occurrence que la croissance cède le pas et qu'une nouvelle réalité peut être prise en compte. Cependant, la déception n'est pas chose facile. Elle est toujours plus ou moins douloureuse et signe ici la perte de ce qui avait jusque-là servi de support à la compréhension du monde. La déception est mentionnée dans cette lettre comme première cause de la remise en question de la *neurotica*. On voit qu'elle enclenche un processus analogue à celui du deuil, dans lequel il s'agit d'accepter une perte et de l'élaborer. Le fait que la déception puisse se produire indique la capacité de prise en compte de la réalité. Cela n'est pas toujours le cas, soit parce que la déception est trop grande, soit parce que le moi est trop fragile pour la supporter<sup>4</sup>.

La révision théorique a ajouté une nouvelle couche de réalité sans enlever l'ancienne. Il me semble que Freud procède de cette manière dans toute son œuvre. Il ne retire jamais ce qu'il a écrit : il ajoute. La deuxième topique n'a pas supprimé la première. Le narcissisme n'a pas supprimé l'auto-érotisme. Et ainsi de suite.

Ce procédé caractéristique de l'écriture freudienne est également caractéristique de l'appareil psychique de tout individu. La constitution de l'appareil psychique s'effectue par des ajouts successifs, chaque nouveauté s'additionnant au fonctionnement antérieur sans pour autant le mettre hors service. Même lorsqu'un clivage survient, par exemple dans le moi, les deux parties clivées poursuivront leur destin propre sans que l'une n'éteigne ou influence l'autre. L'appareil psychique s'incrémente ainsi de nouvelles couches permettant de prendre en charge différentes dimensions de la réalité.

La « réalité subjective » serait une construction du moi intégrant toutes ces dimensions. À commencer par la réalité matérielle, événementielle, d'une part et la réalité interne, psychique, d'autre part. Cette « réalité subjective » est différente de ce que Freud a nommé « réalité psychique », puisque cette dernière désigne

---

4. Voir aussi S. Freud, *Deuil et mélancolie*, OCF XIII, 1915.

spécifiquement le « désir inconscient et les fantasmes connexes »<sup>5</sup>. Elle est également différente de la réalité externe, dont la qualité propre est d'être étrangère et insaisissable.

La « réalité subjective » serait donc cette synthèse faite par le moi et produisant un récit du monde. Le moi fabrique sa réalité. Dans cette synthèse, ce que nous appelons *la* réalité n'est qu'une des contraintes qui s'imposent au moi. Car le moi doit composer avec ses autres maîtres que sont le ça, le surmoi et les instances idéales. Dans « ces relations de dépendance du moi »<sup>6</sup>, la réalité n'a la place que d'une instance parmi d'autres et elle n'a pas toujours le dernier mot, loin s'en faut. Ainsi, le moi est à la fois le lieu de notre connaissance et celui de notre méconnaissance.

La dimension paradoxale de la réalité pour le sujet – le fait que cette réalité ne puisse avoir une existence en dehors de sa représentation – implique que la réalité externe passe nécessairement par le filtre du moi. Le moi devient ainsi la caverne de Platon de la réalité : le lieu où son reflet se forme. Reflet dynamique, plus cinématographique que pictural.

Un de mes patients, monteur dans l'audiovisuel, a buté sur le mot « suspension » dans l'expression qui lui revenait à l'esprit. Il se souvenait que cette expression se terminait par « incrédulité », mais il ne retrouvait pas le mot précédent. À la séance suivante, il avait retrouvé le mot et pouvait reformer l'expression « suspension d'incrédulité » qui désigne, m'apprenait-il, ce moment où ce que nous voyons sur la scène du théâtre, les 3 chaises, la lampe et l'acteur, devient une histoire. Il y a effectivement un point de bascule où quelque chose s'anime et ce que nous voyons devient autre. Je pensais à *Dogville*, film de Lars Von Trier réalisé sans décor, sur un plateau noir marqué de repères blancs. À un moment donné, on voit effectivement le village qui n'a pourtant pas été représenté. Nous comblons ainsi les lacunes de la réalité pour organiser une fiction qui nous semble cohérente.

Dans sa lettre à Fliess, Freud utilise l'expression « fiction investie d'affect »<sup>7</sup> pour désigner ce que la psyché produit à partir de la réalité, qu'elle soit interne ou externe. Le problème pour lui est alors surtout de comprendre ce qui permet à l'appareil psychique de distinguer l'interne de l'externe. La réalité subjective me semble être précisément une « fiction investie d'affect ». Le moi y conjugue les éléments externes et internes de la réalité.

Comment s'élabore cette fiction ? Est-ce l'affect, par sa liaison à des fictions antérieures, qui oriente la fiction actuelle ? Ou est-ce, au contraire, la fiction elle-même, organisée d'abord par un besoin de cohérence logique, qui génère l'affect ?

Après quelques associations sur le mot « suspension » qu'il reliait d'abord à l'apesanteur, par exemple celle d'un liquide en suspension, mon patient me dit que quelque chose le dérangeait. « L'image, disait-il, pour autant qu'on ne l'ait pas trop trafiquée, qu'elle ait été saisie sur le vif par une caméra, l'image est une sorte de vérité sur le monde. Elle dit quelque chose du monde tel qu'il est. Mais, au montage, on ne peut pas garder tous les rushes, on va devoir choisir, ne serait-ce que par contrainte de temps, et là on va forcément mentir. Au minimum, c'est un mensonge par omission ». Il me donna un exemple : un documentaire avait été fait sur un groupe de musique issu d'un quartier défavorisé. Le groupe redistribuait beaucoup d'argent dans le quartier et agissait en bienfaiteur. Mais les membres du groupe tenaient des propos clairement homophobes qui entachaient cette image. Finalement, les propos homophobes n'ont pas été retenus au montage. Le groupe a gardé sa belle image. Mensonge par omission.

Ce récit, tout en se déroulant, avait opéré autre chose. « L'incrédulité » en moi s'était également suspendue. J'étais séduit, une fois de plus, par ce patient. De quel mensonge par omission me parlait-il, en réalité ?

---

5. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 2007, p. 391.

6. S. Freud, « Le moi et le ça », *OCF*, PUF.

7. S. Freud, *Lettres à Wilhem Fliess 1887-1904*, PUF p. 335.

Quelle scène homosexuelle inconsciente avait été escamotée ? Ce patient n'est pas en analyse. Il s'agit d'une psychothérapie en face à face dans un cadre assez souple, sans séance fixe. Je lui ai proposé de formaliser plus nos rencontres, mais il a refusé. Sa venue en thérapie a été déclenchée par la naissance d'un fils à laquelle il ne s'attendait pas vraiment. Il était très heureux de cette naissance, mais elle avait provoqué en lui des images de mort très angoissantes.

Dans ce dispositif souple, il a longtemps été difficile de repérer des points de tension transférentiels. L'oubli de « suspension » ouvrait une perspective inattendue. Mais j'ai eu l'impression que j'avais été plus surpris que lui par ce moment, comme s'il avait immédiatement refoulé ce qui venait d'émerger. C'est une difficulté du cadre psychothérapique, me semble-t-il, où le face à face monopolise l'attention au détriment du lien avec le monde interne.

Si on considère la réalité subjective comme une dimension de la réalité produite par le moi, on devra tenir compte, dans la cure, d'une dimension supplémentaire : le transfert. Dans la cure la réalité s'actualise dans le transfert. De quelle réalité s'agit-il ? *A priori*, d'une réalité psychique qui retrouve droit de cité *via* la répétition transférentielle. Cependant, cette répétition a bien lieu dans ce cabinet-là, avec cet analyste-là, c'est-à-dire dans une réalité matérielle donnée. « Que se serait-il passé si j'avais fait une analyse avec un autre analyste ? », me demandait Alice.

Pour Freud, le travail analytique doit retrouver les traces du passé oublié et en construire « une image complète dans toutes ses parties essentielles »<sup>8</sup>. Ce travail de construction dans l'analyse est-il de même nature que la construction subjective de la réalité ? Je voudrais mettre cette question en discussion à partir d'un fragment de cure et du texte freudien.

#### 4/ Alice

Dans la cure d'Alice, un souvenir est venu occuper une place centrale pendant une assez longue période. Il s'agit d'un souvenir typique de « scène de séduction ».

Voici le souvenir en question :

*Elle est enfant. Elle ne sait plus exactement quel âge. Elle hésite entre 8/9 ans ou un peu plus, 10 ans ? Parfois, 12 ans. Son frère, qui a 5 ans de plus qu'elle, est là. C'est donc un adolescent. Il est avec deux copains. À certains moments, à certaines périodes de la cure, je ne sais plus s'il y a 2 ou 3 garçons. Il y a toujours son frère et le voisin, le fils des voisins de ses parents. La scène se déroule dans le jardin de la maison familiale où elle a grandi. Les garçons l'appellent. Ils lui demandent de leur faire une fellation. Elle la fait à l'un d'eux, peut-être aussi à un 2<sup>e</sup>. L'un des garçons rigole, ou peut-être les trois. À son frère, non, elle ne l'a pas fait.*

Le récit de cet événement s'est organisé au cours de la 3<sup>e</sup> année de l'analyse. Il s'est constitué progressivement, par touches successives, avec quelques variations. Elle y est revenue de très nombreuses fois, soit directement, soit par des associations ou des rêves qui se référaient à une partie de la scène. Ce récit avait été précédé de deux autres éléments qu'elle rattache très clairement à « ce qui s'est passé dans le jardin » : tout d'abord, un moment d'angoisse survenu lorsque son père a proposé à sa fille, un été, de dormir dans le jardin sous la tente. Jeu apparemment innocent entre le grand-père et la petite-fille qui n'a pas laissé Alice en paix de la nuit. Dans un second temps, elle m'a raconté une longue discussion avec sa mère au cours de laquelle celle-ci lui a confié avoir été victime d'inceste par son frère pendant des années. « Est-ce que les choses se répètent ? » me demandait-elle. « Je ne veux pas que ma fille subisse la même chose. »

---

8. S. Freud, « Constructions dans l'analyse », *Résultats, idées, problèmes II*, p. 270.

Aussi surprenant que cela puisse me sembler, *a posteriori*, ces éléments ont suscité en moi très peu de constructions au moment où ils sont survenus dans la cure. La notion de souvenir écran et le texte *Un enfant est battu* étaient quelque part en arrière-plan de mes pensées, mais je ne me représentais pas les choses de façon précise.

Pourquoi ce phénomène ?

La première explication pourrait être qu'à ce moment-là de la cure, il n'était pas nécessaire de disposer d'une élaboration très fine. Il était tout à fait possible de rester à l'écoute longtemps en acceptant la passivité et l'oubli qui la caractérisent.

Dans les années 1890, Freud aurait sûrement rangé un tel souvenir dans la catégorie des scènes de séductions infantiles venant corroborer sa *neurotica*. Plus de 100 ans plus tard, nous nous trouvons dans une situation très différente de la sienne. Freud a découvert la psychanalyse comme Christophe Colomb l'Amérique. Pour ce qui nous concerne, la théorie a été largement développée, augmentée et discutée. Nous voyageons avec un lourd bagage théorique qui peut parfois se montrer encombrant. Les analystes d'aujourd'hui ont besoin d'oublier la théorie pour pouvoir retrouver avec chaque patient le chemin depuis l'invention de la *neurotica* jusqu'à sa remise en question.

Ces réflexions n'épuisent évidemment pas la question de savoir ce qui m'a autant passivé dans l'écoute. Le deuxième facteur, probablement le plus puissant, reste certainement l'action du fantasme inconscient qui générait lui-même de la passivité, comme je m'en rendrais compte plus tard.

Une fois qu'elle l'a racontée, Alice est revenue associativement de très nombreuses fois à cette scène, en faisant parfois varier le récit, ou en insérant la scène dans un rêve. L'attitude surprotectrice qu'elle avait toujours eu envers son frère a laissé place à de la colère, puis s'est de nouveau modifiée.

Par ailleurs, un lien s'est établi pour elle entre « la scène du jardin » et son angoisse de la nuit où son père avait campé avec sa fille. « C'était juste au même endroit », m'a-t-elle dit.

Elle s'est aussi longuement demandé en quoi cette histoire répétait celle de sa mère, à ceci près que pour elle « ça n'avait eu lieu qu'une fois » alors que pour sa mère « ça avait duré des années ».

Un jour, elle m'a raconté un rêve très court. C'était au début de la séance. Elle parlait de sa voix habituelle, vive et presque enjouée. « J'avais un point noir sur le visage, je l'ai gratté et du pus est sorti. Ça a coulé, coulé, coulé... ça n'arrêtait pas de couler... il y en avait partout... ».

Étrangement, le récit de ce rêve a provoqué en moi un dégoût très fort. « C'est dégueulasse, me suis-je dis en moi-même ; c'est à vomir. » Ce dégoût a duré plusieurs minutes, alors qu'elle poursuivait de sa voix vive et enjouée, comme si de rien n'était. J'étais très surpris par le surgissement brutal de cet affect contre-transférentiel.

Il m'a fallu un peu de temps et une discussion avec un ami analyste pour penser quelque chose à partir de ce rêve. Mon ami a tout de suite pensé aux mains sales, aux doigts dans la bouche, aux bactéries du tube digestif – associations qui m'ont paru étonnantes mais ont relancé mes propres associations sur l'émission d'un liquide épais, gluant qui envahit soudainement la bouche et provoque du dégoût. Était-ce cela qu'elle m'avait fait éprouver, qu'elle m'avait transféré en racontant le rêve ? J'étais l'enfant surpris qui reçoit ce liquide gluant et qui se sent sidéré et dégoûté.

De son côté, elle n'avait rien manifesté de particulier. Elle souriait légèrement, comme à son habitude et ne semblait éprouver aucune gêne. Le rêve ne semblait pas faire événement pour elle. C'est pour moi qu'il s'était passé quelque chose. L'analyse du rêve m'avait conduit au fantasme transférentiel à l'œuvre et à la découverte que dans ce fantasme, j'occupais la position de l'enfant battu plutôt que celle du frère qui bat. Plus largement, ce rêve donnait accès, par la sensation très forte du dégoût, à l'envers de la séduction. Le moche, le sale, le repoussant surgissaient d'un seul coup. Me revenaient à l'esprit ses plaintes concernant son ventre



gonflé, constipé, « plein de merde » disait-elle, là encore sans pudeur, et cette dimension me semblait s'ajouter au sexuel et à la scène incestueuse.

Le surgissement de ce rêve a apporté un nouvel éclairage à la cure. Quel statut accordons-nous au rêve ? À quel ordre de réalité appartient-il ? Ici, le récit du rêve a créé une situation, un événement dans lequel le fantasme inconscient se réalisait. Non pas que le fantasme n'ait pas existé auparavant : il était déjà bien à l'œuvre, mais il y a eu une sorte d'acutisation, une dramatisation aiguë précipitant la scène, comme un précipité se forme dans une solution chimique à partir d'une certaine concentration.

Ainsi, la réalité de la cure s'est-elle précisée à travers le récit du rêve et son effet contre-transférentiel. On pourrait parler *d'effet de réalité* pour qualifier ce type d'événement. La connaissance n'est pas apportée ici par la réflexion théorique, mais par l'écoute de l'action du transfert et son élaboration après-coup. C'est une différence notable entre la psychanalyse et d'autres sciences comme, par exemple, la philosophie ou l'anthropologie. Le transfert est une expérience réellement vécue par les deux protagonistes de la scène analytique. Et le rêve – ou plus exactement son récit – est ici non seulement la voix royale de l'inconscient, mais aussi le théâtre où se réalise l'expérience transférentielle. Il est le lieu où la réalité psychique se manifeste dans la réalité présente.

## 5/ Constructions...

Le travail d'élaboration qui permet de se représenter le transfert aboutit à ce que Freud a appelé une construction. Il y a consacré un article à la fin de sa vie, en 1937. Il me paraît intéressant d'y revenir, non seulement par rapport à l'idée selon laquelle la réalité subjective serait une construction, mais aussi pour le mettre en rapport avec la lettre de 1897, soit avec le début de son œuvre.

Dans son texte *Constructions dans l'analyse*, Freud soutient plusieurs points de vue, quitte à ce qu'ils soient contradictoires. Globalement, le texte expose ce en quoi consiste le travail de construction. Il le compare à celui de l'archéologue « qui exhume (...) un monument du passé<sup>9</sup> ». La seule différence, poursuit Freud, est que le psychanalyste « travaille dans de meilleures conditions » que l'archéologue parce que le matériel recherché pour reconstruire le passé n'a, dans son cas, pas été détruit. Bien au contraire. « Tout l'essentiel est conservé, même ce qui paraît complètement oublié subsiste encore de quelque façon et en quelque lieu ». Tout est là donc, toute l'histoire du patient, même refoulée, est intacte, contrairement aux restes archéologiques fragmentaires. Le travail consiste à exhumer le passé oublié et à le reconstruire, comme l'archéologue refait un vase à partir des éclats retrouvés.

Une fois encore, en 1937, Freud pose le travail de l'analyste comme l'investigation d'un passé oublié qu'il s'agira de mettre à jour. Ce passé, Freud le nomme généralement « vérité historique » et il ne fait aucun doute qu'il le situe dans le champ de ce qu'on appelle communément la réalité<sup>10</sup>.

Cependant, à la différence des années 1890, il ne qualifie plus la scène en termes de scène de séduction. Désormais, il s'agit simplement d'un « fragment de préhistoire oublié » à intégrer dans une construction plus large. L'évolution de la pensée freudienne s'est faite dans le sens d'une déqualification de la scène historique, tout au moins celle de l'individu. L'aspect sexuel est passé dans l'inconscient, dans la réalité psychique, tandis que l'événement historique devenait banal et faisait écran.

S'il paraît clair que « la scène du jardin » dont parle Alice figure parmi les scènes « de séduction » de la neurotica, comment aurait-elle été considérée en 1937 ? Ce type de souvenir fait-il partie des « fragments de vérité historique » ? La construction ne s'est pas opérée dans cette cure à partir de ce fragment, comme on

---

9. S. Freud, « Constructions dans l'analyse », *OCF XX*, p. 63.

10. Réalité historique, dans ce cas.

l'a vu, mais plutôt à partir de l'effet transférentiel d'un rêve. Peut-on penser que le rêve contient et met en scène le souvenir de la scène du jardin ? C'est possible, mais je ne pense pas que le souvenir de cette scène soit ici le plus petit dénominateur commun. Le plus petit dénominateur commun me semble plutôt être un fantasme inconscient que le souvenir du jardin met en scène tout autant que le rêve. Quel est donc ce « fragment de vérité historique » dont nous parle Freud ? En tant qu'événement du passé, on peut le considérer comme un élément de réalité, mais on voit combien il se dérobe et ne nous apparaît que par construction, à partir du transfert.

Dans *Constructions...*, Freud mène un débat contradictoire sur l'élément de vérité historique. Dans un premier temps, il affirme que la construction doit sa force de conviction à la présence de l'élément historique. D'ailleurs, si le patient n'acquiesce pas à l'énoncé de la construction, c'est tout simplement que la mise à jour du passé est restée incomplète. Il y aurait un lien direct entre vérité historique, construction et effet de la construction.

Puis, le texte ouvre une brèche dans ce raisonnement. Je cite à nouveau Freud : « La voie qui part de la construction de l'analyste devrait se terminer dans le souvenir de l'analysé ; elle ne va pas toujours aussi loin. Bien souvent, on ne réussit pas à amener le patient au souvenir refoulé. En revanche, en conduisant correctement l'analyse on obtient chez lui une conviction assurée de la vérité de la construction, ce qui du point de vue thérapeutique a le même effet qu'un souvenir recouvert<sup>11</sup>. »

Surprenant ! Freud soutient là exactement le contraire de ce qu'il disait précédemment. *Exit* la « vérité historique » et ses effets. « En conduisant correctement l'analyse », formule dont on ne sait pas très bien ce qu'elle veut dire, on obtient la conviction du patient et une efficacité thérapeutique identique. D'un seul coup, l'événement et sa réalité historique sont relégués à une contingence. Ce qui compte, c'est d'obtenir la conviction du patient par une conduite correcte de la cure.

Freud interroge immédiatement ce constat : « De quelle façon est-il possible qu'un substitut apparemment imparfait produise quand même un plein effet ? ». Cette question restera sans réponse. Et Freud nous conseillera d'en faire « l'objet d'une recherche ultérieure ».

La fin du texte est encore plus étonnante. Cette fois-ci, ça n'est plus le morceau de vérité historique que Freud fait jouer dans l'équation, mais celui de la construction, c'est-à-dire du texte formé à partir du fragment de vérité, texte qui, ne l'oublions pas, comble des lacunes du passé et se base sur l'intuition de l'analyste, sur sa capacité à deviner. Freud compare ce texte, cette construction, au délire psychotique. Il ne s'agit pas de dénigrer la construction en la qualifiant de délirante, mais au contraire de supposer que le délire des patients psychotiques, tout comme la construction, s'appuie sur un morceau de vérité historique. Là encore, la « croyance marquée de contrainte » qui accompagne le délire « tire sa force justement de cette source infantile », c'est-à-dire du fonds de vérité historique qu'il recèle. Allant jusqu'au bout de sa logique, l'article se termine en faisant l'analogie entre « les formations délirantes des malades » et les « constructions que nous édifions » en analyse.

Je reprends, car le raisonnement est dense. La construction restaure une partie du passé oublié à partir de fragments de vérité historique et de la capacité de l'analyste à deviner ce qui manque. L'adhésion du patient, sa croyance en la construction proposée, tient à la véracité historique de cette construction, à moins que non, qu'un « substitut imparfait » ne produise le même effet thérapeutique. Le délire psychotique s'appuie lui aussi sur un fragment de l'histoire du patient, ce qui explique la conviction délirante du psychotique. Construction de l'analyste et délire fonctionnent donc de manière analogue.

En somme, l'importance de la vérité historique, c'est-à-dire de l'événement passé, dans la construction d'une réalité actuelle est à la fois réaffirmée et remise en question. Génie de Freud de soutenir les contradictions.

---

11. *Ibid.*, p. 70.

En ce qui concerne Alice, je ne considère pas le souvenir de la scène du jardin comme le fragment d'un vase que l'archéologue-analyste aurait découvert en fouillant soigneusement le passé, et qui lui aurait permis d'en reconstruire une image fidèle. Pourtant, c'est une scène à laquelle j'ai toujours cru. Je n'ai jamais douté qu'elle se soit effectivement déroulée, même si le souvenir a été plusieurs fois remanié, comme en attestent les différentes variations dans le récit de ce souvenir. Mais le récit de la scène dans la cure s'est effectué en même temps que le fantasme mis en scène agissait, ce qui a eu pour résultat de passiver l'écoute et d'inhiber les constructions. La différence entre l'archéologue et le psychanalyste, c'est le transfert. La voie de la construction passe inévitablement par l'analyse du transfert et, avant même de pouvoir construire, l'analyste a pour tâche d'identifier les effets transférentiels, c'est-à-dire son propre contre-transfert. C'est par cette voie que la réalité prend corps dans l'analyse. « Le transfert crée de la sorte un domaine intermédiaire entre la maladie et la vie réelle [nous dit Freud], domaine à travers lequel s'effectue le passage de l'une à l'autre<sup>12</sup>. »

Dans la cure, la réalité dite externe : celle de l'analyste comme personne, de son cabinet, des horaires des séances, etc., est ce qui appelle le transfert, ce qui le mobilise. Le transfert est transfert de réalité, de la réalité psychique vers la réalité présente. Le transfert est la voie par laquelle ce déplacement s'effectue. On pourrait dire que tout le processus de la cure vise à faire advenir la réalité psychique dans la réalité actuelle de la séance ou plutôt des séances, c'est-à-dire dans un processus long qui constituera finalement une nouvelle histoire vécue et faisant trace.

La réaffirmation du caractère essentiel du « fragment de vérité historique », en 1937, m'a beaucoup questionné. Pourquoi Freud y tenait-il tant ? La scène sexuelle avait été déqualifiée ; le souvenir était devenu un « souvenir écran » ; le constat de l'efficacité clinique d'un « substitut imparfait » de souvenir avait été fait... et pourtant Freud réaffirmait le soubassement de réalité historique de la psyché.

On sait que cette position a été à l'origine de grandes divergences avec ses disciples, notamment Jung ou Adler, divergences qui ont entraîné des scissions dans le jeune mouvement psychanalytique. Plus tard, les tenants d'un structuralisme psychanalytique ne faisaient-ils pas également l'économie de l'histoire du sujet en insistant sur la dimension structurelle de l'inconscient ?

Se couper de tout ancrage dans la réalité pour penser les soubassements de la vie psychique – que cette réalité soit événement, « vérité historique », ou juste trace – n'est-ce pas courir le risque de la folie et de la mort vers lesquelles l'esprit humain pourrait si facilement se laisser entraîner ? Je suppose que c'est pour cette raison que Freud n'a jamais lâché le fait historique, quitte à le situer dans les origines hypothétiques de l'Humanité.

Reste aussi cette question forte soulevée dans *Constructions...* : « Dans quelles conditions est-il possible qu'un substitut si imparfait [du souvenir] produise quand même un plein effet<sup>13</sup> [thérapeutique] ? »

Dans de tels cas, l'adhésion à la construction n'est-elle pas suspecte de suggestion, voire de séduction du patient par l'analyste ? La question se pose évidemment. Le transfert amoureux ou idéalisant pourrait être le ressort de l'effet thérapeutique positif. L'analyse serait alors incomplète et l'effet thérapeutique probablement peu durable. Mais il ne semble pas que Freud évoque ici de telles situations. Il décrit plutôt l'effet thérapeutique de la cure au-delà d'une reconstruction du passé. De ce point de vue, l'événement du récit du rêve d'Alice peut se comprendre différemment. Il ne s'agit plus seulement de retrouver un passé oublié, ni même de découvrir un fantasme inconscient. L'efficace du processus proviendrait de la mise en tension du transfert dans l'expérience nouvelle que la cure réalise. La réalité au présent de la cure supplanterait celle du passé, effectuant ainsi le transfert de réalité et produisant le succès thérapeutique.

---

12. S. Freud, « Remémoration, répétition, perlaboration », in *La technique psychanalytique*, PUF, p. 114.

13. S. Freud, « Constructions dans l'analyse », *RIP II*, p. 278.

## *Discussion de la conférence de François Royer*

*Brigitte Hüe-Pillette*

Dans ce deuxième très beau texte, tu nous dis en préambule que, pour décrire la réalité, il faut une pensée, une chose et la perception de cette chose. Pas de pensée sans un sujet pour la percevoir.

Le concept de réalité irait ainsi, selon toi, d'une équation entre « le plus objectif », « la chose en soi » au plus subjectif, « ma vision de cette chose ».

Tu questionnes ensuite la croyance religieuse de penser le christ réellement présent au moment de l'eucharistie. Ou de savoir si la croyance en sa présence tient lieu de présence réelle, selon une pensée que nous pourrions qualifier de magique.

La question de la croyance partagée, mise en scène par la religion, se distinguerait d'un délire qui lui ne peut être partagé, quoique, dis-tu...

Une réalité pourrait-elle être instaurée par une croyance seule et par l'action performative du langage ?

Et qu'advient-il de cette qualité particulière du langage dans certains moments de la cure ? Qu'est-ce le psychanalyste saisit de cette action performative dans la cure ?

Pour toi, si je te comprends bien dans ton cheminement, la réalité est avant tout une construction que nous remanions en permanence, notamment en fonction d'événements qui heurtent nos existences.

La question de la mort surgit alors comme pour donner un point d'arrêt à ton raisonnement : la mort serait « la plus puissante des réalités », d'aucuns pourraient penser la seule, sur laquelle le sujet vient buter.

Lors de nos échanges dans le séminaire des « Débats du samedi », j'ai entendu cette remarque : « le réel, c'est le cadavre », qui m'a plongée dans une certaine perplexité. Brutale et immédiate, l'image nous saisit dans sa matérialité. La pensée s'arrête, sidérée, imaginant que sans nul doute, cela nous arrivera un jour, mais pas tout de suite, comme on dit aux enfants. Que pouvons-nous dire de la réalité de la mort, comment se construit une telle réalité ?

Tu inclus dans ton récit une courte nouvelle de Jack London, dans laquelle le chien, assimilé au psychanalyste, suit l'homme dans sa folie, sans jamais la partager, se maintenant en quelque sorte sur le chemin de la réalité. Mais, ainsi que tu le soulignes, « les hommes refusent de croire à la réalité » c'est-à-dire, ici, refusent de penser qu'ils devraient s'incliner face à une réalité extérieure, un froid mortel, qui menace de les tuer.

Tu invites toi aussi, la mise en doute de Freud concernant sa Neurotica mais en insistant sur les causes de son questionnement, c'est-à-dire la déception éprouvée devant le fait que les patients refusent de guérir. Freud, selon un mouvement qui lui est cher, va ainsi créer une réalité augmentée d'une nouvelle construction, pour que sa théorie puisse fonctionner.

Selon toi, la réalité passe nécessairement par le filtre du Moi pour produire une théorie à laquelle on adhère par croyance.

Mais un Moi trop fragile peut parfois ne pas supporter la réalité et mettre alors à mal le processus d'élaboration de la perte, compromettant ainsi cette nouvelle construction du monde. Un monde « augmenté » d'une couche de réalité. Cette réalité, que tu nommes « subjective » et qui se construit en intégrant d'une part la réalité matérielle et d'autre part la réalité psychique, serait une production du moi.

Pour autant le Moi parfois se trompe et méconnaît la réalité. Ainsi pourrait-on dire que le Moi, instance parmi les autres, serait un jeu de miroir sans fin, se trompant sans cesse et passant d'une réalité à l'autre ?

Tu assimiles cette réalité subjective à « une fiction investie d'affects » et tu te demandes comment s'élabore cette fiction et quel rôle tient l'affect dans cette élaboration ? Si le Moi, selon ton expression, conjugue les éléments internes et externes de la réalité, quel est le lien avec l'affect ? Quelle articulation suggères-tu entre le moi et ce concept de réalité subjective ?

Pourtant, ainsi que tu le soulignes, la relation analytique s'enrichit d'une nouvelle dimension, constituée par le transfert. Or dans l'analyse, si la réalité s'actualise dans le transfert, le travail de construction analytique est-il de même nature que la construction subjective de la réalité ?

Dans l'analyse d'Alice, je te cite : « Le transfert est une expérience réellement vécue par les deux protagonistes de la scène analytique. »

Que veut dire ici « réellement vécue » ? Est-ce une « expérience partagée », mais d'une façon singulière puisque vécue par chacun dans sa scène intérieure, ou « partagée » car reposant sur la règle fondamentale du tout-dire. Ne serait-ce pas cette règle qui, si elle est suivie, – elle ne l'est jamais totalement – pourrait construire une réalité analytique partagée ?

Le transfert, construction freudienne, est une découverte subversive qui construit, en l'espace de la séance, une co-pensée (Widlöcher), mais aussi peut-être une co-sensation, une co-réalité.

Le travail analytique consiste, par le transfert, à mobiliser la dimension sexuelle infantile refoulée. La cure permet l'émergence d'un événement historique passé et oublié pour en (re)construire, par devinement de l'analyste, la dimension libidinale qui avait été rejetée dans l'inconscient à l'époque de l'événement lequel ne peut-être rapporté que sous la forme d'une réalité tronquée. Cette (re)construction peut tenir lieu de « vérité historique » si l'on emporte la conviction du patient sur la « vérité de la construction », étonnamment avec le même effet thérapeutique qu'une remémoration complète du sexuel refoulé (Freud, 1937, « Construction dans l'analyse »).

Tu rapproches le mouvement du patient du mouvement de construction d'un délire qui, lui aussi, s'appuie sur une vérité historique pour tordre la réalité et en faire un morceau de la vérité du patient.

Construction de l'analyste et délire fonctionneraient de la même manière à ceci près que, ainsi que tu le soulignes, dans un cas il y a un partage et dans l'autre pas. L'analyste construit à partir du récit lacunaire de son patient, mais c'est le patient qui reconstruit, un souvenir enfoui et s'interroge sur sa nature. Dans ce cas, un effet du transfert serait que le souvenir, reconstruit cette même vérité et lui confère le même effet que le souvenir.

Une question m'est apparue en te lisant à propos du souvenir d'Alice. Qu'est-ce qu'a apporté à la construction analytique, le fait de penser que la scène exhumée ait vraiment eu lieu ? Pourrait-on penser que la conviction du clinicien en la vérité de la parole du patient contribuerait à construire cette même réalité ?

Dans ce passage, le souvenir d'Alice s'est modifié pour devenir un écran. Passant de l'ombre et de l'oubli, à la lumière, il est devenu plus opaque, voilant ce qu'il était censé révéler.

Ce souvenir correspond-il à quelque chose qui a réellement existé ? Cette scène est-elle un effet de ce qui se joue dans le transfert et le contre-transfert, modifiant en cela la perception de la réalité du souvenir en contribuant ainsi à son historisation ?

Ainsi le transfert, de par l'expérience partagée entre les deux protagonistes de la scène analytique, crée « un domaine intermédiaire » entre la maladie et la vie réelle. Cette construction qui recèle un élément de vérité, va permettre de « guérir » de cette folie à deux, somme toute contenue et contrôlée.

Pourtant si les mouvements de construction entre un délire et l'expérience transférentielle sont comparables, dans le transfert il y a deux scènes psychiques séparées, sur lesquelles s'élaborent les constructions, souvent empreintes d'une capacité de séduction.

C'est dans ce mouvement que tu appelles « un transfert de réalité » que se tiendrait le travail analytique, dans le postulat que cette présentification de la réalité construirait la réalité subjective. C'est la croyance en sa pertinence constructive qui, s'élaborant sur une réalité passée, édifie le travail et le processus vers une possible guérison.

Il y a, d'un côté ce qui a eu lieu, et de l'autre le processus même de mise en lumière de ce qui a eu lieu ou pas qui, conférant un statut de réalité à ce qui est dit, construit à deux une scène commune constituée par deux scènes séparées qui tentent de s'éclairer dans leur partage, malgré sans doute « un irréductible écart ». (Laurence Kahn).

C'est dans cet écart irréductible et dans la conscience de cette séparation, que se situe la possibilité d'une autre réalité, que tu appelles la réalité subjective qui, préservant chacun de devenir fou, devient constitutive de la scène commune de la magie lente.

*Samedi 1<sup>er</sup> avril 2023*

## « *Penser et vivre quelque chose sont pour ainsi dire tout un* »

*Nicole Oury*

Je fais référence dans ce texte aux travaux de nombre de collègues APF, à mon insu j'ai dû en oublier quelques-uns, mais ils sont sûrement présents dans mon propos. Moi-même je me suis étonnée de toutes ces citations. Est-ce parce que le thème que j'ai choisi *La réalité psychique* a suscité maints débats au sein de ce qu'on appelle l'École Française et en particulier dans notre association ? Cette notion est un des fondements de la psychanalyse, née chez Freud de ses réflexions issues de sa pratique de l'analyse. Même si l'analyse de formation peut faire approcher sa propre réalité psychique, il s'avère parfois long le temps avant de s'autoriser à entendre la réalité psychique d'un analysant et de se sortir d'une sorte d'emprise de sa réalité traumatique ou de sa réalité matérielle. La réalité psychique de chaque patient touche celle de l'analyste, par l'impact entre autres de toutes les images verbales qui s'avancent dans la cure et qui le sollicitent à un niveau hallucinatoire. L'analyste travaille avec sa réalité psychique, ou plus exactement de cette réalité mouvante, jamais acquise, bousculée à chaque rencontre que ce soit avec les patients, les superviseurs ou bien à la lecture de textes ou lors d'échanges avec les collègues.

Le concept de réalité psychique permet de penser ce qui sous-tend et anime les liens transférentiels entre analysé et analyste. Élaborée dès *Totem et Tabou* cette notion exige une perlaboration de la pratique de la psychanalyse, être soi-même passée sur un divan puis exercer ce métier impossible d'analyste. La réalité psychique en tant que telle est apparue dans les suites de l'abandon de la théorie de la séduction avec l'avènement de la prédominance du rôle des fantasmes dans la vie psychique. Si l'on se réfère au *Vocabulaire de la psychanalyse*, Freud désigne par ce terme : « ce qui dans le psychisme du sujet, présente une cohérence et une résistance comparables à celle de la réalité matérielle ; il s'agit fondamentalement du désir inconscient et des fantasmes connexes. » L'abandon de la théorie traumatique des névroses pousse Freud à donner consistance aux fantasmes. Il dut opposer à la réalité matérielle pure et dure, celle d'un inconscient gouverné par les fantasmes individuels de chacun qui rejoignent la cohorte des fantasmes hérités phylogénétiquement, mais ajustés à l'histoire individuelle et à la vie sexuelle de l'enfant.

La réalité psychique est gouvernée par l'inconscient, elle est animée constamment par des actes psychiques porteurs de fantasmes, de refoûlés, d'affects et de représentations inconscientes. Ces actes psychiques quand ils émergent sont le résultat de l'actualisation du désir inconscient, ils sont en d'autres termes l'expression « falsifiée ou transformée » de fantasmes inconscients en actes. Daniel Widlöcher insiste sur la force de la réalisation hallucinatoire de ces fantasmes inconscients. La réalité psychique se manifeste sous différentes formes soit reconnaissables : symptômes, actes manqués, lapsus, *einfall...*, soit à deviner par l'écoute dans la cure. La réalité psychique est un espace où inconscient et préconscient pêchent des connexions, de cette entité mouvante et incernable émerge une auto-perception de mouvements psychiques mués en une pensée sur soi-même, Freud nous en donne un bel exemple dans son texte *Un trouble de mémoire sur l'Acropole*. L'espace de la cure, la règle fondamentale, l'attention également flottante favorisent l'émergence de ces actes psychiques qui attirent l'attention de l'analyste. Se crée une sorte de mouvance, de va-et-vient entre les réalités psychiques des deux protagonistes. Le résultat est double : d'une part ces mouvements, ces actes psychiques qui affleurent à la conscience conduisent parfois le sujet à différencier la réalité psychique de la réalité matérielle, d'autre part la poussée de ces actes psychiques concomitante au transfert participe à l'avènement de l'interprétation.



La réalité psychique est donc tout à la fois un concept métapsychologique et un outil technique, auxquels l'analyste se réfère dans son fauteuil. Là il se dédouble dans une écoute également flottante qui a pour finalité d'entendre émerger les rejets du refoulé et pour ce faire il s'adosse à la métapsychologie ce qui lui permet de ne pas coller ce que recouvre la réalité matérielle au transfert.

Plusieurs caractéristiques de la réalité psychique me semblent importantes à commenter, j'aborderai successivement les points suivants :

- l'atemporalité, le visuel,
- la force de la contrainte exercée par la réalité psychique sur la vie d'âme,
- comment s'entend l'acte psychique : deviner, l'induction de pensée,
- transfert de pensée et élaboration.

## Atemporalité

Dans *Trouble de mémoire sur l'Acropole* Freud décrit qu'il a dû passer par un épisode de dépersonnalisation pour appréhender son complexe quant au père, quant à dépasser le père. Il fait part à son lecteur de son oscillation entre sa réalité matérielle et sa réalité psychique, des conséquences de leurs interférences et du long chemin temporel qu'il lui a fallu accomplir pour réaliser le conflit à l'œuvre.

Dans cette lettre datée de 1936 adressée à Romain Rolland, il analyse un souvenir vécu dans la réalité 32 ans plus tôt. À l'époque, en 1904, avec son frère Alexandre de 10 ans plus jeune (du même âge que Romain Rolland), ils avaient déjà longtemps tergiversé pour prendre la décision de quitter Trieste et s'autoriser à rallier Athènes afin de réaliser leur rêve : voir l'Acropole. Sur le chemin, les deux hommes comme figés ne se parlent pas. Face à l'Acropole Freud éprouve le sentiment étrange que ce qu'il voit n'est pas la réalité. Ce n'est pas vraiment un trouble de mémoire, mais l'un de ces moments intenses où l'on devient brièvement étranger à soi-même, où le ressenti d'une réalité étrange ou fugitivement étrangère<sup>1</sup> surgit sans crier gare. Il y a plusieurs façons de ne pas considérer une réalité qui vous dérange, commente Freud, l'éviter tel le Roi Boabdil qui fait couper la tête au messager annonçant de mauvaises nouvelles... Rien de tel chez Freud, même longtemps après il tient à élaborer le trouble qui s'est emparé de lui. Pour cela, il décrit sa quête prise à l'intersection de plusieurs temporalités : un premier moment en 1904, il confie à ses lecteurs cette valse-hésitation à se rendre à Athènes dans les jours qui précèdent son trouble face à l'Acropole, puis une deuxième séquence court sur trente-deux ans, une longue période de latence où il ne se préoccupe plus de cet épisode, mais continue par ailleurs ses voyages, sa pratique auprès des patients, ses élaborations théoriques et une vie riche en événements personnels. Pour finir, un après-coup en 1936 pris dans son transfert à Romain Rolland pour qui il se met à écrire cet hommage d'anniversaire, il s'était déjà adressé à lui en 1927 dans *l'Avenir d'une illusion*. Dans tous ces espaces, dans toutes ces temporalités, dans tous ces lieux une masse de représentations se sont refoulées, nouées et dénouées, j'en veux pour preuve l'importance de la littérature commentant et interprétant cet épisode. Cela confirme combien la réalité psychique tient ensemble une foultitude d'éléments divers qui peuvent rester inaccessibles à la conscience, sauf à trouver une sorte de moment où ils se coagulent.

L'expérience que Freud a vécue sur l'Acropole a abouti à un trouble de la remémoration et à une falsification du passé suite à l'influence du refoulement. « C'est faux ! » va affirmer Freud, je n'ai jamais douté de l'existence de l'Acropole, je doutais seulement de la voir de mes propres yeux, car voyager loin, « pousser les choses aussi loin » lui semblait impossible du fait de la pauvreté de sa famille. L'ardent désir de voyager correspondait à son désir d'échapper à la pression de ses conditions de vie et à l'insatisfaction qu'elles entraînaient. Repenser à cet épisode fait émerger dans l'après-coup des souvenirs comme Proust avec sa

---

1. J. Strachey, M. Gribinski, *Portes ouvertes sur Freud*, Fario, 2020, p. 411.

madeleine qui d'abord retrouve le plaisir gustatif puis plus tard le souvenir du bonheur de ses visites à sa tante Léonie. Freud lui aussi se rappelle le plaisir trouble, inquiétant, puis bien longtemps après les souvenirs qui lui sont attachés, il en fait part à la fin de cette lettre sous une forme légèrement falsifiée ce qui démontre une fois encore comment les forces psychiques exercent leur emprise sur le moindre détail. Le premier souvenir concerne le temps des fils entre frères : « Te souviens-tu quand étant jeunes nous prenions tous les jours le même chemin pour aller de la rue... au lycée, puis quand, le dimanche, nous allions chaque fois au Prater puis dans un coin de campagne que nous connaissions déjà si bien, et maintenant nous sommes à Athènes, nous sommes sur l'Acropole ! Nous avons vraiment poussé les choses très loin<sup>2</sup> ! » En fait Freud n'aurait jamais pu se rendre au lycée avec Alexandre de 10 ans son cadet, mais il aurait pu avec son petit frère Julius de deux ans son cadet si ce dernier n'était pas mort à l'âge de 6 mois. Puis vient le temps du dépassement du père. Héros, il l'est, il se compare à Napoléon I<sup>er</sup>, il s'imagine contemplant l'Acropole, son frère Alexandre à ses côtés, il aurait pu lui chuchoter : « Que dirait Monsieur notre Père, s'il pouvait être là ici et maintenant<sup>3</sup> ? » En fait, l'anecdote du sacre se passe à Milan où Napoléon se fit couronner Roi d'Italie. Freud dans son souvenir la situe à Paris patrie de Romain Rolland. Freud attend 1936 pour relier son trouble de 1904 au souhait de dépasser son père et se prodiguer cette auto-association muée en auto interprétation, dans le *hic et nunc* de sa lettre : une auto perception de lui-même s'est transmuée en une pensée sur soi-même. Freud continuera d'aller toujours plus loin, il reconsidérera son approche quant au père l'année suivante dans son *Moïse*.

Tel un jeu de piste à travers les écrits freudiens bien datés se repère comment les motions que véhicule la réalité psychique exercent leur contrainte dans un contexte de hors temporalité, c'est-à-dire se manifestent sous différentes formes rêve, trouble de la réalité, lapsus, etc. Par exemple, dans *l'Interprétation du rêve* composée dans l'après-coup de la mort de son père, mais bien avant ce fameux voyage à Athènes, Freud relate avec moult commentaires le long rêve du *Comte de Thun*<sup>4</sup>. J'ai retenu parmi tant d'autres, trois de ses associations à ce rêve qui éclairent en avant coup les thèmes abordés à propos de l'épisode de l'Acropole : la rivalité fraternelle, son désir de dépasser le père et la réalité psychique.

La première association est liée à une conversation avec son frère Alexandre, Freud aurait refusé cette année-là de faire un voyage avec lui en Italie, « et ce refus était une manière de le punir parce qu'il se plaint d'ordinaire de ce que j'ai l'habitude de le surmener au cours de ces voyages [...], car je lui impose des changements de lieu trop rapides, trop de belles choses en un seul jour. » Il assimile alors Alexandre à un pas grand-chose, à quelqu'un qui ne fait rien car le comte Thun avait été surnommé Comte ne rien faire. (Comte Thun « comte Faire » a été surnommé comte Nichtsthun, comte « Ne Rien faire »). Cette association s'explique par la rivalité de longue date qui régnait entre les deux frères.

La seconde association : Freud s'accuse d'un ridicule délire des grandeurs qu'il tente de réprimer dans sa vie de veille en précisant l'intime corrélation entre le fait de mouiller son lit et le trait de caractère qu'est l'ambition. Il rapporte alors deux souvenirs d'enfance : le premier raconté par ses proches alors que petit enfant âgé de deux ans, il mouillait son lit de temps en temps, il aurait alors consolé son père en lui promettant de lui acheter un beau lit rouge tout neuf. Le second souvenir : alors qu'il avait bravé la règle de ne pas satisfaire à ses besoins en leur présence dans la chambre à coucher de ses parents, le père aurait proféré : « Ce garçon ne deviendra rien de bien. » « Depuis ce moment, cela a été pour mon ambition une terrible vexation, car des allusions à cette scène reviennent sans arrêt dans mes rêves, et sont régulièrement rattachées à l'énumération de mes réalisations et succès, comme si je voulais dire : “Tu vois, je suis quand même devenu quelqu'un de bien”<sup>5</sup>. »

---

2. S. Freud, « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », *Huit études sur la mémoire et ses troubles*, Gallimard 2010, p. 58.

3. *Op. cit.*, note a, p. 338. En fait, L'anecdote se passe à Milan où Napoléon se fit couronner Roi d'Italie en 1805 et ceignit la couronne de fer des lombards.

4. S. Freud, « L'interprétation du rêve », *OCP*, IV, p. 246-256 et p. 480-482.

5. *Op. cit.*, p. 255.

La troisième association est peut-être la plus importante concernant la réalité psychique : Freud narre un moment du rêve : *Je suis de nouveau devant la gare, mais avec un monsieur d'un certain âge, on est à deux ; j'invente un plan pour rester incognito, mais je vois d'ailleurs ce plan réalisé.* Et *ipso facto* Freud commente. *Penser et vivre quelque chose sont pour ainsi dire tout un*<sup>6</sup>. Phrase que j'ai choisie comme titre pour mon exposé, énoncé difficile à saisir, il faut l'acclimater sous la forme : penser équivaut à un acte accompli. Ainsi penser « l'Acropole n'existe pas » revient à ne pas voir l'Acropole.

Ce voyage dans les écrits freudiens permet de rendre compte de la difficulté à circonscrire la réalité psychique. Freud rêve et s'observe rêver, il aborde par le biais de sa perception endopsychique les processus à l'œuvre. Il est dans le même temps observateur et lecteur, il ne perçoit son monde psychique que par la grâce de l'après-coup, quand le contact s'active entre des motions prêtes à se lier. Ainsi des pensées évoluant dans la vie d'âme sur le mode de l'accompli – l'Acropole n'existe pas – se connectent à d'autres représentations, elles se touchent pour donner sens à des événements psychiques jusque-là impensables – je peux dépasser mon père. Quand les pensées se touchent les temporalités se volatilisent et l'idée et la pensée naissent et le sujet advient.

## Le visuel

Nous ne saurons jamais plus ce qu'aurait réellement dit Jacob Freud s'il avait été présent ce jour-là sur l'Acropole, « rien » commente Wladimir Granoff<sup>7</sup> car les intérêts du père ne se portaient pas vers ce lieu. L'Acropole exerçait une attraction aux yeux du fils, ce trouble permet à Freud de mettre en avant son complexe paternel pour mieux voiler ce qu'il n'ose élaborer à la vue des colonnes ambrées de l'Acropole, la présence du féminin et du manque. L'interprétation de Granoff met le viseur sur les processus d'autoperception des mouvements psychiques de Freud, un Freud peu enclin à aborder la problématique du féminin. Granoff en veut pour preuve cette dénégation : c'est faux je n'ai jamais douté de l'existence de l'Acropole ! Pourtant, un instant il ne l'a pas vue, il en a été troublé, en a écrit un texte que Granoff rapproche de ceux où il aborde les perturbations provoquées par la vue de l'absence de pénis chez la fille. Suite à ses recherches sur le complexe de castration Freud désignera sous les termes de clivage du moi les processus à l'origine de la non-reconnaissance de ce manque : la réalité est reconnue d'un côté, mais déniée et transformée de l'autre et les deux coexistent ensemble dans le monde psychique. Ainsi la figurabilité du manque de pénis préserve l'intégralité de quelque chose dans la vie psychique même. Dans sa *Gradiva* Freud en donne de beaux exemples faisant appel au visuel.

Que voit Norbert face à la vraie Zoé ? Il ne croit pas que c'est elle, il ne la reconnaît pas, le visuel qu'il décrit est celui d'une revenante de l'époque de Pompéi du nom de Gradiva. Les allers et retours de cette jeune femme hallucinée entre le royaume des morts et les colonnes ambrées de Pompéi questionnent chez Norbert son impossibilité à envisager la gent féminine et le manque qu'elle représente pour le petit garçon. Zoé la réelle, excellente interprète, lui intime de ne pas croire à ce qu'il voit ou croit voir ! Elle patiente et aide le jeune homme à coaguler les deux : Gradiva est Zoé Bertgang, celle qui brille par sa démarche.

Pour définir comment le refoulé finit par s'affirmer victorieusement, dans sa *Gradiva* Freud<sup>8</sup> se réfère à du visuel, une peinture de Félicien Rops *La tentation de Saint Antoine* : une femme nue plantureuse est positionnée à la place du Christ sur la Croix. Dans l'édition Gallimard une reproduction de cette œuvre est présente, la seule à côté du bas-relief de la Gradiva venant renforcer le côté visuel « réel » de l'hallucination et illustrer comment le refoulé lors de son retour surgit de l'instance refoulante elle-même. Le peintre décrit

---

6. *Op. cit.*, p. 249.

7. W. Granoff, *La pensée et le féminin*, Éditions de Minuit, 1976.

8. *Op. cit.*, p.173.

cet état d'âme où dans le moment où Saint Antoine est tenté intérieurement, il dénie voir le Christ – même si celui-ci reste présent de côté – mais à sa place sur la croix il met une femme.

Du fait de son atemporalité, l'inconscient peut exercer sa force à n'importe quel moment sous forme d'une poussée hallucinatoire qui contraint le psychisme et s'impose comme réalité accomplie au prix d'une falsification du passé et de la perception comme cela se déroule dans les rêves, dans les phénomènes transférentiels et aussi dans les symptômes.

## La contrainte et l'agir

À la fin de son texte de 1912 *Sur la dynamique du transfert* Freud<sup>9</sup> indique la place essentielle dans le transfert de la contrainte qui s'impose au patient d'agir ses passions sur les phénomènes de transfert. Ces motions d'amour et de haine ne veulent pas être remémorées, or dans le même temps elles aspirent à se reproduire, elles s'actualisent sur la scène du transfert où elles sont hallucinées, déplacées, agies au lieu d'être cachées et oubliées, car *nul ne peut être abattu in absentia ou in effigie*.

L'inconscient en quelque sorte aspire par tous les moyens à faire exister ce qui cherche à l'être, c'est lui qui crée la réalité psychique, et c'est encore lui qui contraint la réalité psychique interne à prendre le pas sur la réalité externe. La réalité psychique s'impose telle la vérité, telle une croyance. Cette emprise hallucinatoire du ça, « cette pensée sur le mode de l'accompli » est la trace d'une expérience du passé. Cela s'accomplit en dehors du moi du sujet. Cette découverte explicitée dès *Totem et Tabou* est un des schibboleths de la psychanalyse : le fantasme inconscient se pense sur le mode de l'accompli. Catherine Chabert l'énonce ainsi : « ... La force de la réalité psychique s'impose et constitue une véritable mise à l'épreuve de la réalité matérielle, une sorte de défi opposé à la perception qui maintient son système de croyance au-delà des indices de réalité qui les contredisent<sup>10</sup> ». La fonction contenante du moi intervient alors pour donner forme à des fantasmes construits qui donnent sens à l'impensable de la réalité psychique<sup>11</sup>.

Dans *L'homme Moïse* Freud éclaire le terme de réalité psychique du côté de l'impact de l'évènement traumatique. Ce dernier peut entraîner deux sortes d'effets, ceux positifs qui poussent à la tendance à la répétition du traumatisme (positif à entendre comme les éléments qui émergent) et ceux négatifs pour lesquels aucun des éléments des traumatismes oubliés ne peut être remémoré, ni répété. Ces effets positifs et négatifs, opposés donc, présentent une caractéristique commune. Ils s'imposent par la contrainte : « Ils montrent avec une grande intensité psychique une indépendance considérable par rapport à l'organisation des autres processus psychiques, qui sont adaptés aux exigences du monde réel, qui obéissent aux lois de la pensée de la logique. Ils ne sont pas influencés par la réalité extérieure, ne se soucient pas d'elle et de sa représentation psychique<sup>12</sup> [...] ». Sorte d'état dans l'état, inaccessibles, ils réussissent à dominer le normal, à imposer cette réalité psychique, à plier le réel à son service, ce qui dans les cas extrêmes peut aboutir à la psychose souligne Freud.

Cet homme m'est adressé par son généraliste, il est assailli par des crises de panique et présente des idées suicidaires. Il devait partir à l'étranger pour la naissance d'un de ses petits-enfants, il n'a pas pu prendre l'avion. Tout a été déclenché lors de l'installation d'une alarme dans son appartement... Au cours des séances, il reprend sur un mode narratif des éléments de sa vie. Sa famille a dû quitter l'Algérie en 1961, sa mère juive espagnole lui a inculqué qu'il devait se dévouer à elle et aussi faire passer tous les autres, avant lui. Il s'en plaint longuement et regrette, pour lui complaire, d'avoir renoncé à entreprendre de brillantes études. Lui s'est

---

9. OCF, XI, p. 116.

10. Catherine Chabert, « Réalité psychique et différences des sexes », *La réalité psychique dans la pratique analytique*, dir. Martin Reca, Campagne première, 2017, p.72.

11. D. Widlöcher, « Réalité psychique et vérité historique : modèle éducatif ou descriptif ? », *L'esprit du temps, Topique*, 2003, 2 n° 95, p. 19.

12. S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Gallimard, 1986, p. 164.

sacrifié afin que tous ses enfants suivent des parcours universitaires, sa fille a particulièrement réussi, c'est vers elle qu'il n'a pu se rendre.

Cet homme aime dessiner et peindre, il fait allusion, entre autres, à une de ses productions, la représentation d'un mur marqué par les traces du temps, les joints s'effritent entre les pierres et une vieille affiche inspirée du Jardin d'Éden de Jérôme Bosch est partiellement effacée. Par ailleurs il me parle d'une angoisse liée au fait qu'il trouve le mur de sa cuisine légèrement bombé, il mettra du temps à avouer la peur qu'il ne s'effondre sur les personnes proches de sa famille, en particulier ses petits-enfants, il a même fait venir un artisan qui trouve la réparation inutile, mais cette angoisse subsiste, sa réalité psychique a pris le pas sur la réalité matérielle. Pour lui il éprouve comme réel que ce mur va s'effondrer même si ce n'est pas le cas. Rien ne le rassure sur ce point, c'est une réalité, le mur peut s'effondrer. Que recouvre cette angoisse qui le contraint ? Je reste un temps, sidérée, sans pensée devant ses angoisses transmises par des images verbales ! Une certaine temporalité dans l'écoute s'impose.

Le retour dans sa parole du dessin du mur figuration d'un passé et, celui bien présent de sa cuisine, vécu comme dangereux m'ont conduit au bout d'un certain temps à lui dire qu'il me parlait souvent de « murs »... Il associe à une scène de son enfance en Algérie : les fellagas arrivent en masse sur la terrasse de sa maison en clamant des youyous, ils voulaient arrêter son père, sa mère fait alors en quelque sorte « mur » se positionne ouvrant les bras devant les siens mari et enfants, les fellagas renoncent, ils ne peuvent pas accomplir l'irréparable alors qu'ils respectent cette femme. Bel exemple d'un signifiant « mur » capable de condenser une cohorte de souvenirs, quelle tournure aurait pris ce travail si je lui avais signifié : « vous êtes devant un mur ! » Toucher avec des mots n'est pas saisir, toucher implique mouvement et échange, saisir appropriation et fixité.

Au cours des séances suivantes d'autres souvenirs émergent : quelques semaines avant son départ programmé pour aller à l'étranger voir sa fille puis annulé du fait de ses attaques de panique, il s'est trouvé pris et emporté dans la foule au moment précis où après la prière, la grande mosquée se vide. Il repense alors à l'arrivée de cette nuée de fellagas sur la terrasse de leur maison, ils avaient constitué une sorte de « mur » à contre-jour entre sa famille et la mer au loin. Il fera le lien entre la fameuse alarme inauguratrice de ses crises de panique et les bruits de fureur d'avant son départ d'Algérie. Son arrivée en métropole dans les années 60 a constitué un déchirement terrible, il réalise maintenant tout ce qui s'est effondré pour lui à cette époque.

En prononçant tel un witz le mot mur qui rapproche deux représentations différentes, une tension se libère et laisse place aux associations d'idée. Mais pourquoi le mot « mur » a-t-il exercé un attrait dans l'écoute de ce patient ? À la fin du troisième chapitre de *Gradiva*<sup>13</sup>, Freud met l'accent sur les propos ambigus : ils possèdent un double sens, ils sont eux-mêmes des symptômes et comme ces derniers ils procèdent de compromis entre conscient et inconscient : « Au cours du traitement psychothérapeutique d'un délire ou d'un trouble analogue, on développe fréquemment chez le malade ce genre de discours ambigus, qui sont des symptômes nouveaux d'une durée très fugitive, et l'on peut soi-même se trouver dans la position de se servir d'eux ; et ce faisant, il n'est pas rare qu'au moyen du sens déterminé qu'ils ont pour la conscience du malade, on suscite la compréhension du sens valable dans l'inconscient. Je sais par expérience que ce rôle de l'ambiguïté choque en général au plus haut point le profane et produit les malentendus les plus grossiers. » Freud relève chez *Gradiva* l'ambiguïté de ses paroles : « C'est un triomphe de spirituelle ingéniosité de réussir à présenter dans la même formulation le délire et la vérité<sup>14</sup>. »

Un premier moment a été de réunir ce qui m'avait étonnée dans mon écoute, de rassembler dans mon interprétation les diverses occurrences du mot dont ni mon patient ni moi ne connaissions les motions pulsionnelles qui les agissaient. Cette liaison a permis de rapprocher ce qui sourd de la réalité psychique d'une part le délire « le mur va s'effondrer sur mes petits-enfants » et d'autre part la représentation d'un « mur » du

---

13. S. Freud, *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Gallimard, 1986, p. 235.

14. *Op. cit.*, p. 234.

passé maternel celui d'une mère toute puissante capable d'arrêter le meurtre du père. L'image d'un mur qui risque de s'effondrer met visuellement en scène tout à la fois sa haine et la crainte de s'effondrer. Rapprocher les deux versions de ces figurations a permis de se faire rencontrer les temps du passé dans l'actualisation du présent, d'ouvrir la voie à la remémoration par décondensation de tout ce que ce mot mur portait.

Dans l'intimité du cabinet nos réalités psychiques explorent le mur de sa panique comme sur une ardoise magique d'où émergent une succession de souvenirs couvercles remontés des profondeurs laissant progressivement la place à d'autres empreintes et à des associations multiples. Il en veut à ses enfants de ne pas reconnaître tous les sacrifices qu'il a faits pour leur permettre d'accéder à des études supérieures. Sa fille vient le visiter en Europe, elle lui reproche d'une part d'avoir annulé son voyage à un moment où elle réclamait sa présence et d'autre part alors qu'il prend plaisir à venir me parler, à trouver les sources de ses angoisses, il vit comme intrusif qu'elle lui répète qu'il devrait se soigner uniquement par des psychotropes. Peut émerger à ce moment-là, sa jalousie envers la réussite professionnelle de ses enfants, lui qui, pris dans une soumission aux désirs maternels, avait renoncé à diverses reprises à ses aspirations. Jusque-là, il n'avait jamais pu dire non à ses enfants et si peu à sa mère... Dans cette période, il pourra expérimenter de s'absenter de ses séances et s'affirmer dans le transfert. Il parlera de son père, grand absent de ses propos jusque-là, un homme présent, mais absent, qui laissait sa femme gouverner, ne donnait jamais son avis.

La vivance des représentations verbales et visuelles a pu se dévoiler au-delà de l'hallucinoire qu'elles représentaient. L'élaboration au cours du déroulement des séances a contribué à faire évoluer chez le patient un sentiment de non-accomplissement vers une forme d'existence certaine de sa vie psychique et à en dénouer les motions liées au refoulement. La contrainte névrotique qui s'imposait à lui, pouvait prendre forme, devenir moins hostile et favoriser une différenciation entre le dehors et le dedans. L'analyse avançant, la réalité psychique s'est enrichie d'autres vertex et les identifications ont circulé autrement.

## L'acte de Deviner

Que se passe-t-il du côté de l'analyste ? Pourquoi prendre le risque d'interpréter ? Prendre le risque d'interpréter, Freud le dit autrement dans *Grädiva* : amener de force à la conscience le refoulé dans l'inconscient qui l'a rendu malade. Pour cela il doit « deviner l'inconscient là où il se trahit<sup>15</sup>... » Dans *Construction en analyse* Freud insiste sur la tâche de l'analyste de deviner ou plus exactement de construire ce qui a été oublié. « Deviner c'est reconnaître : là, oui, que quelque chose attend » écrit Michel Gribinski. Dans la peinture, l'admoniteur est le personnage qui regarde, apostrophe le spectateur et l'invite à participer au tableau, le guide dans l'image, lui indique où tourner son regard. Dans la religion, admoniteur désigne un des plus fervents novices qui est chargé d'avertir les autres de ce qu'ils ont à faire. En prononçant mur, d'une part je devine et d'autre part je désigne ce mot comme admoniteur, celui qui fait émerger le refoulé. La prise de risque est là, donner un sens à une contrainte psychique qui attend.

Le titre de l'article *Deviner à peu près*<sup>16</sup> indique que l'on peut deviner, mais toujours un peu à côté, jamais complètement, car la réalité psychique, sous le joug de l'inconscient est à jamais en recherche de se manifester, mais subit des déformations. Deviner c'est peut-être un mouvement semblable à l'effet *uberdeutlich*<sup>17</sup>, représentatif de ces détails, de ces souvenirs excessivement nets qui surgissent chez le patient après une interprétation, mais souvenirs marqués par des éléments voisins du contenu de la construction. Dans les propos du patient l'analyste entend les détails ambigus excessivement nets, voisins des motions refoulées. Je reviendrai plus loin sur la notion d'induction de pensée entre patient et analyste.

---

15. *Op. cit.*, p. 240.

16. M. Gribinski, « Deviner à peu près », *RFP*, PUF, 2004/3, Vol. 68, p. 897-915.

17. *OCP*, XX, p. 70.

Les différentes occurrences de « deviner », recensées avec minutie par Michel Gribinski montrent son importance comme outil et concept pour Freud. Deviner n'est pas un acte de magie, deviner est l'aboutissement de tout un maillage solide entre le patient et l'analyste. Michel Gribinski insiste : deviner désigne l'acte technique qui ouvre l'accès à l'inconscient : *deviner est une forme précise d'interprétation*<sup>18</sup>. Et pour cela « il nous est nécessaire de penser sur le mode hallucinatoire<sup>19</sup> ». « Mur » est la figuration d'une trace perceptive non représentative perçue sur le mode hallucinatoire, « les (ces traces) deviner c'est supprimer le caractère énigmatique de ce phénomène<sup>20</sup> ». Se laisser aller à deviner, c'est prendre le risque de se laisser troubler. Michel Gribinski éclaire ce point en citant un extrait de Theodor Reik : « Chez moi ce qui jaillit des couches intellectuelles les plus profondes et obscures est précédé en quelque sorte de sentiment d'étrangeté, une absence, qui passe rapidement. C'est comme si une telle connaissance analytique était annoncée par un obscurcissement de quelques secondes (...) qui précède le moment où l'on devine<sup>21</sup>. » N'est-ce pas l'état que Freud décrit dans ce moment inaugural face à l'Acropole, n'est-ce pas cette sorte d'incongruité qui me pousse à prononcer « mur » ? Michel Gribinski poursuit : cet « éclair d'intuition – nous dirions « deviner » – emprunte à l'hallucination certains caractères : l'immédiateté, l'atteinte du but. » À ces images perçues sur le mode hallucinatoire s'adjoignent des perceptions indistinctes, des ressentis de l'analyste qui le poussent à ouvrir la bouche, à transformer en mots tout ce que recoupe l'hallucinatoire du « deviner ».

## Induction de pensée

Dans ses travaux sur la co-pensée Daniel Widlöcher étudie comment la réalité psychique de chacun des deux co-écouteurs est entendue par l'un et par l'autre et donne à ce phénomène le nom d'*Induction de pensée*, il accentue ses propos du côté des forces pulsionnelles qui sous-tendent la vie psychique<sup>22</sup>. Pour lui, la réalité psychique est précisément, ce qui va apparaître au-delà de la communication intersubjective, elle est constituée de l'objet et de la matière de la pensée de la personne. « L'analysé induit la représentation transmise. » Ainsi à l'écoute également flottante de l'analyste de surcroît se rajoute la perception par lui d'un effet de transmission induit par l'analysant. Il s'agit du transfert du processus associatif de l'acte de pensée lui-même, les deux processus associatifs de l'analysant et de l'analyste trouvent par moment des points de connexion. L'analyse « nous enseigne que ce n'est pas un fragment quelconque de savoir indifférent qui s'est communiqué par la voie de l'induction à une seconde personne, mais qu'un souhait extraordinairement fort d'une personne, souhait se trouvant dans une relation particulière avec sa conscience, a pu avec l'aide d'une seconde personne, se procurer sous un léger voilement une expression consciente<sup>23</sup>... » Ce sont les forces pulsionnelles agissantes sous le mot mur qui le font tinter aux oreilles de l'analyste.

## Transferts de pensée et élaboration

Dans l'après-coup, pour dénouer l'emprise de cet hallucinatoire qui jalonne le temps de la séance et sème le trouble, l'analyste se tourne vers l'écrit.

Dans ce second temps, loin de la pratique, l'écriture de ce texte m'a permis de penser quels fantasmes, quels refoulés, quels traumatismes contaminaient ce mot mur et de les relier à mes propres souvenirs surgis à

---

18. *Op. cit.*, p. 906-907.

19. *Op. cit.*, p. 911.

20. *Op. cit.*, p. 902.

21. *Op. cit.*, note 1, p. 912.

22. D. Widlöcher, « De l'imaginaire à la réalité psychique », *La réalité psychique dans la pratique analytique*, Dir. Martin Reica, Campagne première, 2017, p. 21.

23. S. Freud, *op. cit.*, p. 109.

leur écoute, associations que je ne peux rapporter ici. Après la lecture de ce texte, une amie sensible à la culture juive me dit tout à trac : mère juive espagnole, mur des lamentations. Blanc dans ma tête. Mais pourquoi pas, si mon patient était venu la voir, elle lui aurait peut-être interprété « mur des lamentations ! » Voilà peut-être toute la différence entre parler d'un patient et entendre parler d'un patient, tout ce que véhicule le « deviner » rendu possible par ce long temps de l'écoute est sans doute volatilisés quand un tiers s'introduit, signifie, devine ! Que fait-on quand on parle clinique devant des analystes sinon réaliser que chez les autres cela passe par d'autres voies. Ma réalité psychique l'a entendu autrement : la crainte de l'effondrement du mur de sa cuisine sur ses petits-enfants témoigne du fantasme sous-jacent et de la motion agressive qui lui est liée, l'agressivité envers tous ceux et celles qu'il a dû faire passer avant lui exprime l'ambivalence envers sa mère. Ce dessin d'un mur éprouvé par le temps où l'affiche du jardin d'Éden s'efface pourrait constituer une construction d'attente où la condensation est à l'œuvre : représentation du temps passé, de l'enfance idyllique en bord de mer. Me décrire son tableau, comme il raconterait un rêve a créé un espace où les tourments de sa réalité psychique ont été entendus par une autre réalité psychique.

Mon patient en vint à me parler d'une toile de Magritte dont dans un premier temps il a oublié le titre, nom qu'il retrouvera dans une séance ultérieure. Il s'agit de *La reproduction interdite*. Ce patient avait choisi de s'inspirer de cette œuvre pour étayer un exposé devant une société savante. Par ailleurs, il me disait avoir renoncé temporairement à une de ses passions, la reproduction à la plume de tableaux de maîtres, bien sûr je lui dis : « reproduction interdite ! » Il reste stupéfait d'entendre pour la première fois le sens du titre de cette œuvre, de cet homme sans visage, sans reconnaissance possible si l'on ne possède aucune information autour du contexte de la commande de ce portrait. Pourquoi s'est-il intéressé à la réalité factuelle de ce tableau ? Il ne le sait pas lui-même. La capacité figurative de l'émergence hallucinatoire de ce qui n'est pas traduisible s'est pourtant transmise du modèle à Magritte au patient puis à l'analyste mais elle reste inassimilable dans le moi et dans l'inconscient<sup>24</sup>.

Vous allez penser que je formule toujours mes interprétations autour de « mots » de signifiants tel que *mur* ou *reproduction interdite*. Ce n'est pas toujours le cas sauf peut-être excessivement avec ce patient, ce qui m'a étonnée moi-même. Renvoyer comme dans un miroir le reflet des mots mur ou reproduction interdite revient à « Penser et vivre quelque chose sont pour ainsi dire tout un » mais sans que je sache ce que véhicule cette image verbale motrice ni chez lui, ni chez moi. *Deviner est une forme précise d'interprétation*, le chemin passe de percevoir l'hallucinatoire à le transformer, le penser et à l'acte de le dire. Je fus aussi intriguée par la force de la transmission d'images, de scènes visuelles en moi alors qu'elles se délimitaient chez lui, telle une attraction par le visuel. Par exemple la scène de la mère protégeant les siens m'évoquait ces grands tableaux où La République ou la Liberté étaient représentées sous les traits d'une femme meneuse, immense au centre du tableau, parfois un sein découvert, suivi d'une foule dense qu'elles entraînaient dans leur sillage. Des mères omnipotentes qui barrent l'accès au père mais se révoltent contre l'opresseur.

Approcher la réalité psychique en passe par le détour du visuel. Interpréter en séance, puis écrire ce texte, m'ont permis de me figurer plus avant ce que nous ne pouvions percevoir ni lui ni moi de ses représentations. Une sorte de contagion psychique, la force de ses préoccupations névrotiques devenant aussi miennes. « L'articulation entre affect et représentation est si complexe que ce n'est que « dans l'après-coup que nous pouvons repérer les effets des affects de l'analysant dans notre propre état mental, après-coup qui nous permet de prendre conscience des actions, mentalisées ou accomplies, qui constituent l'expression motrice de la pulsion en tant que charge d'affect<sup>25</sup> », écrit Daniel Widlöcher.

Pour l'écriture de ce texte, je suis donc allée étudier cette œuvre *Reproduction interdite*. Il fallait que je comprenne plus avant l'intérêt que mon patient lui portait. Cette toile a été commanditée par Edward James,

---

24. *Op. cit.*, p. 908.

25. D. Widlöcher, « Affect et empathie », *RFP*, 1/1999, *L'affect et sa perversion*, p. 178.



un mécène excentrique. Est représenté un homme vu de dos face à un miroir, le reflet qu'il voit n'est pas un homme de face mais un homme de dos. Donc on voit deux hommes de dos l'un derrière l'autre séparés par un miroir. Une représentation impossible, personne ne peut voir son propre dos s'il est face à un miroir. Magritte désirait « obtenir une image qui résiste à toute explication » et montrer visuellement que Sens et Impossible sont synonymes. Il avait déjà peint un autre portrait énigmatique d'Edward James désigné sous le titre *Le principe de plaisir* où le visage était remplacé par une boule lumineuse. Donc, pas de reconnaissance faciale, pas de visage pour ce mécène, l'identité du modèle reste énigmatique. « Peintre que veux-tu à ton modèle ? » pourrait être une variation de « Tableau, que me veux-tu ? » questionné par Daniel Widlöcher.

Il revient au spectateur de ressentir ou pas face à cette figuration falsifiée les impressions sensorielles produites. Par exemple, un détail admoniteur m'a intriguée : le livre posé sur le trumeau de la cheminée a droit à un reflet cohérent dans le miroir qui permet au spectateur de lire son titre : *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym* d'Edgar Poe. Ce détail est conforme à la réalité du visuel, il jouxte la représentation hallucinatoire de l'homme qui voit son reflet de dos. Magritte a réussi à transmettre au spectateur la synonymie entre Sens et Impossible. Mais, pourquoi ce lien à Edgar Poe ? Il est de notoriété que cet écrivain avait une vie agitée, des publications réputées pour leur immersion dans le fantastique et l'étrange. Ce nom propre bien lisible, porteur de sens vient peut-être faire écho à la personnalité excentrique du modèle ? Cette interprétation de ma part est un risque à prendre face à la contrainte que s'imposait Magritte dans sa peinture : « Magritte que veux-tu à ton spectateur ? »

Au terme de cet exposé, j'aurai voulu développer plus avant ce que la créativité doit à la contrainte. Je citerai simplement Georges Didi Huberman : « Ce rapport aux images, étranges miroirs composés de multiples couches réflexives qui nous renvoient à ce qui n'est pas représenté, nous touche, nous inquiète, nous soulève dans la sensation des forces qui poussent les formes à surgir, et nous mènent à agir<sup>26</sup>. »

---

26. G. Didi-Huberman, *Le Monde des livres*, 10 mars 2023.

## *Discussion de la conférence de Nicole Oury*

*Odile Marcombes*

Chère Nicole,

Merci pour votre texte passionnant qui ouvre et stimule la pensée dans un plaisir partagé à élaborer à partir d'une clinique vivante.

Vous écrivez : « Approcher la réalité psychique en passe par le détour du visuel », et vous évoquez comment la force d'impact des images qui se sont présentées dans la cure a agi sur votre travail de pensée.

Cela se transmet également dans l'écoute de votre présentation.

A/ Vous nous apportez une illustration éclairante pour penser la question de l'incertitude des frontières entre réalité psychique et réalité matérielle. Vous nous montrez notamment comment se font les mouvements d'oscillation de l'investissement libidinal entre le moi et l'objet, et comment le moi peut, dans l'urgence d'un débordement, mettre en place des défenses massives, au prix d'y sacrifier son arrimage à la réalité et sa propre unité.

En rapprochant le texte de Freud sur l'Acropole et votre cas clinique, vous nous permettez de percevoir le moi menacé aux deux extrêmes : tant par l'excès de triomphe que par le trop de déception.

Après un long déroulement de sa pensée, Freud en vient à interpréter ce trouble du lien entre le moi et la réalité extérieure comme le prix à payer pour faire face à ce que la réalité psychique vit dans l'actuel comme accomplissement hallucinatoire de triomphe sur le père. Dans l'inconscient, le meurtre s'accomplit, alors même que le père est déjà mort.

Le moi recule devant le danger d'une décharge excessive d'angoisse en mettant en œuvre le déni et le clivage. Le vécu de déréalisation est partiellement évité grâce à cette mise au passé du doute sur la réalité de l'objet perçu.

Dans votre cas clinique, le résultat final de l'opération défensive présente des points communs : l'atteinte perceptive de la réalité extérieure et la conviction délirante d'un écroulement à venir apparaissent également comme un traitement d'urgence devant l'importance du danger pour le moi.

Mais cette fois-ci, quelle est l'origine du danger ? De quoi le moi se protège-t-il si massivement ?

Plusieurs voies de réflexion se sont ouvertes à moi à votre lecture et je souhaiterais vous les proposer à la discussion :

1. En premier lieu, le modèle mélancolique

À entendre les propos de votre patient, peut-on penser que c'est la déception au long cours que les objets de la réalité extérieure font vivre au moi qui semble brutalement s'inscrire comme une perte de nature mélancolique ?

À cet égard, ne pensez-vous pas que la naissance de son petit-enfant (petit-fils ?) pourrait être un des facteurs déclenchants de l'hémorragie narcissique, en ce qu'elle pourrait signer le déclin inéluctable du vieillissement et l'horizon de la mort ?

2. Comme deuxième voie de compréhension, on peut penser au modèle proposé par André Beetschen, avec le rebroussement narcissique comme résultat de « l'épuisement du moi dans sa lutte défensive contre l'attaque incessante des motions pulsionnelles refoulées ».

Mais quels sont alors les fantasmes refoulés, fantasmes incestueux ou meurtriers ?

En entendant comment l'effondrement redouté du mur, véritable métaphore de son propre effondrement intérieur, se scénarisait en fantasme de mort pour ses petits-enfants, peut-on y voir le retour de l'hostilité œdipienne prise dans les jeux de transformation comme dans le travail du rêve ?

3. Un troisième modèle à envisager serait celui de l'après-coup. Il permet également de penser ces effets d'écho et de reprise sans fin entre réalité psychique et réalité externe.

Comme l'écrit Jacques André, « Entre dedans et dehors, l'après-coup, être de passage, ne se laisse pas facilement localiser ».

Votre patient vous parle de l'effet déclenchant de l'installation d'une alarme chez lui.

Est-ce ce signifiant qui met le feu aux poudres ?

B/ Dans une dernière partie, vous nous montrez la richesse de votre travail avec votre patient.

Il pense que le mur de sa maison va vraiment s'écrouler, il va découvrir que c'est du dedans qu'il se fissure, ce dont l'alarme est le signal, mais c'est cette même fissure qui va devenir une chance de réouverture dans la rencontre analytique.

En rapprochant dans votre propre espace psychique les deux représentations de murs vacillants, c'est peut-être finalement vous l'admoniteur qui le regarde pour le faire entrer sur sa propre scène psychique qu'il semblait avoir désertée.

C'est grâce à votre étonnement qu'il peut voir cette représentation qui insiste à se faire entendre.

La violence de la scène remémorée qui surgit de ce simple rapprochement d'images témoigne de la brèche immédiatement produite dans la clôture narcissique. À l'abri entre vos murs, le murmure se fait hurlement, la scène conjugue le fantasme de meurtre du père et l'amour pour la mère, dans une flambée pulsionnelle aux antipodes des représentations mélancoliques qu'il vous avait d'abord présentées.

C'est ainsi qu'il me semble que l'on peut entendre la fonction d'extinction pulsionnelle de ces représentations.

La confiance dans la solidité de vos murs réels et psychiques permet au moi fissuré de s'y appuyer pour que la réalité psychique puisse trouver un espace de figuration des motions pulsionnelles inconscientes. Comment cette solidité a-t-elle pu être mise à l'épreuve par le patient dans le déroulement de la cure ?

Votre simple rapprochement des deux murs fragiles et la concision de votre intervention (même si elle constitue déjà en soi une interprétation), témoignent, à travers la violence de l'irruption du fantasme qui lui succède, à quel point le tact est nécessaire lorsqu'il est question de s'approcher du narcissisme et de ses défenses. J'ai imaginé ce moment comme l'équivalent d'un geste d'ouverture des volets du triptyque de Jérôme Bosch.

C/ Pour terminer, je me suis demandée si le détour précieux par l'objet esthétique ne risquait pas d'être progressivement mis au service des résistances et de faire barrage à l'interprétation des fantasmes infantiles dont celles-ci combattent l'accès.

En pensant à mon propre plaisir à vous lire, je me suis demandée comment éviter les pièges de la séduction par l'image et leurs effets d'aveuglement quand on peut penser qu'ils visent l'effacement de la dissymétrie constitutive du dispositif analytique permettant l'acte interprétatif.

C'est toute la difficulté de se laisser prendre par le transfert sans se déprendre de l'écart nécessaire.

Ainsi, de quels fantasmes inconscients provenant du patient peuvent être chargées ces femmes héroïques dont les images se sont imposées à vous ? Ou encore : que masque l'image du paradis perdu de l'enfance, comme l'Enfer jouxte le Jardin des Délices dans le triptyque de Jérôme Bosch ?

Dans le travail analytique, les voies d'intrication de la pulsion de mort ont besoin de l'apport d'Eros. Sous la séduction du visuel, n'y a-t-il pas un risque de rester au niveau d'une surface qui vise à aplanir les différences ? Dans le titre du tableau de Magritte « la reproduction interdite », ne peut-on pas entendre une voie interprétative possible pour interroger l'absence criante du sexuel ?

C'est ainsi qu'à vous écouter, m'est également venue la question suivante : entre la femme qui engendre, décrite chez votre patient comme une mère toute-puissante, et la femme qui détruit, peut-être cette fille si critiquée dont les enfants seront appelés à le remplacer un jour, où est la troisième Parque, la femme aimée ? Y aurait-il dans cette absence qui là aussi se fait entendre un effet possible de la réalité psychique de votre patient sur la vôtre ? Peut-être là encore un effacement comme seule voie de dégagement pour juguler l'angoisse devant le féminin ?

Dans la Gradiva, il aura fallu une patience infinie à la Zoé bien vivante pour être enfin perçue par un Norbert préférant se réfugier dans l'amour halluciné pour une morte. Il semble que c'est quelque chose de cette Zoé que votre patient a trouvé dans votre écoute.

Entre-temps, et grâce à vous, le mur sera devenu d'abord un vrai miroir réfléchissant et non pas une folle duplication du même comme celui de Magritte, puis un tableau ouvert à de multiples scènes possibles et peut-être un jour des colonnes ambrées s'ouvrant sur l'Attique.

Je vous remercie.

# *La réalité psychique à l'épreuve du réel*

*Marc Delorme*

Je remercie vivement mes collègues du Comité Scientifique de la confiance qu'ils me témoignent, en me proposant un sujet aussi simple à traiter que celui de « La réalité »... Je ne suis pas sûr pour autant d'être en mesure d'y répondre de façon satisfaisante. Ce sujet donne le vertige tant il peut s'envisager sur de multiples registres et prendre toutes les directions, même en laissant de côté les questions philosophiques et anthropologiques, pour nous consacrer à celle de la réalité en psychanalyse. Il me paraît donc bien évident que de nombreux points ne pourront pas être abordés comme ils le mériteraient, mais il nous reste une discussion tout à l'heure et un quatrième samedi, qui devraient nous entraîner dans un vaste débat.

La notion de réalité paraît avoir « l'opacité de son évidence : s'agit-il du monde tel qu'il est, ou du monde tel qu'il est perçu ou ressenti ? » (Cl. Le Guen) Dans le cadre de la psychanalyse, nous avons affaire au rapport de l'individu à la réalité, pris entre l'espace-temps de la matière inerte et de la matière vivante dont il fait partie, et l'espace psychique immatériel – conscient et inconscient – qui se constitue à partir de cette réalité perçue et qui lui donne sens.

C'est pourquoi ce thème me paraît s'inscrire de façon complémentaire avec les questions abordées à l'APF ces derniers temps, que l'on pense à « L'écoute au contact du sensoriel », « Pulsions(s) encore », « Au fil des traces », « La conscience », « La folie profonde de l'image », ou « La tentation de l'oubli ». Il me semble alors que la question de la réalité comme thème des samedis-débats de cette année, ne pouvait que s'imposer avant celui des prochains Entretiens de juin consacrés à « La représentation ».

Au début de *L'abrégé de psychanalyse*, Freud écrit en 1938, que la fonction du moi est de concilier les exigences du ça, du surmoi et de la « réalité ». Freud parle ici de la « réalité extérieure » au sens large, telle qu'elle est perçue, interprétée et traduite par le psychique, sur un mode conscient et inconscient.

Dans le sillage de Kant, en effet, selon qui nous ne percevons le monde qu'à travers nos « catégories a priori du temps et de l'espace », Freud conçoit que *le monde extérieur réel* nous parvient à travers les organes sensoriels de la couche corticale du ça, constituant ainsi une organisation particulière qui assure la médiation entre le ça et le monde extérieur, définie comme le *moi*<sup>1</sup>.

Dès *L'interprétation des rêves*, en 1900, Freud a déjà ce point de vue, qu'il indique indirectement dans le chapitre VII, en essayant de définir la nature du psychique : « *L'inconscient est le psychique lui-même et son essentielle réalité. Sa nature intime nous est aussi inconnue que la réalité du monde extérieur, et la conscience nous renseigne sur lui d'une manière tout aussi incomplète que nos organes des sens sur le monde extérieur*<sup>2</sup>. »

Le même mot – réalité – (Realität : l'état de réalité) est utilisé ici, aussi bien à propos de la *réalité extérieure* que de la *réalité de l'inconscient*, ce qui implique que le terme de réalité ne se limite pas seulement à la réalité matérielle, mais qu'il puisse concerner aussi une réalité immatérielle, comme celle de l'inconscient.

Pour autant, Freud ne conceptualise pas vraiment la « réalité extérieure » qui reste une notion pragmatique, appartenant au sens commun, assimilée à ce qui est perceptible à l'extérieur de soi, ce qui est en somme « objectivable » et soumis aux lois de la matière. La réalité extérieure inclut donc à la fois la réalité matérielle,

1. S. Freud, « Abrégé de psychanalyse », OCF, PUF, 2010, p. 234.

2. S. Freud, *L'interprétation des rêves* (1900), PUF, 1980, p. 520-522.

la réalité du vivant et également le monde social, l'autre, la culture et l'environnement, qu'il soit relationnel ou physico-chimique.

Dans le vocabulaire psychanalytique comme dans le langage courant ou spécialisé, on voit apparaître à propos de la réalité des occurrences très diverses, avec les expressions de : « réel, réalité externe, réalité interne, réalité subjective, réalité traumatique, réalité effective (Wirklichkeit, la langue allemande distinguant ces deux termes), surréalité avec les surréalistes (P. Éluard : "*La terre est bleue comme une orange*"), réalité parallèle, réalité virtuelle, réalité augmentée »... Au fond le terme de réalité semble se décliner en fonction du référentiel auquel il s'adresse. Ce qui est logique, si l'on admet avec Kant que la « chose en soi » est inconnaissable.

Je vous propose tout d'abord trois situations introductives :

- La scène se déroule durant l'Occupation : Otto Abetz, ambassadeur du III<sup>e</sup> Reich à Paris, visite avec des officiers allemands l'atelier parisien de Picasso où fut peint *Guernica* dans les semaines qui suivirent le bombardement de civils de la petite ville de Guernica au Pays basque près de Bilbao, par l'aviation allemande et italienne en avril 1937. Pris d'un haut-le-cœur devant la photographie du tableau, photo en noir et blanc affichée par Dora Maar, l'ambassadeur s'écrie : « C'est vous qui avez fait ça ? » « Non, c'est vous ! » lui répond du tac au tac Pablo Picasso.

À partir de la représentation photographique de la représentation picturale, deux interprétations de la réalité s'affrontent : Otto Abetz ne voit que la production d'un dégénéré, là où Picasso cherche à dénoncer la barbarie du bombardement.

- Je poursuis avec le rêve d'une patiente, un rêve répétitif, qui attire son attention : « *Je perçois une odeur de café très agréable... je me dis que ce doit être l'heure de me lever et que ma mère est en train de préparer le petit déjeuner en m'attendant. Cette délicate attention de sa part me remplit de joie... À ce moment, je me réveille et brutalement je prends conscience du fait que ma mère a disparu depuis deux ans et que je suis en réalité seule chez moi... la douleur du réveil remplace la joie de mon rêve, je me sens triste, je n'ai plus envie de me lever... ça m'ennuie de me réveiller tous les jours avec une journée qui commence mal... tous les matins je suis obligée de renoncer à ce moment agréable où je me dis : je vais me lever, elle m'attend... Ce qui d'ailleurs, dans la réalité, n'était jamais arrivé non plus... !* »

On peut reconnaître là sans aucun doute, un exemple typique du « rêve comme réalisation du désir » et notamment ici du désir infantile, bien que cette réalisation du désir ait lieu sur un mode hallucinatoire onirique, ce qui ramène la patiente à la réalité brutale du réveil, entraînant sa déception répétée. Déception redoublée par l'impossibilité d'une satisfaction réelle dans l'avenir, du fait de la disparition de sa mère, présente dans le rêve, mais absente dans la réalité.

Cette situation parle de la violence que la réalité effective nous impose inévitablement, notamment face à la mort d'un proche, sans aucune maîtrise possible sur ce réel qui s'impose, malgré notre résistance à y croire, notre réticence à admettre cette *cruelle réalité effective*<sup>3</sup>.

Une violence qui s'éprouve à travers l'expérience du deuil, au sens étymologique de *douleur* (le mot latin *dol* ayant donné le verbe *se douloir* en ancien français). Le deuil c'est donc d'abord la douleur, l'affect douloureux dans toute sa réalité, avant d'être le stéréotype édulcorant de l'exaspérante expression « *faire son deuil* »... Mais comment « faire son deuil » au sens de faire cesser la douleur, quand justement dans certains cas, seule la douleur relie à l'irréparable absent et s'inscrit dans une réalité clinique tangible, comme chez cette patiente, qui longtemps après la mort de son enfant disparu dans des circonstances tragiques, ne pouvait profiter de rien de ce que lui offrait la vie, jusqu'à ce qu'elle puisse comprendre la place qu'elle donnait à la douleur, en disant : « *Pour moi, la douleur est plus forte que la vie...* »

---

3. S. Freud, *L'avenir d'une illusion*, PUF quadriges, 1995, p. 50.

Cette expérience de la douleur devra faire l'objet d'un traitement psychique qui pourra prendre des formes différentes, à travers une temporalité variable. C'est tout le travail de *Deuil et mélancolie* où pour Freud, l'attachement à l'objet brusquement arraché au réel ne se résout que progressivement, « avec une grande dépense de temps et d'énergie d'investissement<sup>4</sup> ».

Ainsi, la réalité au sens de l'événement réel, est ce qui se présente à nous, ce qui s'impose de l'extérieur, indépendamment de notre volonté et de notre maîtrise. La réalité nous « tombe dessus », elle peut nous assommer psychiquement ou physiquement, nous blesser ou nous détruire.

On se souvient chez Proust, de la douleur aiguë du narrateur dès les premières lignes d'« Albertine disparue » : « *Mademoiselle Albertine est partie. Comme la souffrance va plus loin en psychologie que la psychologie.* »

Mais à l'inverse, dans la recherche de l'objet, de l'amour, de l'Éros, c'est aussi vers la réalité que se dirige notre recherche de satisfaction.

L'épreuve de réalité prend ainsi toute sa place sur l'axe plaisir/déplaisir.

• Une troisième situation enfin, celle d'un échange impromptu avec un ami psychanalyste, il y a un peu plus d'un an :

– « Tu as vu que les Russes ont envahi l'Ukraine... ? C'est la guerre... !

– Oui j'ai vu... la guerre à nos portes, en Europe... je suis stupéfait, je n'arrive pas à y croire... ! »

Mais quelle est donc cette réalité à laquelle il faudrait croire ? N'y a-t-il pas précisément une contradiction entre les notions de réalité et de croyance ? Faut-il croire à une réalité factuelle pour qu'elle soit tenue pour réelle, pour vraie et effective ? Alors s'il faut y croire pour la « prendre pour vraie » (Roger Perron), peut-on également refuser d'y croire... ? Et si je crois de toutes mes forces à quelque chose ou à une idée, est-elle réelle ? Devient-elle vraie... ?

Je cite Roger Perron<sup>5</sup> : « Le problème qu'en vient à poser Freud, c'est donc bien : comment se construit la réalité ? Ou plutôt comment se construisent les réalités ? Celle, "matérielle" des objets du monde environnant ; celle de cet objet très particulier qu'est le corps d'autrui ; celle du corps propre ; celle des événements ; celle de la "perception endopsychique"... Ce qui vient progressivement au-devant de la scène, c'est la question de l'interprétation de toutes ces perceptions, de leur construction. »

En fait, il ne s'agit ni plus ni moins que de reprendre la construction de l'appareil psychique par Freud. Une organisation interne complexe qui en se constituant à partir des perceptions, traduit et donne sens à la réalité des choses de l'espace-temps, à l'histoire des faits et des événements vécus.

Je me sens partagé entre le sentiment de répéter ce qui a déjà été dit et de ne rien vous apprendre que vous ne sachiez déjà en revenant à Freud, et la nécessité de revenir à la logique de Freud et au mouvement de sa pensée au fil du temps. Mais pour ne pas être trop long, je me limiterai à l'essentiel à propos de l'événement réel et sa potentialité traumatique, naviguant entre la réalité externe et son traitement par le psychique.

Freud, en 1895 est à la recherche d'une étiologie de l'hystérie. Cette étiologie lui apparaît comme étant « traumatique ». Mais ce facteur traumatique peut être également, de façon « analogique »... « tout incident capable de provoquer des affects pénibles : frayeur, anxiété, honte, pouvant agir à la façon d'un choc psychologique et c'est évidemment de la sensibilité du sujet considéré (...) que dépendent les effets du traumatisme<sup>6</sup> ».

---

4. D. Widlöcher, « Proust, un précurseur de l'«Ego-psychology» ? », *RFP*, 2/1999.

5. R. Perron, « Prendre pour vrai », *RFP*, 2/1995, *Percevoir*, p. 499-512.

6. S. Freud, J. Breuer, *Études sur l'hystérie* (1895), PUF, 1990, p. 3-8.

On voit alors que dès 1895, Freud oriente sa théorisation de façon préférentielle non sur le traumatisme externe en lui-même, mais sur « *la sensibilité du sujet* », c'est-à-dire ce qui se manifeste à l'intérieur du psychisme, au-delà de l'événement déclenchant, notamment sous la forme des « *réminiscences* » dont souffre l'hystérique.

Le 21 septembre 1897, Freud annonce à Fliess qu'il ne *croit plus* à sa *neurotica*, ce qui implique de ce fait le renoncement à l'étiologie traumatique de l'hystérie. Ce renoncement ne peut qu'aller dans le même sens, en faisant basculer la réalité externe du côté du fantasme. Cette conviction s'étaye sur trois arguments largement connus :

1. *Une telle généralisation des actes pervers commis envers les enfants semble peu croyable,*
2. *Il n'existe dans l'inconscient aucun indice de réalité de sorte qu'il est impossible de distinguer la vérité de la fiction investie d'affect,*
3. *Une solution possible est que le fantasme sexuel se joue toujours autour du thème des parents.*

La théorisation de l'œdipe et de la sexualité infantile se dessinent ainsi dans ce moment crucial pour Freud, comme le montrent les lettres à Fliess des semaines suivantes. Freud est alors profondément engagé dans le travail de son auto-analyse dont il évoque la *beauté intellectuelle*<sup>7</sup> en même temps que la *complexité* : « *C'est un bon exercice que d'être tout à fait sincère envers soi-même. (...) J'ai trouvé en moi comme partout ailleurs des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père, sentiments qui sont, je pense, communs à tous les jeunes enfants. (...) S'il en est bien ainsi, on comprend, (...) l'effet saisissant d'Œdipe Roi. (...) Chaque auditeur fut un jour en germe, en imagination, un Œdipe et s'épouvante devant la réalisation de son rêve transposé dans la réalité, il frémit suivant toute la mesure du refoulement qui sépare son état infantile de son état actuel*<sup>8</sup>. »

Ainsi sont dévoilés les fantasmes œdipiens de l'enfance, leur refoulement, leur prise de conscience *après-coup* à travers la fiction de la tragédie de Sophocle décrivant une réalité qui suscite l'épouvante. Nous avons donc ici tous les éléments de la réalité psychique infantile qui s'élabore à partir des liens intrafamiliaux et notamment de la réalité des objets parentaux. On notera à ce sujet l'ambiguïté du concept d'objet – au sens d'une dualité – entre l'objet dans la réalité, l'autre (le non-moi) et l'objet interne, l'imago ou représentation inconsciente, mais aussi comme le rappelle Laplanche : « *l'objet sexuel de la pulsion sexuelle*<sup>9</sup> » en le différenciant de « *l'objet réel comme objet de l'instinct* ».

On sait que Freud, pris sans doute par la force de sa recherche théorique et de sa découverte phénoménale, négligera quelque peu les aspects de la réalité du traumatisme, comme Ferenczi lui en fera la critique dans son texte (1933), *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*. Tout en admettant la part du fantasme, il y affirme en effet « *... qu'on ne pourra jamais insister assez sur l'importance du traumatisme et en particulier du traumatisme sexuel comme facteur pathogène* ». Il en dégagera certaines modifications techniques visant à éviter que la séance d'analyse ne devienne *une nouvelle répétition du trauma* (p. 126), en accentuant la sincérité de l'analyste et l'écoute bienveillante, à l'opposé de *l'attitude froide et pédagogique* qu'il réprovoque. En effet, pour Ferenczi, gagner la confiance du patient est nécessaire, dans la mesure où : « *Cette confiance établit le contraste entre le présent (de l'analyse) et un passé insupportable et traumatogène*<sup>10</sup>. »

Werner Bohleber, psychanalyste allemand, reprend cette question dans son article du colloque de la FEP de 2021<sup>11</sup>. Il y indique à propos de la « *réalité traumatique* » que « *la psychanalyse a longtemps éprouvé des*

---

7. S. Freud, « Lettres à Wilhelm Fliess, lettre n° 70 du 3-10-1897 », *Naissance de la psychanalyse*, PUF, p. 194.

8. *Ibid.*, lettre n° 71 du 15-10-1897, p. 198.

9. J. Laplanche, « L'objet entre pulsion et instinct », *APF/ annuel 2008*, PUF, p. 16-19.

10. S. Ferenczi, « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », *Œuvres complètes IV*, Payot, 1982, p. 128.

11. W. Bohleber, « Concepts de réalité interne et externe et leurs relations aux expériences traumatiques », *Psychanalyse en europe*, 75, 2021, p. 23-31.



*difficultés à conceptualiser théoriquement et cliniquement cet aspect de la réalité d'une façon adéquate. Son champ était le monde interne de l'homme. Inclure de façon adéquate la réalité externe apparaissait à plusieurs analystes comme une attaque de la réalité psychique et de la signification de l'inconscient. »*

On peut s'interroger sur les raisons de cette résistance, alors que Freud avait lui-même théorisé en 1920 dans *Au-delà du principe de plaisir*, la question du traumatique faisant effraction dans le pare-excitation et l'apparition de la *compulsion de répétition*.

Nous noterons au passage l'ambiguïté du terme de traumatisme qui désigne aussi bien l'événement que son effet, témoignant ainsi de la difficulté à dissocier un événement en soi de son effet « en soi », c'est-à-dire en soi-même. D'où peut-être la tentative d'utiliser les termes de « trauma » pour rendre compte du factuel et de « traumatique » pour signifier l'effet produit.

Quoi qu'il en soit, la question du trauma en tant qu'événement réel, ne peut en effet s'évacuer simplement ni se laisser rabattre sur le fantasme seulement, quand on cherche à déplier la question de la réalité.

De quelle réalité parlons-nous ? Quels liens de corrélation peut-on établir entre un événement réel et le traitement psychique qui lui donne sens ?

Quelles en sont les conséquences et leurs processus en termes de réalité subjective et de réalité psychique ? Et dans quelle mesure cette création psychique soumise à la déformation et à son évolution permanente, notamment dans le processus de la cure, peut-elle influencer en retour l'action sur le monde extérieur et venir modifier la réalité ?

En 1911, dans le texte *Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique*, Freud écrit que face à l'insuffisance de satisfaction obtenue par la voie hallucinatoire, « *l'appareil psychique dut se résoudre à représenter l'état des faits réels du monde extérieur et à tendre à la modification réelle.* »

Il introduit ainsi, la notion de *principe de réalité* comme *processus secondaire*, dont la fonction est de différer la décharge pulsionnelle, de permettre les détours nécessaires pour retrouver l'objet réel, seule source véritable de satisfaction<sup>12</sup>.

Mais Freud ajoute que les deux systèmes continuent à coexister, l'inconscient apparaissant alors comme l'héritier de ce qui, à l'origine était le seul monde du sujet, soumis au seul principe de plaisir.

Cette conception des deux principes est très clairement reprise dans *La question de l'analyse profane* (1927) après le tournant de 1920 et la théorisation de la deuxième topique :

*« Enfin, le moi apprend que pour assurer la satisfaction il existe une autre voie que celle de l'adaptation au monde extérieur. On peut aussi intervenir sur le monde extérieur pour le changer et instaurer les conditions qui rendent possible la satisfaction. Cette activité devient alors la suprême réalisation du moi ; décider quand il est plus opportun de dominer ses passions et de se plier à la réalité ou bien de prendre leur parti et de se préparer à se défendre contre le monde extérieur, c'est l'alpha et l'oméga de l'expérience de la vie<sup>13</sup>. »*

C'est à partir de *Totem et Tabou* (1912-1913) que se construit chez Freud le concept de *réalité psychique*, héritière dans l'inconscient de chacun de la pensée magique primitive, c'est à dire l'omnipotence de la pensée.

Il l'écrit avec force en 1917 dans la vingt-troisième des *Conférences d'introduction à la psychanalyse* : « *Ces fantasmes possèdent une réalité psychique qui s'oppose à la réalité matérielle, et nous apprenons peu à peu à comprendre que, dans le monde de la névrose, c'est la réalité psychique qui est déterminante<sup>14</sup>.* »

---

12. D. Widlöcher, « Le principe de réalité (Considérations théoriques) », *Revue de la Société française de psychanalyse*, vol. 8, 1964, p. 165-192.

13. S. Freud, *La question de l'analyse profane*, Gallimard, 1999, p. 57.

14. S. Freud (1916-1917), *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, p. 468.

Daniel Widlöcher<sup>15</sup> fait remarquer que le terme de réalité psychique ne sera plus repris par Freud après 1922, ni dans les *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, ni même dans l'*Abrégé de psychanalyse*. Ce fait lui paraît coïncider avec le développement du concept du ça. « *Alors que le concept de réalité psychique est très lié à la notion de vérité historique, c'est-à-dire des événements du passé et tout particulièrement à des événements excitants, de séduction ou traumatiques, la référence au ça redonne tout son poids à la pulsion. Du traumatique, Freud revient au pulsionnel.* »

Et Laurence Kahn<sup>16</sup> nous précise : quand D. Widlöcher reprend la définition de la réalité psychique comme « *le caractère de réalité accomplie que prennent les pensées dans les rêves et les phénomènes hallucinatoires* », il se réfère à la notion d'*acte psychique*, telle que Freud la fait intervenir, aussi bien à propos du rêve que de l'*Agieren* transférentiel.

Enfin dans *La négation* (1925), sans reprendre le concept de réalité psychique, Freud le met en quelque sorte en application en décrivant les processus à l'œuvre, à partir de la fonction de jugement, qui permet de distinguer la représentation (interne), de l'existence dans la réalité (externe).

« *Le non-réel, le simplement représenté, le subjectif, n'est que dedans ; l'autre, le réel, est présent au-dehors aussi.* »

Présence et perte de l'objet deviennent alors significatives quand Freud précise à la fin du texte : « *Mais on reconnaît comme condition pour la mise en place de l'épreuve de réalité que des objets aient été perdus qui autrefois avaient apporté une satisfaction réelle.* »

C'est par conséquent l'*action intellectuelle* du jugement du moi, qui permet le passage de la réalité de la pensée, à l'action sur la réalité extérieure.

La négation affirme ainsi la construction d'une psyché qui se reconnaît comme telle, d'un espace interne propre habité par le sujet donnant forme et sens au paysage intérieur ainsi constitué<sup>17</sup>. Le réel extérieur, à commencer par l'objet, devient ainsi reconnu par le sujet pensant, à travers la dialectique interne/externe d'une part et d'autre part à travers la polyphonie complexe qui s'établit entre sensations, perceptions, représentations, affects et pensées. Plusieurs ordres de réalités distinctes vont ainsi établir des rapports, des liens, des conflits et une forme de dialogue entre réalité extérieure, réalité subjective et réalité psychique inconsciente. La qualité et la forme de ces rapports seront déterminantes pour la capacité du moi à intégrer la réalité, à s'y ajuster, ou à la modifier, ou encore à la refuser par le déni et le clivage.

Mais il faut garder à l'esprit que ces constructions théoriques s'inscrivent dans la réalité d'une pratique. C'est en effet à partir de cette organisation du psychisme et de ses potentialités pulsionnelles et langagières vis-à-vis de l'objet, que vient émerger la réalité du transfert.

Du point de vue clinique, le rapport à la réalité dans le sens de l'événement traumatique, peut se présenter en séance sous des formes très différentes, parfois dans une dynamique de crise où l'actualité est au premier plan et d'autres fois de façon plus éloignée dans l'histoire infantile, mais toujours très active dans l'organisation psychique.

Dans un premier exemple, je pense à cet homme qui a attendu l'âge de la retraite pour se décider à venir parler de ses difficultés en s'engageant dans une analyse. Son symptôme, un alcoolisme chronique depuis plus d'une trentaine d'années, avait entraîné de multiples difficultés professionnelles et personnelles, notamment son divorce et un état de santé physique précaire. Cette situation l'avait conduit à faire plusieurs séjours prolongés en cures de désintoxication. Au cours de sa dernière « cure », assez récente, il avait pu rencontrer

---

15. D. Widlöcher, « Réalité psychique et vérité historique : modèle explicatif ou descriptif ? », *Topique, L'esprit du temps*, 2006/2, n° 95, p. 18.

16. L. Kahn, « Quand ce que nous attendons ne vient pas », *La réalité psychique dans la pratique psychanalytique*, ss. dir. M. Reca, Campagne Première, p. 41.

17. C. Chabert, « Ne vois-tu rien venir », *RFP*, 2/1995, p. 379-392.

un psychiatre qui était à l'écoute... (ce qui arrive parfois...) et qui l'avait amené à une meilleure prise de conscience de ses difficultés : « *Beaucoup de choses me sont revenues... il faut que j'en parle... ça m'a réveillé de vieux souvenirs... sur ma mère abusive... des jeux à connotation sexuelle... entre 2-3 ans et 5-6 ans, je ne sais plus exactement... ma mère est toujours en vie mais je n'arrive pas à aller la voir... c'est trop à vif... dans ma famille c'est la rupture permanente...* »

Je suis surpris dans un premier temps, par le décalage entre un aspect physique très dégradé et une parole vive, pleine, sincère, qui exprime une urgence à dire les choses. Après une brève période en face à face, il accepte de s'allonger ce qui semble presque le soulager. J'ai le sentiment qu'il se sent accueilli par les bras du divan et qu'il me parle en confiance, en me donnant une impression de sécurité retrouvée. Il vit seul, mais garde des liens fréquents avec son ex-épouse, notamment au cours des rencontres avec leur fille et ses deux jeunes garçons. Il a de bons rapports avec sa fille et ses petits enfants dont il s'occupe régulièrement, avec un plaisir partagé.

Il évoque un contexte familial difficile, son père est décrit comme absent presque tout le temps. Sa plus jeune sœur n'a vécu à la maison qu'à partir de l'âge de 5 ans, étant gardée jusque-là par un couple d'amis proches. La mère de mon patient était issue d'un milieu très défavorisé, des parents « alcooliques », une fratrie de 13 enfants dans laquelle les aînés se chargeaient de l'éducation des plus jeunes... Lui-même plus tard, devait accompagner sa sœur à l'école et la ramener à la maison, « *comme aurait pu faire un père* », dit-il. Il fera d'ailleurs souvent le lapsus « *ma fille* » pour « *ma sœur* », ce qui finit par le faire sourire...

Il décrit sa mère comme une femme « *froide, peu aimante, pas du tout câline...* »

Ce que je comprends petit à petit, c'est que dans l'enfance sa mère « jouait » avec lui de façon imprévisible mais régulière et qu'au cours d'états d'excitation, de jeux, de chatouilles, de chahut partagé, elle attrapait alors le sexe et les parties génitales de son fils à pleine main, ce qui l'amusait et la faisait beaucoup rire... c'était le seul de ses enfants avec qui elle faisait cela, en le flattant, en lui disant que lui était gentil, alors que son frère et son père étaient « méchants »... Il semble très affecté en abordant ces souvenirs, mais il arrive à dépasser sa gêne et chaque fois qu'il peut en parler, il y accorde beaucoup d'importance, tout en butant sur l'incertitude de sa mémoire.

Il faudra du temps et au moins deux ans d'analyse, avant qu'il puisse élaborer davantage ces questions et notamment à l'aide de plusieurs rêves tournant en général autour des mêmes thèmes.

Voici un rêve assez récent, qui me paraît illustratif du mouvement à l'œuvre : « *j'étais chez moi, ma voisine venait à ma rencontre, elle me faisait la bise en m'enlaçant de façon tendre et sensuelle... mais moi je le vivais très mal, je n'acceptais pas ce qui se passait... il y avait ma femme qui était à côté, mais ce n'était pas par rapport à elle que je ne l'acceptais pas... c'était le comportement de cette personne qui me dérangeait...*

*J'ai associé ce rêve avec le tableau de Munch "Le cri"... et dans ce tableau, il y a deux personnes en arrière-plan que je perçois comme inquisitrices... ces deux personnes, je les ai associées à ma femme et à ma mère... c'est comme dans le rêve précédent, il y a une confusion entre ma femme et ma mère...*

*Mais j'ai beaucoup de mal à accepter cet amalgame... comme de penser que j'aurais pu aimer ma mère... et que j'aie pu autant me tromper sur ma femme dans le sens où elle représenterait trop ma mère... je n'avais jamais pensé cela quand j'étais avec elle... pourtant je réalise qu'elle avait en fait 10 ans de plus que moi... »*

Son rêve lui révèle ainsi une vérité qu'il ne voulait pas voir, vérité qu'il se reproche de ne pas avoir réalisée plus tôt.

Sa parole devient alors plus libre et plus associative et la perlaboration l'amène à prendre conscience de plusieurs dimensions majeures, tout à fait nouvelles pour lui :

1/ le fait que les jeux avec sa mère étaient partagés, qu'il était partie prenante de ces jeux sexuels et qu'il les attendait secrètement, tout en les redoutant en même temps. Il comprend aussi que ces jeux signifiaient

pour lui des moments où sa mère l'aimait, ce qu'elle ne lui montrait pas autrement. Il s'en veut d'avoir cru quand il était enfant à ce qu'il comprend aujourd'hui comme une « *manipulation maternelle* » – c'est son mot, dont il entend le double sens au propre et au figuré – manipulation dans le sens où sa mère lui faisait croire qu'elle était malheureuse avec son père et qu'avec lui elle retrouvait enfin la joie et le plaisir... il prendra également conscience de la grande culpabilité liée au fait qu'il ait eu du plaisir dans ces jeux sexuels avec sa mère.

2/ Les reproches à sa mère qu'il s'autorise à formuler en séance, et ce qui lui apparaît aujourd'hui clairement comme une transgression incestueuse, un passage à l'acte inacceptable, en totale contradiction avec l'éducation qu'il aurait dû recevoir. Il est en colère contre sa mère, en se disant à lui-même : mais comment est-ce possible qu'elle ait pu faire ça ?

3/ Il fait le lien avec la vie amoureuse compliquée de sa jeunesse, « *Quand j'étais amoureux d'une femme et que la sexualité arrivait, alors je me sentais mal et je ne l'aimais plus, il fallait que je recherche l'amour d'une autre... comme avec ma mère, j'étais à la recherche de son amour...* » Il comprend aussi le malaise ancien à se sentir trop près de sa fille, le sentiment d'être « *handicapé par le toucher* », de peur qu'il ne soit mal interprété, par sa fille ou avec ses petits-enfants...

4/ Enfin, il analyse les jeux sexuels avec sa mère comme un « *processus addictif* » et fait pour la première fois le lien avec l'alcool : « *le mélange plaisir/déplaisir, mais un mélange dangereux, agressif, toxique... ma mère était toxique... le côté subversif, l'illusion d'être aimé, comme l'alcool donne l'impression d'être aimé... Madame la bouteille, disait-on dans le centre de désintoxication...* »

On pourrait donc penser que le dévoilement progressif chez ce patient d'une part inconsciente et notamment de ses fantasmes inconscients, ouvre sur un changement radical de sens, en passant de l'événement (externe) à la pulsionnalité (interne), que l'amène à réaliser son travail d'analyse, par lequel il retrouve un sentiment de paix intérieure. « *Aujourd'hui je me sens bien, ça change de l'habitude et ça me fait du bien de le dire...* »

Je veux donc insister sur l'idée que la réalité en psychanalyse c'est aussi la réalité du changement. Ce patient n'est plus le même, il n'a plus besoin de son addiction, il n'est plus l'esclave d'une substance substitutive, il peut enfin penser à ce qui lui est arrivé, accepter les affects douloureux liés à son histoire et réfléchir plus clairement à la position actuelle qu'il doit prendre par rapport à sa mère, devenue malade et dépendante.

Comme deuxième exemple clinique, je pense à cette jeune fille encore mineure pour quelques mois, brillante élève de terminale, qui revient me voir depuis peu de temps. Je l'avais rencontrée trois ans avant, dans le contexte d'un mouvement anorexique qui s'était assez rapidement résolu. Elle n'avait pas voulu poursuivre la psychothérapie. Elle souhaite aujourd'hui parler de ses difficultés, de son avenir, de ses relations amoureuses, de sa rupture récente qui l'attriste, de son désir d'autonomisation, rien apparemment de trop inquiétant. Pourtant, je perçois chez elle une fragilité, malgré cette bonne adaptation de surface. Les séances sont bien investies, elle semble très désireuse de parler, elle me remercie dès que je vais la chercher dans la salle d'attente... Mais plusieurs éléments m'amènent à penser qu'elle prend beaucoup de risques en se mettant en danger, dans ses activités, ses relations, ses sorties nocturnes, c'est ainsi que je le ressens, comme une impression diffuse... Elle multiplie les ivresses alcooliques, les relations sexuelles sans lendemain, passe une nuit au poste de police après s'être fait arrêter en scooter derrière sa copine qui conduisait en sens interdit, chacune sans casque et son amie porteuse d'un sachet de cannabis découvert par les policiers... De ses relations éphémères auxquelles elle n'accorde que peu d'importance, elle dit qu'elles lui permettent de se réfugier dans l'affection des garçons pour se sentir mieux avec elle-même... mais elle comprend aussi le piège que cela représente...

Elle semble m'accorder sa confiance, me parle sans réticence notamment de sa sexualité, avec par moments une crudité qui tranche avec sa réserve habituelle.

Elle arrive un jour à sa séance, défaite, effondrée, en pleurs... Elle m'explique que sa soirée du week-end s'est très mal passée, elle était ivre, très ivre dit-elle, elle se sentait mal et voulait aller aux toilettes pour vomir. Elle croise un garçon qu'elle connaissait avec qui elle avait eu une relation sexuelle il y a longtemps, un garçon qu'elle n'aime pas et qui traîne une sale réputation... Il la rejoint dans les toilettes, la force à faire une fellation, elle refuse, se défend comme elle peut, sort des toilettes et vire le type. Elle s'en ouvre à sa meilleure amie et va se coucher pour se reposer. Quand elle se réveille le type l'a rejointe dans le lit et reprend ses assauts... elle ne sait plus ce qui s'est passé... ne peut pas dire... des images lui reviennent, des scènes violentes... non, c'est sûr elle n'était pas d'accord avec ça...

J'écoute sidéré, saisi par cette réalité traumatique, la gravité des enjeux dans la réalité, je m'interroge sur les conséquences psychiques et symptomatiques, en essayant d'accueillir ses mots et son angoisse... « *Oui, dit-elle j'en ai parlé à ma mère... mais je ne sais pas comment je vais faire dans les jours qui viennent, on est dans le même lycée, je ne veux plus le voir.... Porter plainte... non ça me paraît impossible, personne ne me croira, j'étais ivre au dernier degré et je ne crois pas qu'il y ait eu de témoin...* »

J'ai bien conscience de vous présenter ici un moment très particulier d'un début de prise en charge, tel qu'il a surgi dans la séance. Mais il me paraît intéressant pour réfléchir à la façon dont nous pouvons nous saisir en tant qu'analystes de ces situations difficiles.

Roland Lazarovici a parlé de ces rencontres particulières avec certains adolescents flirtant avec le risque, le danger, l'impulsion suicidaire, les attaques du corps, et de la difficulté de ne plus être tout à fait analyste quand on est confronté à ce type de situation où dit-il « *La réalité psychique devient réelle*<sup>18</sup>. » Ces situations où la réalité crue fait irruption dans la séance, posent la question des limites de notre travail et de la position contre-transférentielle adéquate à adopter.

L'enjeu est me semble-t-il de maintenir une place à la parole, à l'associativité, peut-être par une forme de copensée, permettant autant que possible le dégagement de l'emprise de la réalité sur la capacité de penser de l'analyste.

Je pense en effet qu'un analyste peut traiter de façon particulière ces moments qui peuvent se révéler fondateurs, justement parce qu'il cherche à établir au-delà du factuel et de l'évaluation symptomatique, les conditions pour que l'acte de parole puisse advenir. Acte de parole vital, à saisir au vol, puisque il vient se substituer au langage des actes sur le corps dans sa réalité concrète et actuelle. Je pense notamment à mon expérience en réanimation auprès de jeunes suicidants, et au premier entretien après leur passage à l'acte et la prise en charge somatique. Bien souvent, ces premières rencontres marquées au départ par la dénégation ou le déni, la fuite ou la tentation de l'oubli, ont été le point de départ de psychothérapies et pour certains de cures analytiques prolongées. Mais il s'agit alors pour l'analyste de pouvoir se représenter les différentes dimensions de la réalité présentées à ce moment : réalité de l'instant, qui ne doit pas exclure la trajectoire de l'histoire personnelle. Cette réalité de l'histoire étant porteuse à la fois des événements vécus, des fantasmes et des représentations d'action engagées dans les scènes mises en actes dans la réalité.

Il paraît sans doute nécessaire de rappeler ici la place essentielle du corps dans la psychopathologie de l'adolescence et celle de l'acte sur le corps. Le corps à la fois réalité interne et réalité externe, à la fois fantasme et expérience agie sur le corps, venant s'articuler à l'adolescence de façon complexe, du fait du changement majeur que constituent les transformations pubertaires et leur traitement psychique. « *Le pubertaire est au psychique ce que la puberté est au corps* » nous dit Philippe Gutton, point de vue que rejoint l'intéressante formule de « *L'événement juvénile* », proposée par Jean-François Solal<sup>19</sup>. *L'événement juvénile*, pouvant ainsi être distingué de *l'événement infantile*.

---

18. R. Lazarovici, « Le risque de suicide : problèmes contre-transférentiels », *Adolescence*, Monographie ISAP, GREUPP 2000, p. 163-169.

19. T. Garcia-Fons, J.F. Solal, *L'événement juvénile*, petite bibliothèque de psychanalyse, PUF, 2016.

Le mouvement de l'adolescence m'apparaît comme une source infinie de réflexion quant au traitement de la réalité qu'il implique à partir des transformations irréversibles de la puberté qui engagent la construction de soi, au risque de sa potentialité traumatique. Y compris traumatique d'origine extérieure comme on le voit dans le cas de cette jeune fille, dont l'adolescence évolue entre un refus sexuel pubertaire marqué par l'anorexie, suivi d'une sexualité libérée – sans doute aux limites incertaines – à laquelle l'effraction dramatique vient donner un coup d'arrêt brutal.

Mais qui est aussi un point de départ pour un nouvel engagement du travail psychique de cette jeune fille. À travers l'actualité de l'événement, je perçois son attente, implicite mais évidente, et la place qu'elle me donne sans bien s'en rendre compte, ce qui permet la mise en route d'une deuxième séance hebdomadaire. C'est alors un nouveau travail qui commence.

Il faut bien comprendre les deux mouvements majeurs qui se dessinent à l'adolescence :

- D'une part l'irruption de la sexualité génitale pubertaire et sa rencontre compliquée avec la sexualité infantile déjà présente, unique situation pour Jean Laplanche où l'acquis précède l'inné, entre sexualité infantile primaire, acquise, de nature pulsionnelle d'un côté, et de l'autre côté sexualité génitale d'apparition secondaire, innée et instinctuelle au départ<sup>20</sup>.

La transformation corporelle avec ses enjeux sexuels implique pour l'adolescent un nouveau travail de symbolisation par rapport à celui de l'enfant. Alors que l'enfant doit symboliser ce qu'il ne peut accomplir, (et l'accomplir à travers la symbolisation) l'adolescent doit symboliser ce qu'il peut maintenant accomplir, pour ne pas être contraint de l'accomplir dans le champ de l'agir, sous la forme de la tragédie d'Œdipe (Œdipe adolescent, quitte Corinthe pour éviter que l'oracle ne se réalise...).

Il revient donc à l'adolescent d'explorer la réalité qui l'entoure pour suivre sa propre route... (au risque de prendre de mauvais chemins...).

- La deuxième tâche à accomplir pour l'adolescent est de construire une nouvelle réalité, celle qui représente l'individu qu'il est en train de devenir. « En train de » évoque le « ing » anglais du présent progressif, si souvent utilisé par D.W. Winnicott pour décrire le mouvement en train de se faire qui vient constituer une réalité nouvelle.

Le modèle de l'adolescence me semble ainsi pertinent pour réfléchir au jeu – et aux enjeux – des processus mis en œuvre entre la réalité extérieure comme contrainte et la création psychique de la réalité interne, avec l'aboutissement de la construction de soi.

Se sentir soi c'est sentir l'évidence d'être soi à l'intérieur, éprouver le sentiment d'exister, de la réalité de soi, et se sentir reconnu comme tel par l'extérieur, par les autres. Ce sentiment d'identité me semble assez proche du « sentiment de réalité » dont parle André Beetschen dans sa conférence de juin 2006 aux entretiens de l'APF « La réalité en principe ». André Beetschen nous rappelle en effet que si la distinction dedans/dehors est essentielle, elle n'annule pas pour autant « ... *l'ambiguïté qu'éveille toute présence entre moi et autre, l'indécision inquiète des frontières, la part d'étranger et d'inconnu du rêve, la séparation imparfaite comme l'appelle Michel Gribinski, qui est au cœur de cette expérience de la réalité.* »

Une réalité intermédiaire se dessine ainsi, celle de la réalité transitionnelle de *Jeu et réalité (Playing and Reality)* de Winnicott et ce qu'il a ouvert avec la dimension de l'illusion, de l'espace potentiel et du « trouvé-créé » des objets et phénomènes transitionnels.

---

20. J. Laplanche, « L'objet entre pulsion et instinct », *APF/ annuel 2008*, PUF, p. 21-22.

À propos de création adolescente, P. Gutton parle de « naissance pubertaire<sup>21</sup> ». Il faut y entendre bien sûr une deuxième naissance qui vient surplomber l'infantile, idée qui ne peut qu'évoquer le très bel article de J.B. Pontalis, *Naissance et reconnaissance du soi*<sup>22</sup>, dont le titre résume à lui seul la problématique : le soi (self) comme représentation de la naissance de soi, mais aussi sa permanence qui permet la reconnaissance. Reconnaissance par le sujet lui-même, comme par l'extérieur. Mais pourquoi parler d'un *soi* alors que nous avons à notre disposition le concept de *moi* ?

Il s'agit d'une très ancienne discussion dont Pontalis reprend les termes en rappelant les éléments essentiels proposés par Winnicott :

1/ Le champ du transitionnel prend son origine et se déploie entre l'objectif et le subjectif, il est ce que l'auteur nomme le champ de *l'illusion*.

2/ Le statut du transitionnel est donc un *paradoxe*. Et Winnicott tient pour essentiel que ce paradoxe soit accepté et respecté ; il n'y a pas lieu de le contester et de chercher à le résoudre, car il assure *un champ neutre d'expérience*.

3/ Ce statut neutre intermédiaire est le lieu de l'expérience vécue – *experiencing* –. Expérience d'une relation aux objets et à « *la variabilité infinie de l'aire de jeu (...) qui permet à un bébé de commencer à être et à sentir que la vie est réelle.* »

4/ L'aire des phénomènes transitionnels constitue un espace psychique propre entre le dehors et le dedans, espace virtuel, potentiel, où Winnicott situe l'origine de la créativité. « *L'utilisation d'un objet symbolise l'union de deux choses désormais séparées, le bébé et sa mère, en ce point, dans le temps et dans l'espace où s'inaugure leur état de séparation*<sup>23</sup>. »

Cet espace potentiel devra tendre vers un équilibre à trouver/créer entre réalité interne et réalité externe. C'est à partir de cette conception que Winnicott va distinguer le « vrai soi » et le « faux soi », le faux soi étant défini par une organisation défensive dont le noyau est la *non-acceptation du paradoxe*.

Mais on y retrouve aussi la potentialité traumatique lorsque : « *la faillite prématurée de la sécurité de l'environnement du bébé (...) installe une rupture de la continuité d'existence, (...) s'inscrivant sous la forme d'angoisse impensable (...) et d'éléments persécutifs dont il n'arrive pas à se débarrasser*<sup>24</sup> ».

Je ne vois pas de définition plus claire que celle que propose Pontalis dans la préface de *Jeu et réalité* à propos du soi : « *Il se trouve dans l'entre deux du dehors et du dedans, du moi et du non-moi, de l'enfant et de sa mère, du corps et du langage (...) définissant ainsi « un terrain de jeu, aux frontières mouvantes, qui fait notre réalité ».*

On retrouve ici me semble-t-il le modèle freudien de la vésicule, au sens de l'enveloppe somato-psychique que formalise le soi, réalité fonctionnelle à la fois suffisamment stable pour assurer une contenance et une confiance de base et suffisamment souple pour prendre en compte les changements de la réalité et pouvoir s'y adapter, notamment celle des transformations pubertaires. Dans cette hypothèse, le soi serait la membrane constituée par l'interface entre moi et réalité, de la même façon que le moi s'est détaché du ça sous l'influence de la réalité extérieure. Il deviendrait alors très proche de la notion de « moi-peau » proposée par Didier Anzieu. On y retrouve en effet les fonctions de limite, de pare excitation et de contenance, permettant au moi de s'épanouir entre les différentes instances.

---

21. P. Gutton, S. Bourcet, *La naissance pubertaire*, Dunod, 2004.

22. J.B. Pontalis, *Naissance et reconnaissance du « soi »*, entre le rêve et la douleur, Gallimard, 1977, p. 159-189.

23. D.W. Winnicott, « La localisation de l'expérience culturelle », *Jeu et réalité* (1971), Gallimard, 1975, p. 134.

24. *Ibid.*, p. 141-143.

Au fond, le concept de « soi » permet de nommer cette « zone limite », cette membrane entre le moi et l'extérieur, qui sans doute fait partie du moi, comme la membrane fait partie de la cellule, mais avec cette particularité des zones frontalières dont on sait qu'elles sont polarisées par la double charge de ce qu'elles reçoivent de l'extérieur et de ce qu'elles transmettent à l'intérieur, ainsi que son exact inverse.

Penser en termes de « soi », en se gardant de réifier ce concept, présente me semble-t-il un intérêt dans l'analyse de certaines situations cliniques ; je pense par exemple à la reconnaissance de la réalité de la différence des sexes et notamment à l'expression actuelle de la question transgenre parmi les adolescents en souffrance.

Par ailleurs, si le soi (self) renvoie peu ou prou à un « sentiment d'identité » qui exprime la réalité d'une existence attestée à la fois à l'intérieur et à l'extérieur, il faudrait aussi évoquer la question majeure de l'impact de la langue sur la culture et la psychologie collective, comme l'ont si clairement démontré Georges Orwell avec la « novlangue » de 1984 et Victor Klemperer avec la *LTI, la langue du III<sup>e</sup> Reich*.

Enfin, on ne peut pas ignorer les questions que pose la réalité de notre monde contemporain à la psychanalyse, en particulier dans le rapport à la numérisation, avec l'analyse à distance qui pose le problème de la présence/absence des corps en séance et de la fonction de la présence réelle dans le transfert.

En conclusion, tout l'enjeu d'un débat sur le rapport à la réalité en psychanalyse et la forme de réalité mise en évidence à travers le modèle de l'appareil psychique de Freud, et celui de la transitionnalité de Winnicott, me paraît être de ne pas laisser réduire la psychanalyse à une pure métaphysique déconnectée de la réalité, mais bien au contraire de proposer une métapsychologie vivante, solide et convaincante, assumant ses positions dans l'ordre du *Comprendre* lié à l'esprit, en contrepoint de l'ordre de *l'Expliquer* lié à la chose, pour reprendre la distinction toujours pertinente de Dilthey.

Débat d'actualité s'il en est, quand on pense à la volonté de la réduction à la logique « neuro » de la « psy-chose », à l'œuvre dans nos institutions spécialisées, à travers les prises de pouvoir que nous observons des conceptions dites du « neurodéveloppement » chez l'enfant, cherchant à disqualifier la lecture plus compréhensive – mais non exclusive – proposée par la psychanalyse.

N'est-ce pas d'ailleurs le propos du prochain colloque de l'IPA à Carthagène en Colombie, qui porte le titre : « Mind on the line of fire » ?



## *Discussion de la conférence de Marc Delorme*

*Odile Marcombes*

Cher Marc,

Avec une grande liberté associative, tu partages avec nous la difficulté à articuler réalité psychique et réalité matérielle, dans le foisonnement des occurrences qui traversent la métapsychologie et les études cliniques.

En te lisant, il m'est venu cette phrase de Jacques André, à propos de l'abandon de la Neurotica : « Le fantasme ne succède pas à la réalité, il la dénature. »

Quand tu rappelles avec Picasso qu'il n'est pas si simple de répondre à la question : « Qui a fait ça ? », cela m'a fait penser à la façon dont, dans la réalité psychique, le fantasme inconscient se conjugue à l'infinif : cracher, avaler, saisir, tuer... ce qui rend toutes les places permutable, toutes les déformations possibles.

Dans la situation analytique, cette même question ouvre peut-être sur la tâche ardue de démêler les effets de l'agir transférentiel sur l'analyste de nos propres aveuglements contre-transférentiels.

J'ai fait le choix de centrer ma discussion autour des trois vignettes cliniques que tu nous as présentées.

Pour commencer, tu nous rapportes le rêve répétitif d'une de tes patientes, un petit déjeuner de rêve ! Mais dans ce rêve, elle se sent surtout comblée à la pensée de cet autre maternel qui l'attend. Le rêve est dans la tête, le cauchemar est dans la chambre ; car la mère est perdue et l'enfant a disparu, comme si toutes les places du rêve étaient désormais impossibles.

En t'écoutant, j'ai d'abord entendu, dans la récurrence du rêve, comme une hésitation entre les deux destins pulsionnels liés à la perte de l'objet d'amour : celui du deuil et celui de la mélancolie.

La dernière phrase de ta patiente : « Ce qui d'ailleurs dans la réalité n'était jamais arrivé non plus ! » montre combien l'objet qui comblerait la satisfaction se cherche opiniâtrement, dans une large autonomie avec l'objet réel, fut-il maternel.

Désir d'être nourri, réchauffé, attendu, combien de formes peut prendre cet espoir de rencontrer l'autre aimant et secourable ?

Dans la réalité, la perte de l'enfant a tragiquement barré l'accès réparateur à l'inversion des places sur un mode actif : nourrir, soigner, aimer, à défaut de l'avoir été.

Cette demande d'amour qui cherche à être entendue m'a fait penser à l'enfant de Winnicott qui se cache pour être trouvé.

La catastrophe de ne pas l'être peut conduire au désespoir et à l'impossibilité des déplacements de l'investissement d'objet dans le destin mélancolique.

La phrase de ta patiente : « La douleur est plus forte que la vie » ne résonne-t-elle pas dangereusement de ce côté-là ?

J'aimerais aussi revenir sur ce que tu évoques pour ta patiente comme l'« impossibilité d'une satisfaction réelle ».

« Qu'est-ce qu'une satisfaction réelle ? », avait questionné Catherine Chabert lors de la discussion de notre dernier samedi-débat.

Ta patiente nous dit en quelque sorte : seule la faim peut être totalement comblée, jamais le désir. Il semble qu'elle n'a pas perdu espoir puisque non seulement elle rêve, mais elle vient te raconter son rêve, c'est-à-dire t'adresser sa demande d'amour.

Je me suis demandée si cette adresse avait pu être reprise dans le travail de la cure et comment cette promesse de déplacements futurs avait pu trouver une issue avec ton aide, dans la perlaboration de la perte.

Je reviens sur le cas de ton patient alcoolique.

La fragilité de son enveloppe psychique du fait d'une séduction maternelle précoce le conduit à être littéralement envahi par les fantasmes incestueux dans ses relations avec les femmes, y compris avec sa fille, comme si la réalité psychique colonisait massivement la réalité extérieure.

Pour s'en protéger, il semble avoir été contraint au clivage coûteux de l'objet féminin entre le registre de la sexualité et celui de l'amour tendre. La sexualité amène ton patient à fuir l'objet d'amour mais c'est jusqu'à son toucher de père qui se trouve contaminé et marqué du sceau de l'interdit, comme si tout contact corporel devenait un véritable signal d'alarme du retour fantasmatique de la scène incestueuse.

Le lien qu'établit ton patient entre son alcoolisme et le fait d'avoir été pris comme objet de satisfaction sexuelle par la mère semble témoigner de capacités élaboratives développées dans son travail avec toi, mais je me suis néanmoins interrogée sur l'aspect peut-être un peu « intellectuel » de cette « prise de conscience », au sens où Freud parle dans « La négation » « d'admission intellectuelle du refoulé tandis que persiste ce qui est essentiel dans le refoulement », c'est-à-dire ce qu'il qualifie de « processus affectif ».

C'est pourquoi j'aurais aimé t'interroger sur les modalités du déploiement du transfert avec un patient si fragile.

Ainsi, dans le récit du rêve et dans l'association sur le tableau de Munch, qu'il s'agisse de l'enlacement tendre par la voisine, des personnages d'arrière-plan qu'il qualifie à la fois de féminins et d'« inquisiteurs », ou encore du destinataire invisible à qui s'adresse le cri de Munch, pourrait-on y entendre de possibles figurations transférentielles ?

Par ailleurs, ton patient semble s'être à minima protégé contre la folie maternelle grâce à une identification paternelle précoce. Il te dit également avoir concentré toute sa colère sur la mère. J'ai émis l'hypothèse qu'il se servait de la différence des sexes pour maintenir strictement séparés l'amour et la haine, comme a pu le théoriser Catherine Chabert. Le courant haineux serait ainsi tout entier dirigé sur la figure maternelle, la figure du père se trouverait préservée par ce clivage, préservée aussi par son quasi-effacement des souvenirs, ce qui permettrait cette identification paternelle sans doute salvatrice pour lui.

Dans le prolongement de cette hypothèse, j'ai imaginé que cette difficulté à accéder à l'ambivalence avait dû le contraindre à te protéger du transfert négatif.

Mais par ailleurs, ne peut-on penser que cette séparation radicale du couple parental peut aussi viser la scène primitive elle-même, afin de ne pas renoncer au fantasme incestueux ?

Plus largement, je me suis interrogée sur la massivité des résistances chez un tel patient, en ce que le transfert convoque inévitablement la question de la passivité, passivité ayant été si violemment effracte pour lui. J'ai pensé aussi au danger que pouvait représenter pour lui l'amour de transfert, dans la crainte de son embrasement passionnel.

Alors, quelle est cette « urgence » à venir te voir qui le saisit après trente ans d'alcoolisme ? Comme pour le patient de Nicole Oury, j'ai émis l'hypothèse de la capacité de l'événement réel (la retraite et l'hospitalisation) à s'entendre comme approche de la mort bien réelle et à susciter un effet d'après-coup, donc de réouverture du trauma. Il y aurait urgence à contenir la déliaison dans le besoin impérieux d'une adresse transférentielle.

Concernant la jeune adolescente, j'ai fait l'hypothèse d'une adresse transférentielle particulièrement intense, notamment dans l'exhibition provocatrice de la mise en danger d'elle-même. Dans le transfert adolescent, il me semble que l'on retrouve régulièrement un mélange terriblement confus entre une demande d'amour et une tentative de séduction active de la part du patient, cette dernière masquant la première, d'abord aux yeux du sujet lui-même. Ne serait-ce pas ce qui peut s'entendre par exemple dans la crudité avec laquelle cette jeune fille t'adresse sans retenue un récit détaillé de sa sexualité ?

Pour terminer, par rapport aux situations cliniques que tu évoques, je me suis demandé si le débordement massif de la réalité psychique dans la réalité extérieure ne produisait pas un envahissement difficile à traiter pour l'analyste.

Pourrais-tu nous dire si tu en as ressenti les effets ?

Pour conclure, j'ai entendu avec intérêt ta proposition de penser le corps comme lieu privilégié des effets de rencontre entre réalité psychique et réalité extérieure, sans doute tant chez le patient que chez l'analyste.

Tu introduis à la fin de ton texte la notion de self, couplée à celle de l'environnement. Comment articuler cette perspective à celle de la réalité psychique et de la réalité extérieure ? C'est un sujet en soi qu'il faudrait pouvoir déplier dans toute sa complexité. Je mentionnerai juste deux points bien connus : le passage au second plan de la pulsion sexuelle chez Winnicott et le fait que le self possède un caractère « unitaire » qui rend par exemple difficile à penser les mouvements identificatoires. Ceux-ci me semblent centraux dans ce que tu appelles « la question transgenre ».

Je vous remercie.



***Conseil, Institut, Comités  
et liste des membres de l'APF***

## **CONSEIL D'ADMINISTRATION**

*Présidente* Dominique SUCHET  
*Vice-Présidents* Sylvie de LATTRE – Frédéric de MONT-MARIN  
*Secrétaire générale* Paule LURCEL  
*Secrétaire scientifique* Philippe VALON  
*Trésorier* Philippe QUÉMÉRÉ  
*Présidente sortante* Dominique SUCHET

## **COMITÉ SCIENTIFIQUE**

*Secrétaire* : Philippe VALON  
Élisabeth CIALDELLA, Francine PASCAL de MONT-MARIN, Claire TREMOULET  
Catherine HERBERT, Alexandre MOREL, François ROYER.

## **COMITÉS DE PUBLICATION**

Responsable des publications Dominique SUCHET, Présidente du Conseil d'administration.

## **COMITÉ DE RÉDACTION DE LE PRÉSENT DE LA PSYCHANALYSE**

*Directeur du Comité de Rédaction* Jacques ANDRÉ, il est composé de Claude ARLÈS, Isée BERNATEAU, Dominique BILLOT MONGIN, Sarah CONTOU TERQUEM, Mathilde GIRARD, Bernard de LA GORCE, Françoise LAURENT, Estelle LOUËT, Françoise NEAU, Martin RECA, Caroline THOMPSON, Mi-Kyung YI.

## **DOCUMENTS & DÉBATS**

La réalisation des numéros est confiée à Frédéric de MONT-MARIN, avec Dominique BAUDIN LE BRIGAND, Hélène COULOUVRAT, Brigitte HÛE-PILLETTE, Dominique ROBREDO MUGA, Antoine ZUBER

## **COMITÉ DE SUIVI DU SITE**

Sous la responsabilité de Frédéric de MONT-MARIN, avec Jean-Michel LÉVY, Paule LURCEL, Mi-Kyung YI.

## **INSTITUT DE FORMATION**

### **ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION**

Viviane ABEL PROT, Athanasios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ  
Hervé BALONDRADÉ, Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER,  
Catherine CHABERT, Christophe DEJOURS, Jean-Philippe DUBOIS  
Lucile DURRMEYER, Brigitte EOCHE-DUVAL, Gilberte GENSEL  
Jean-H. GUÉGAN, Didier HOUZEL, Laurence KAHN  
Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE, Jean-Michel LÉVY  
Josef LUDIN, Paule LURCEL, Danielle MARGUERITAT, Vladimir MARINOV  
Patrick MEROT, Pascale MICHON RAFFAITIN, Nicole OURY  
Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET  
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO, Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER  
Philippe VALON, François VILLA, Felipe VOTADORO

**COMITÉ DE FORMATION**

*Secrétaire* : Brigitte EOCHE-DUVAL

Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT, Christophe DEJOURS, Brigitte EOCHE-DUVAL, Laurence KAHN, Patrick MEROT, Pascale MICHON RAFFAITIN, Olivia TODISCO, François VILLA.

**COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT**

*Secrétaire* : Marc DELORME

*Membres ex officio* : Dominique SUCHET, Philippe VALON

*Membre représentant du Collège des Titulaires* : Vladimir MARINOV

Fanny DARGENT, Éric JAÏS, Antoine MACHTO, Isabelle PAYS

## MEMBRE D'HONNEUR

Dr Jean-Claude ROLLAND

1350, route de Charnay - 69480 Morancé

06 78 78 65 24

## ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Annie ANZIEU – Jean-Louis LANG – Jean LAPLANCHE – Jean-Claude LAVIE – J.-B. PONTALIS – Robert PUJOL –  
Guy ROSOLATO – Daniel WIDLÖCHER

## MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	26, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanasios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin - 75006 Paris	06 82 96 29 55
Dr Hervé BALONDRADÉ	17, rue Vergniaud - 33000 Bordeaux	05 56 44 29 30
M. Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	06 61 50 06 27
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger - 75003 Paris	06 38 21 70 10
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Pr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V - 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée - 44100 Nantes	06 86 97 14 11
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta - 75003 Paris	01 42 76 05 27
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau - 44000 Nantes	06 85 92 65 37
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean - 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Dr Bernard de LA GORCE	9, avenue Maréchal Saxe - 69006 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	55, quai des Grands Augustins - 75006 Paris	06 72 53 62 25
		01 42 49 31 89
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames - 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Josef LUDIN	Schillerstrasse 53 - 10627 Berlin - Allemagne	0049 30 755 65 430
Dr Paule LURCEL	24, villa Lourcine BP 50 - 75014 Paris	06 81 58 20 20
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Pr Vladimir MARINOV	13, rue des Abondances - 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
	8, rue Lacharrière - 75011 Paris	
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz - 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Nicole OURY	26, cours Eugénie - 69003 Lyon	06 26 63 16 87
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres - 75006 Paris	06 86 37 25 49
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
	8, rue Lacharrière - 75011 Paris	06 23 09 27 81
Dr Jean-Yves TAMET	57, rue Hénon - 69004 Lyon	06 80 13 06 65
Mme Olivia TODISCO	51, rue Dareau - 75014 Paris	06 80 26 80 90
Dr Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
	23, boulevard Victor Hugo - 78300 Poissy	01 39 11 90 59
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg - 75010 Paris	01 42 49 71 42
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06



## MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Pr Patricia ATTIGUI	12, rue Bichat - Imm. Lux - Allée B - 69002 Lyon	06 80 66 63 22
M. Miguel de AZAMBUJA	11, rue des Lyonnais - 75005 Paris	01 43 22 13 36
Dr Bernard BASTEAU	117, rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Mme Monique BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Paule BOBILLON	22, rue des Remparts d'Ainay - 69002 Lyon	04 78 37 95 51
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau - 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET FOULARD	108, rue Gambetta - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Mme Isabelle CAHINGT	18, rue des Pontonniers - 67000 Strasbourg	06 63 66 79 687
Mme Francine CARAMAN	10, rue Thibaud - 75014 Paris	06 83 06 29 23
Mme Brigitte CHERVOILLOT COURTILLON	5, rue Clapeyron - 75008 Paris	01 42 94 08 09
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey - 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Dr Marc DELORME	160, rue Pasteur - 33200 Bordeaux	05 56 24 35 03
Dr Fafia DJARDEM	33, rue de la Charité - 69002 Lyon	04 78 70 86 02
Mme Chantal DUCHÊNE GONZÁLEZ	30, passage Charles Dallery - 75011 Paris	07 85 46 42 51
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Dr Maya EVRARD	45, avenue Bosquet - 75007 Paris	06 16 41 70 17
Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER	52, rue Henri Gorjus - 69004 Lyon	06 08 71 67 80
M. Serge FRANCO	38 bis, av. de la République - 75011 Paris	06 84 08 37 79
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne - 75007 Paris	01 45 51 79 89
Dr François HARTMANN	13, passage Saint-Sébastien - 75011 Paris	01 42 74 16 86
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique de KERMADEC	87, av. Raymond Poincaré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Françoise LAURENT	14, rue Sainte-Anne de Baraban - 69003 Lyon	04 78 28 28 47
Dr Corinne LE DOUSSAL	104, rue Jeanne d'Arc - 76000 Rouen	02 35 71 02 52
Dr Maria MARCELLIN	176, rue Legendre - 75017 Paris	01 42 26 63 72
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Frédéric de MONT-MARIN	22, rue Saint-André des Arts - 75006 Paris	06 84 20 21 92
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Michael PARSONS	36, Highsett CB2 1NY Cambridge UK	00 44 20 7622 0226
Dr Francine PASCAL de MONT-MARIN	22, rue Saint-André des Arts - 75006 Paris	06 83 59 69 60
Mme Elaine PATTY	217, rue du faubourg Saint-Honoré - 75008 Paris	06 07 21 65 07
Dr Philippe QUÉMÉRÉ	69, rue Pascal - 75013 Paris	01 43 36 12 04
Dr Martin RECA	28, boulevard Bonne Nouvelle - 75010 Paris	01 48 00 83 86
Dr Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Dr Catherine RODIÈRE REIN	111, rue Saint-Antoine - 75011 Paris	01 48 04 57 14
Dr Alejandro ROJAS-URREGO	Grand-Rue 40 Montreux VD - Suisse	00 41 79 937 88 11
Mme Marie-Christine ROSE	27, rue de la Liberté - 34200 Sète	06 45 46 39 33
Dr Claire SQUIRES	9, boulevard Bourdon - 75004 Paris	01 48 78 86 38
Mme Pascale TOTAIN-EGHAIYAN	39, rue Charles Péguy - 91120 Palaiseau	06 62 06 31 18
Dr Claire TREMOULET	44, rue Saint-Placide - 75006 Paris	01 42 84 33 03
M. Eduardo VERA OCAMPO	4, rue Audran - 75018 Paris	06 83 15 51 23
Pr Mi-Kyung YI	17, rue de Vintimille - 75009 Paris	06 76 83 10 34

## MEMBRES HONORAIRES

Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Martine BAUR	1, rue du Plat - 69002 Lyon	06 79 50 98 13
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars - 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan - 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Catherine CHATILLON	7, rue Francis Martin - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur - 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Pr Françoise COUCHARD	29, rue Louis Gain Rés. Jeanne d'Arc - 49100 Angers	07 86 20 69 32
M. Albert CRIVILLÉ	17/19, avenue du Général Leclerc - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DARCOURT	19, rue Rossini - 06000 Nice	04 93 82 12 59
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc - 59000 Lille	03 20 52 75 69
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun - 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Dr Bernard DUCASSE	7, rue Francis Martin - 33000 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp - 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	10, rue Gaëtan Pirou - 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis - 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
Pr Jean-Michel HIRT	16, rue du Parc Royal - 75003 Paris	06 81 37 18 17
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère - 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
Dr Jacques LE DEM	77, chemin des Esses - 69340 St-Didier au Mont d'or	04 78 89 11 50
Dr Élisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 43 31 94 34
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrange - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Frédéric MISSENARD	18, boulevard Arago - 75013 Paris	07 69 05 82 95
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	06 81 28 55 41
Dr Monique SELZ	21, rue Castagnary - 75015 Paris	01 45 32 06 22

*Secrétariat de l'APF : Caroline RELIQUET*  
*24, place Dauphine, 75001 Paris*  
*tél. : 01 43 29 85 11*  
*courriel : [lapf@orange.fr](mailto:lapf@orange.fr)*  
*site internet : [associationpsychanalytiquedefrance.org](http://associationpsychanalytiquedefrance.org)*

